Tome XXVI. N° 11. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Sept. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Scènes de la Révolution mexicaine

Les lettres qui suivent ont été écrites par la femme d'un diplomate que sa carrière avait conduit au Mexique au moment où cette magnifique contrée allait passer de l'ère de paix et de prospérité présidée par Porfirio Diaz à une longue période de bouleversements et d'anarchie qui, après une accalmie, vient de se ranimer par la persécution des catholiques mexicains.

Bien placé pour apprécier les hommes et les choses, l'auteur mêle aux traits de mœurs de précieux aperçus sur des événements restés confus et obscurs. On y verra avec quelle facilité un pays peut passer de l'ordre au désordre et de la richesse à la misère. On y verra aussi, et ce n'est pas l'élément le moins intéressant, à quel point les révolutions se ressemblent, qu'elles s'accomplissent sous les neiges de la Russie ou au grand soleil de l'Amérique centrale.

Au moment même où nous commençons cette publication, qui, nous en sommes assurés, intéressera vivement le public, nous apprenons la mort de celle qui avait bien voulu nous la confier. C'est un cruel regret pour nous. Nous prions M. Paul Lefaivre, notre éminent collaborateur, de trouver ici nos profondes condoléances.

I

Dans le Mexique heureux de Porfirio Diaz.

A la comtesse de M..., à bord.

6 avril 1909.

Nous arrivons demain à la Vera-Cruz et monterons d'abord à Orizaba, pour éviter le trop brusque changement d'altitude, puisque la capitale est à 2400 mètres. Nous aurons pour arriver le clair de lune, la lune au zénith, avec sa belle gloire tropicale.

Hier soir, appuyée au bastingage d'arrière, je regardais au loin La Havane et voyais avec émotion disparaître les rives de « l'Ile fortunée » dans les reflets d'or du couchant, la côte encore éclairée avec ses maisons peintes de couleurs éclatantes et le vieux fort aux murs lépreux crépis de rose, bâti par un élève de Vauban, les palmiers mettant leurs plumes ici et là ! Tout ce décor familier que j'ai tant aimé se fondait tout à coup dans l'ombre de notre bref crépuscule.

Le sillage du navire formait un chemin lisse derrière nous, glacé de carmin et d'argent. Toutes ces choses devenaient déjà le passé !

Au commandant C...

Mexico, 14 avril, hôtel Palacio.

Je suis arrivée moulue. J'avais cependant, pour me consoler, les beaux bouquets envoyés par nos aimables compatriotes d'Orizaba ; l'un de ces bouquets en pointe, surmonté d'un plumet vert, devait être pareil à ceux que les rois aztèques plaçaient sur leurs tables. En route on nous offre aussi des gerbes de gardénias habilement montées et des coffrets creusés dans les troncs de bananiers, tout remplis de ces mêmes fleurs qui semblent de velours blanc, belles, mais si furieusement odorantes qu'il est presque impossible d'en supporter le parfum.

La route est admirable... Le train zigzague entre les précipices, file sous les tunnels pour ressortir en face de grandes

montagnes ensoleillées, franchit des ponts jetés sur d'étroites vallées où roule un torrent ; partout des fleurs, des lianes, des arbres aux troncs contournés, bordant la voie. Aux stations, les Indiens vendent des mangues dans des paniers habilement tressés, courant le long des wagons, souriants et doux, pieds nus, les femmes vêtues de leur chemise de coton décolletée, et d'une étoffe bleu foncé rayée de blanc, serrée au corps par une ceinture... Laides, coiffées de deux nattes courtes et raides attachées de rubans verts qui font, croient-elles, pousser les cheveux.

On arrive sur le plateau : c'est une étendue déserte, mais encerclée de grands glaciers et de montagnes bleues. De temps à autre, surgissent une ferme crénelée et fortifiée contre les bandits, des clochers au milieu de bouquets d'arbres pareils à de petites oasis. Partout, plantés en quinconces, les grands agaves qui donnent le poulqué, la boisson du pays. Le train courant au milieu de ces allées symétriques, les dessins se trouvent déplacés et l'on voit se former l'amusante surprise de damiers mobiles, de lignes de rayons qui s'entre-croisent en perspectives diverses. Le soleil et quelques beaux nuages mettent sur ces solitudes la grâce des ombres violettes, et les jeux de la lumière dorée.

A la comtesse de M...

Les arrivées sont tristes. Je suis seule à l'hôtel, mon mari dehors, occupé de ses affaires. Je me sens oppressée par l'altitude, je ne sais où demander aide et grelotte dans mes robes trop légères de Cuba.

La ville est riche et belle ; des jardins et des squares fleuris ; mon mari est étonné de la force et de la richesse de notre colonie. Nombre de millionnaires honorables et considérés. De magnifiques magasins appartenant à nos Français, partout on parle notre langue. Nos compatriotes nous accueillent à merveille et nous allons à eux en toute confiance avec une vive satisfaction d'amour-propre national.

Combien les Indiens m'intéressent ! A Orizaba, où nous avons passé la semaine sainte, je les ai regardés avec émotion. Ils sont mal tenus et malodorants, minces, assez frêles, la tête en pointe, le teint jaunâtre, un type vaguement japonais, les cheveux noirs, rudes et épais. Dans ces jours de

fête religieuse, ils encombraient les églises, les femmes assises sur les dalles, leurs enfants accroupis autour d'elles. Les hommes, à genoux, ouvrent les bras en croix ; vingt d'entre eux portaient en procession un immense tréteau surmonté des figures de la Passion ; le Christ tout sanglant représenté avec un horrible réalisme, de vrais cheveux pendant en boucles sous la couronne d'épines, la Sainte Vierge avec les joues marbrées de larmes de cristal, habillée d'une belle robe de velours noir, les sept épées rituelles enfoncées dans son cœur... En revanche, les anges qui gardent les autels sont fort pimpants, dans leurs jolis jupons courts de mousseline garnis de dentelles... L'office dure cinq ou six heures !

Devant l'église, sur des tables rustiques, sont rangées je ne sais quelles liqueurs, dans de grands verres alternés roses ou blancs. D'autres boutiques primitives, sur la place, sont garnies de fleurs et offrent des saucisses peu orthodoxes pour un vendredi saint, mais ici, jeûne et maigre sont peu sévères.

A la vicomtesse de M...

24 avril.

J'ai été présentée à la présidente, Mme Diaz, « Carmelita », comme l'appelle ce peuple qui l'aime. Il est impossible d'être plus simple, plus gracieuse, plus « souveraine » digne et calme. On dit qu'elle a dans les affaires une influence très heureuse, quoique discrète toujours. L'été, elle habite au palais de Chapultepec (mont des sauterelles, en otomi), à deux kilomètres de la ville, élevé sur les assises de l'ancienne forteresse aztèque. Le château moderne est bâti au sommet du roc par étages, fort inconfortable du reste. Le pauvre Maximilien aimait ce lieu et l'avait meublé à l'horreur, de damas rouge et d'acajou. Des terrasses fleuries, la vue s'étend sur le plateau de Mexico. Au loin, les grands lacs reflétant le ciel clair. Au pied de cette acropole, le parc, où s'élèvent dans leur majesté, des arbres vieux, dit-on, de trois mille ans. Ils ont vu les rois indiens et les soldats de Cortès, ces grands cyprès chauves qui sont, parmi les choses vivantes, les plus anciennes du globe ; à leurs branches s'accroche en écharpe une certaine mousse grise de ces contrées, parasite léger qui semble un crêpe de deuil assez approprié pour les survivants de tant de siècles morts !

Mme Diaz, née Romero Rubio, est la fille d'un ministre exilé, mort aux États-Unis comme son chef politique, le président Lerdo. Elle a épousé à seize ans don Porfirio Diaz, dès alors entouré du prestige que lui donnait son titre de général victorieux dans plus d'une rencontre, lors de l'intervention française. Héros d'évasions, d'aventures dramatiques, de chevaleresques équipées, il représentait aux yeux des Mexicains l'honneur national. Vers lui allaient toutes les espérances d'un peuple épuisé par soixante-dix ans de révolutions sanglantes et de luttes contre l'étranger.

De trente ans plus âgé que sa jolie fiancée, inspiré par le même tact qui lui faisait choisir heureusement ses collaborateurs, il sut discerner en cette jeune fille les mérites qu'elle montrerait associée à son brillant destin. Il était tendrement épris d'elle, elle lui consacra toute sa vie et tout son cœur.

Élu président en 1877 pour quatre ans, réélu en 1886, il conserve le pouvoir depuis un quart de siècle. Mme Diaz a contribué grandement par sa bonté, sa charité, sa noble attitude, à la dignité de la petite cour de cet autocrate bienfaisant, et tout puissant, en dépit de son étiquette républicaine.

Au comte C...

14 avril 1917.

En France on sait trop peu la beauté et la grandeur de cette ville de Mexico, peuplée de 500 000 habitants, et fière comme nos capitales d'Europe de ses souvenirs et de son riche passé.

La cathédrale est bâtie sur les assises des sanctuaires du dieu de la guerre qui s'élevaient au milieu d'un vaste domaine sacerdotal, où logeaient les prêtres, et où se célébraient leurs sacrifices sanglants — sacrifices humains à certaines fêtes... Moins de cent ans après Cortès, sous la régence des vice-rois, la ville était devenue la plus magnifique d'Amérique, avec des églises aussi riches que celles de Saint-Jacques de Compostelle et des palais rappelant les splendeurs de ceux de Salamanque et de Burgos.

Le Mexique traverse une crise financière assez marquée. Le pays se relèvera, si Dieu prête vie au vieux président qui tient le sort du pays entre ses fortes mains.

Nous avons assisté au défilé des régiments mexicains, à l'occasion de la fête du 5 mai, date du jour où les troupes révolutionnaires étaient entrées à Puebla, après l'échec de nos soldats en trop petit nombre pour « tenir ». Le général Forey, l'année suivante, entrait triomphant dans la ville reconquise ; un peu de fantaisie est permise aux historiens.

J'ai vu passer « la maison du roi », c'est-à-dire l'escadron de la garde présidentielle, avec ses plumets blancs oscillant à la brise, admirablement montés, et le président lui-même en grand uniforme avec ses ministres, dans de somptueux équipages bien attelés. Dix mille hommes de troupes, les écoles militaires en tenue irréprochable, enfin le magnifique régiment de cavalerie des « rurales », 1 500 hommes environ, sur de petits chevaux de sang arabe, caracolant pour les dames massées aux balcons... On leur jetait des fleurs. A leur tête, le vieux général qui a combattu avec Juarez, sa barbe blanche tombant sur son justaucorps de cuir jaune, brodé et soutaché d'argent, tout constellé de décorations ; lui et ses officiers gardant la vieille selle mexicaine qui reste par tradition celle des Maures de Cordoue, avec ses pompons rouges et ses étriers d'argent ; les soldats coiffés du large sombrero, la cravate de soie rouge, la carabine à droite, le lasso roulé à gauche de la selle.

Ces beaux gars couraient le pays, nu-pieds et à moitié sauvages jusqu'à leurs vingt ans... aujourd'hui, disciplinés, excellents soldats prêts à la mort, qu'ils ne redoutent nullement, d'ailleurs. On dit l'armée trop peu nombreuse ; la crainte des « pronunciamentos », si fréquents jadis, hante-t-elle le président?...

A Mme N...

...Visité la bibliothèque de M. Garcia Pimentel, resté impérialiste, comme plus d'un, et fidèle au souvenir de Maximilien. Il nous a montré une collection unique des épîtres de Fernand Cortez, des plans dessinés par les prêtres colonisateurs, des livres imprimés par eux ; des dictionnaires aztèques-espagnols, et de singuliers catéchismes composés en rébus qu'ils mettaient entre les mains de leurs catéchumènes. L'aimable propriétaire de ces merveilles possède des terres immenses, comme un seigneur féodal. Ils sont, lui et

les siens, charitables et généreux, et, dans leur domaine, ont créé des hôpitaux, des écoles, bâti des églises. Il hait l'anticléricalisme et n'est pas tendre pour la démocratie... Combien fausse, selon lui, la légende du prêtre ignorant, inquisiteur et accapareur ! Il est certain que partout dans ce vaste pays, bâtis cinquante ans à peine après la conquête, les clochers espagnols se dressent dans les campagnes les plus lointaines, racontant ce que firent ces moines pour civiliser une population sanguinaire. Ce sont eux qui ont tracé les routes, créé les cultures, bâti les écoles, distribué des irrigations dans les déserts. Toute l'organisation du pays est leur œuvre !

L'hôtel somptueux des Pimentel garde son aspect de jadis avec son « patio » de marbre dont les vastes galeries font le tour. L'accueil affable, un peu cérémonieux, de Mme Pimentel, me semble être celui qu'auraient fait nos grand'mères à des visiteurs étrangers. Ce que mes parents me racontaient des usages du passé, je le retrouve ici. Cette étiquette devait être, chez nous, un souvenir des cours espagnoles, dont l'influence franchit les Pyrénées avec nos reines. Ici, les vice-rois maintenaient à ces rites plus de rigueur peut-être que dans la Péninsule elle-même. Les rapports avec l'Europe étaient si rares, si difficiles. Que de coutumes oubliées à Madrid sont encore vivantes dans ces parages (1) !

A Mme N...

25 juillet.

Non, Mexico n'est pas une ville « moderne ». A côté des quartiers neufs, il y a les vieilles rues du centre, datant de la conquête, et qui suivent le tracé des canaux aztèques. La cité de Montézuma était une sorte de Venise préhistorique. Le palais est celui des vice-rois et l'on trouve intactes, de tous côtés, les vastes maisons de « conquistadores » en pierre rouge volcanique ; parfois même, enchâssée dans leurs murailles, une tête de dieu indien sculptée dans ce marbre dur appelé « jadite » verte ; des quantités d'églises qui tiennent bon, leur clocher quelque peu penché, ébranlé par les trem-

(1) Les révolutionnaires (1913) pillèrent la bibliothèque des Pimentel. Exilé, M. Pimentel dut fuir avec sa femme et sa fille cadette. La jeune fille est morte, aux États-Unis, de tristesse et de consomption.

blements de terre. Vue d'un étage élevé, la capitale avec ses dômes, ses tours, sa ceinture de montagnes, me rappelle Rome. Mais ce ne sont plus les douces collines de la Sabine. De partout, l'on voit les volcans géants, le Popocatepetl avec son cône blanc, l'Ixtacihnatl, « la femme morte », couchée dans son linceul de neige. En effet, on croit voir la tête, le corps, les pieds d'une jeune fille étendue ; la fiancée blanche, dit-on, d'un prince aztèque, métamorphosée par un sorcier acariâtre qui condamnait l'amour entre personnages de races différentes. D'où venait cette légende, cette évocation des « visages pâles »?

La savante Mrs Nuttall m'a invitée à l'accompagner dans une visite au couvent désaffecté des Jéromistas, où elle comptait retrouver les souvenirs d'une religieuse, poète célèbre en son temps (le dix-septième siècle), Sor Juana Inès de la Cruz. Juarès (1), un beau jour, a confisqué les biens du clergé et gratifié un de ses amis de l'immense domaine des Jéromistas. Un seul bénéficiaire a donc absorbé des revenus qui faisaient vivre cinq cents religieuses et religieux et tout un quartier pauvre qui vivait de leurs aumônes. La chapelle sert encore au culte, mais dégradée, humide, les fenêtres bouchées de planches. Dans la sacristie sombre et minable, le curé nous a reçues. C'est un pauvre oblat français, expulsé lui aussi de son pays, et venu prendre la place d'autres exilés. Il nous a conduites dans les ruines qui entourent son église. Les vastes « patios » sont loués à des marchands de chevaux, et leurs bêtes vont boire dans les vasques de marbre ébréché. Les escaliers sont effondrés, les cours encombrées de poutres et de débris où perchent des poules et des dindons presque sauvages. Dans les anciennes cellules, grouillent des familles d'Indiens, les femmes assez laides, leurs cheveux épars sur leurs épaules, les hommes oisifs et prétentieux, avec l'éternel sombrero. Un coq, la patte attachée par une ficelle, à toutes les portes. Dieu sait pourquoi !

A la même.

Le 17 septembre.

C'était l'anniversaire de l'Indépendance du Mexique. J'ai donc été au palais ou la présidente recevait avec sa grâce

(1) Juarès, président dès 1861.

habituelle, très simplement et très élégamment mise : une robe de soie marron, un chapeau de même teinte, et son royal collier de perles grises.

Les invités groupés aux fenêtres donnant sur le Zocalo, l'immense place ; à droite, la cathédrale et ses chapelles ; au centre un beau jardin, de vieilles maisons avec leurs porches formant cadre ; vingt mille personnes environ massées devant le palais. A 11 heures précises, un bouquet de feu d'artifice a donné le signal, éclairant le ciel brumeux. Les grosses tours espagnoles de la cathédrale se profilaient en noir sur le fond en flammes ; mais, brusquement, elles aussi se sont illuminées, ruisselantes de la pluie d'or des soleils et des fusées tirées de leurs divers étages. Les vieux bourdons se sont ébranlés et toutes les cloches de la ville ont répondu, tandis qu'une salve de treize coups de canon mêlait ses roulements à tout ce bruit dominé par les cris de la foule : « Viva la libertad ! viva el Presidente ! » Don Porfirio a paru au balcon un peu raide, correctement sanglé dans son habit noir et tenant à bout de bras l'étendard effrangé du prêtre Hidalgo.

Le 16 septembre, il y a quatre-vingt-dix-neuf ans, le curé rebelle avait appelé les conjurés après sa messe de minuit, au son de cette même cloche. Attachée à présent au palais, et agitée par le président, elle confondait encore sa voix avec celle de tous les tocsins de la ville.

Vue de haut, cette foule claire dans ses vêtements blancs, unie dans un élan si unanime, était vraiment émouvante.

Je regardais aussi avec étonnement et admiration ce vieux général de fortune, ce vieillard de quatre-vingts ans qui savait provoquer un tel délire et qui connaissait un triomphe bien rare en ce monde. Ce triomphe, il le méritait pour avoir été intrépide, digne, autoritaire quand il le fallait, et pour avoir uni une raison calme et pratique à un amour passionné pour son pays ! J'ai soupé à côté de lui. Pas l'ombre de fatigue sur ses traits. Comme il est un peu sourd, j'ai écouté avec intérêt ses récits de guerre, persuadée que mon attention déférante était la meilleure des politesses et bien préférable à mes congratulations en mauvais espagnol. Le repas noblement servi, vaisselle plate, beau dessert de vermeil venu de France.

*Au commandant C****

La Ceyba, 19 octobre 1909.

Me voici à la Ceyba, le « cafétal » de mes aimables amis, M. et Mme Lemaitre.

Pour arriver, il faut quatre à cinq heures de cheval par monts et par vaux, talus, rochers, gués, etc. Les grands arbres nous ont abrités, les orchidées et les fleurs des buissons nous ont envoyé leurs parfums. Des nuées de papillons s'envolaient sous les pieds des chevaux et de petits perroquets noirs, perchés sur les haies, nous regardaient passer en toute confiance. Enfin nous avons atteint la maison de bois vaste et aérée. Derrière nous, la montagne et, à nos pieds, un torrent aux eaux d'azur, dans le silence reposant des solitudes.

Mme L... est venue ici à dix-sept ans, ses cinq enfants sont nés au Mexique. Quand elle est arrivée à la Ceyba, elle n'a trouvé ni maison, ni lit, ni provisions, ni médecin. Elle a su se tirer de mille difficultés avec énergie et bonne humeur. Les succès ont récompensé nos hardis colons. A perte de vue, sur une étendue grande comme un de nos départements la terre appartient à ces nouveaux marquis de Carabas. La fortune leur a souri après avoir commencé dans une hutte, trop heureux de récolter quelques sacs des précieux grains (1).

De ma fenêtre, ma petite fenêtre sans vitres, aux volets de bois, j'aime à contempler cette végétation forte et vivace ; une fougère arborescente arrive à la hauteur du toit... Les cris continus des geais se répondent dans la forêt, rompant seuls le silence ; et cette paix absolue, cette mélancolie du désert vous laissent l'impression mystérieuse et violente de la vie intense de la nature, qui vous entoure, vous étreint, vous écrase.

Parfois, on entend rire un singe... des vols de perroquets passent, allant vers le sud. Quant aux caïmans, il n'y en a plus qu'à l'embouchure du « rio ». Les dangers ont disparu de ce coin du monde, qui se civilise aussi, au détriment de la faune exotique !

Nous attendrons ma nièce Moras à la Vera-Cruz, à l'arrivée du paquebot ; tu devines la joie de ces retrouvailles !

(1) La révolution a détruit, depuis, le travail de dix années de succès ; l'œuvre est à recommencer.

A Mme N...

Mexico, 6 décembre.

Nous sommes revenues, ma nièce et moi, d'une excursion à Puebla ; j'ai retrouvé avec elle une gaieté qui m'a rajeunie de vingt ans.

L'excellent agent consulaire, M. Chaix, et sa fille, intelligente et gracieuse, nous ont pilotées à merveille. Les trois grands volcans qui entourent majestueusement la vallée, l'Orizaba au loin, se sont vêtus pour nous, au soleil couchant, de pourpre et d'or, tandis que les nuages se groupaient de manière à laisser voir cette splendeur, au lieu de voiler le paysage jalousement comme il arrive si souvent en cette saison.

Sur cent églises, nous en avons bien visité une douzaine, plaquées de faïences, les coupoles luisant au soleil. A l'intérieur, des richesses inouïes, dorures du sol au faîte. Les nefs semblent des reliquaires précieux. Ce qu'a pu être la richesse de cette ville, la puissance de son clergé, est écrit sur ces vieux murs de porcelaine et sur ces luxueux monuments.

La cathédrale, où se trouvent les tapisseries données par Charles-Quint, fut bâtie par Tolza, célèbre architecte qui avait visité l'Europe et créé un style presque français, assez pur, moins pittoresque, en revanche, que celui des folles chapelles aux colonnes torses, aux grilles fleuries, aux autels flamboyants d'or et d'argent du vieux goût espagnol.

Visité l'évêché. De grands tableaux décorent les murs comme des tapisseries. Là furent logés Maximilien et Charlotte, avant leur entrée dans la capitale. Ils résidèrent quelques jours à Puebla, fêtés, applaudis, acclamés, mais, détail étrange et de mauvais augure, la chambre de l'impératrice, ornée aussi de vastes peintures, représentait un hôpital d'aliénés, et celle de l'empereur, une prison. Une pièce commune leur avait été préparée. Mais le prince réclama un appartement pour lui seul. Si dévouée à son mari, si fidèle à son rôle, si passionnée pour sa gloire, l'impératrice vivait séparée de lui, ne lui ayant jamais pardonné on ne sait quelle infidélité.

Nous sommes allées voir également la petite ville de Cholula, presque un faubourg de Puebla. Les femmes portent encore

le fameux costume des « Poblanas », jupe rouge pailletée d'or à bordure verte, et chemise de fin coton brodée habilement de perles de couleurs.

Au sommet d'une colline artificielle, faite de briques crues apportées une à une par les Aztèques, s'élevait jadis un temple vénéré, consacré au dieu du vent et de la mort, au bec hideux, à la face de squelette. A la même place, a été bâtie une coquette église de style rococo. Du reste, les Indiens y vont porter fidèlement, en guise d'ex-voto, leurs vilaines chevelures, avec la même conviction que jadis leurs ancêtres, dans l'accomplissement de quelque rite similaire.

A la comtesse de M...

14 décembre.

Comme David devant l'arche, nous avons vu danser une bande d'Indiens autour de l'église de Guadalupe, le jour de la fête locale du 12 novembre. Ils avaient tous, tant bien que mal, reconstitué les costumes de leurs ancêtres, coiffures de plumes et jupons courts garnis de perles et de franges de cuir. Quelques-uns portaient même le carquois, les flèches et le bouclier, leurs poignets serrés de peau de jaguar. Plusieurs tenaient en main une bannière représentant quelque image pieuse, qui se balançait en cadence selon le pas exécuté avec scrupule. Étranges aussi ces figures graves, sous le bonnet ridicule étincelant de verroteries et couvrant le tour de cheveux postiches. Toujours un sérieux imperturbable, soit piété sincère, soit obscur malaise d'une âme fermée, triste et engourdie. Pas un sourire, pas un éclair d'intelligence dans ces pauvres visages sans grâce, mais non sans une espèce de dignité... Sans cesse, ils répétaient les mêmes mots du cantique et le même chant monotone marquait la mesure.

Dans les chapelles, se serrant sur un étroit espace, des familles accroupies prient tout bas, un cierge entre les mains. Venu de très loin, tout ce pauvre monde avait dormi la nuit précédente sur les dalles du parvis. Aujourd'hui les pèlerins font sur leurs genoux le tour de la basilique, se traînant vers le tableau vénéré dans son cadre d'argent. La peinture se voit mal sous un verre dépoli. C'est la même que l'Indien Juan Diego remit en témoignage à l'évêque de Mexico qui refusait de croire aux apparitions. L'image est

imprimée miraculeusement sur la toile grossière dans laquelle le pauvre homme portait sa charge de légumes et de fruits. Notre-Dame est représentée dans le costume des femmes du peuple, avec le voile bleu national.

A Mme N...

10 janvier.

Nous avons pu, non sans peine, organiser une expédition réputée difficile aux célèbres ruines aztèques de Mitla. Comme compagnons de route, d'aimables compatriotes : M. et Mme P..., hardis voyageurs arrivant du Turkestan, et le comte de St-C..., lui aussi plein d'entrain et de curiosité.

Partis dimanche pour Puebla où nous avons passé la nuit, nous sommes arrivés mardi soir à Oaxaca. La route traverse un pays admirable. Le train passe dans les grands pays miniers, entre de hautes montagnes de granit rouge. Là sont des richesses inexplorées... l'or, l'argent, le cuivre, les turquoises, tous les trésors des siècles futurs !

A la gare nous attendaient trois excellents Français, avec d'énormes bouquets et des voitures attelées de belles mules. A l'hôtel, tout le personnel sur pied, et votre vieille amie poussiéreuse, éreintée, se voit reçue par ces braves cœurs comme l'image du pays quitté, il y a vingt, trente, quarante ans ! Festins préparés, filles, femmes, sœurs de nos compatriotes venant à nous, offrant leur aide, pleins de cordialité, d'affabilité charmante. L'expédition à Mitla était déjà organisée par nos hôtes. Le lendemain matin, les voitures attelées de six mules nous attendaient. Au galop sur la lande, à travers les ravins, montant les dunes ventre à terre, après six heures de voyage, nous sommes arrivés « à la ville des morts ». Les P... trouvent que le paysage austère rappelle les déserts africains. Le nuage de poussière que nous avons soulevé sur notre route, éclairé par le soleil, faisait à ces choses dénudées et sèches, une gloire d'or.

Pour reposer nos mules, arrêt dans un petit bourg perdu dans la brousse. Le chef politique (sous-préfet) nous a reçus, aidé de sa femme et de sa mère, pures Indiennes drapées dans le voile bleu, le « rebozo » mexicain. Il nous a proposé de visiter l'église... Dans ce coin isolé du monde s'élève une merveilleuse chapelle, toute revêtue à l'intérieur

de plaques d'argent, ornée magnifiquement de chandeliers, de lustres, de cadres, de balustrades d'argent massif. Un jeune curé, vêtu d'un « complet » à carreaux, semblait peu renseigné sur les trésors artistiques de sa paroisse, et demandait naïvement au sacristain ce qu'il devait désigner à notre attention : « Est-ce de l'argent? disait-il, est-ce ancien? est-ce beau? »

Les vieux temples sont presque intacts, cachés dans une étroite vallée. C'est vraiment le cadre qui convient à une nécropole ! Quel est le peuple qui a édifié ces murs aux lignes pures, sculpté avec adresse ces ornements géométriques, ces frises simples et nobles? Nul ne le sait ! Les tombes creusées sous des édifices sont de belles chambres mortuaires, sans inscriptions. On voit encore les cours énormes entourées de gradins et les larges portes où apparaissaient les prêtres. Les sanctuaires sont debout, avec leurs courtes colonnes et les sculptures des murailles. Cette architecture a son caractère bien à elle, très sobre, rien de l'Inde, plus riche et contournée, rien de la savante ordonnance de l'Égypte. C'est pourtant vers l'Égypte et l'Inde que l'esprit se sent mystérieusement attiré.

Les pauvres villages semés aux environs ont leurs huttes de branches, leur petit domaine entouré de cactus épineux et protecteurs. Les femmes sont assez jolies, la tête enturbannée d'une étoffe bleue roulée avec goût ; les hommes ont un type asiatique marqué, une certaine beauté. Propres sur eux, ils n'ont rien de l'aspect des Otomis de Mexico, hébétés par l'alcool et la « civilisation ». Ils parlent leur langue, ignorant l'espagnol. Nous sommes fort loin du centre et déjà sur le versant du Pacifique. Le paysage vide, dénué d'habitants, tel qu'il est sorti du chaos primitif, présente une grandeur austère vraiment magnifique. Les vieux prêtres aztèques qui cachaient leurs sépultures et celles de leurs rois dans cette vallée fermée de roc, entourée de déserts, devaient avoir dans l'âme on ne sait quelle passion du secret. Quelle poésie, quelle habileté aussi, pour frapper les esprits par le choix d'un tel lieu !

Au retour, nous nous sommes encore arrêtés à Oaxaca, petite ville espagnole, fière de la richesse de ses églises surchargées de dorures. Des niches de verre abritent de précieuses statues somptueusement vêtues... surtout celle de la célèbre Vierge dont le manteau est brodé de perles sans

nombre, que les pêcheurs du Pacifique lui apportaient en offrande, dîme prélevée sur leurs trouvailles.

Le président Diaz est né à Oaxaca d'une famille espagnole ; sa mère, cependant, était fille d'une Indienne ; milieu modeste et pauvre. Porfirio avait songé à la prêtrise, et fait de bonnes études en ce sens. Mais la guerre l'attirait, déjà tout dévoué à l'amour ardent de son pays... Au grand chagrin de sa mère, il quitta le séminaire pour joindre les partisans de Juarès, le futur président sectaire qui confisqua les biens du clergé et donna l'ordre de fusiller l'empereur Maximilien. Il était, lui aussi, originaire de la province : Indien, celui-ci, de pur sang, doué de l'astuce de sa race, et animé de toutes ses rancunes secrètes et sans merci.

*Au commandant C****

12 février.

Ma chère nièce m'a quittée, charmée de sa vie près de nous. Elle a emporté des souvenirs, des présents de tous ses nouveaux amis, gâtée, fêtée, et tel Christophe Colomb à son retour, elle a dans ses caisses les trésors du Nouveau Monde ! Plumes d'oiseaux rares, peaux de crocodiles et de jaguars, pépites d'or, turquoises, perles et opales, et petites poteries vieilles de quarante siècles pour le moins.

Je sors d'une cérémonie indienne organisée par un pauvre prêtre marseillais qui catéchise le pire quartier de la ville. Je lui ai confié un pauvre petit diable, qui, serviteur docile de mon portier, recevait tant de taloches de ce maître trop sévère que je l'ai pris à mon propre service.

La scène ne manquait pas de pittoresque. Les alentours du pauvre autel misérable encombrés d'êtres hirsutes et déguenillés, frères cadets des premiers communiants, leurs petits yeux chinois écarquillés et brillants de surprise ; les catéchumènes rangés, leurs cierges à la main, dans des vêtements sommaires ; les petites filles affublées de voiles blancs, en souvenir des paroisses françaises. Mais ces mousselines raides et grossières s'adaptaient gauchement aux chevelures noires et dures de ces demoiselles. Ce peuple est, d'ailleurs, calme, docile, plein de foi certaine et touchante. Mais, si on leur avait enseigné d'adorer la pierre noire de La Mecque, ou le Bouddah, ou Baal, auraient-ils montré moins de dévotion? A la sortie, sur la place, force marchands de tomates,

de piments, de soupe brunâtre et de galettes de maïs, installés entre les racines noueuses de trois magnifiques cyprès chauves ; ces arbres géants qu'on croit âgés de tant de siècles, qui couvraient jadis la vallée de Mexico avant l'arrivée des Espagnols, baignant leurs pieds dans les lagunes. Il en reste ici quelques-uns, malgré les ravages de la civilisation. Ceux-là embellissaient le triste paysage de la banlieue, leur ombre légère dansant sur le crépi rose qui rafistolait la façade ruinée de la petite église. Je crois que tous les aspects tropicaux se ressemblent et vous auriez retrouvé votre Afrique dans ce grouillement de gens au teint sombre, dans cette poussière, sous ce soleil, les mules cherchant en vain un brin d'herbe dans le sable et les puces prêtes à bondir sur nous, les ivrognes vautrés sur la terre sèche, ayant vidé combien de verres de poulqué, en l'honneur de « nuestro señor San José », dont c'était la fête !

A la comtesse de M...

1er juillet 1910.

Je t'écris pendant que nos joueurs de bridge s'escriment à leur table... Parmi eux une petite Anglaise en robe rose. Elle émoustille un peu ses vieux partenaires, couverte de diamants et rose comme sa robe. Hier, elle est arrivée à cheval, ayant fait huit lieues de route habillée en homme ; l'usine de son mari est en pleine montagne. La voilà à la ville dans son rôle de femme du monde. Elle montre ainsi les jolies qualités de sa race : courage, énergie, bon sens, avec le chic traditionnel de la toilette du soir.

Le président, dit-on, a été très malade. S'il disparaît, on prédit la révolution. Personne ne songe, dans ce danger, à envier la Belgique et l'Angleterre qui, sans heurt, ont acclamé dernièrement leurs jeunes souverains. Il semble qu'on pourrait être édifié à présent sur les bienfaits des républiques ; mais elles répondaient aux folles ambitions de chacun, et c'est à cette conjuration d'égoïsmes qu'elles doivent sans doute leur vogue et leur durée.

Tout le mois de septembre va s'écouler en fêtes pour le centenaire de l'Indépendance du Mexique. Nous aurons une mission française. Pour suivre l'exemple de l'empereur d'Allemagne qui offre à la ville une statue de Humboldt, chacun va hisser sur un piédestal quelque compatriote illustre. Le

bel Archange de Donatello arrive d'Italie, Isabelle la catholique sera offerte par l'Espagne et Pasteur glorifiera la France, peu artistiquement hélas, sous sa redingote bourgeoise. Mais ce sera Pasteur !

Hier, la présidente m'a menée seule avec elle pour faire une visite au couvent du Sacré-Cœur. Trois cent cinquante élèves, les plus petites, de leur voix puérile, nous ont chanté de jolis cantiques, puis ont représenté un drame français, œuvre d'une religieuse poète. Il y a douze « mères » françaises au collège, expuisées de chez nous et qui contribuent largement au bon renom de la maison. L'autel de l'oratoire est celui du séminaire de Conflans, au pied duquel des milliers de religieuses ont prononcé leurs vœux. J'éprouve une véritable tristesse chaque fois que je me trouve devant les victimes d'un si injuste exil, confuse aussi de voir à l'étranger l'accueil empressé fait aux pauvres proscrites. Sait-on, chez nous, la désapprobation qui en revient à notre pays?

Je suis rentrée en hâte recevoir mon cinquante-deuxième hôte depuis le 1er juillet. Celui-là me faisant beaucoup d'honneur : S. A. le duc de M... de passage ici, en touriste. C'est un jeune homme, mince et long, avec le type exagéré de sa mère, des yeux charmants et enfin une façon d'être d'une grâce parfaite. Si gentiment il m'a dit : « Que je suis heureux d'être chez vous en terre française. » Nous avons fini par rire ensemble, comme de vieilles connaissances, avec nos collègues espagnols, M. et Mme de Romero, un envoyé autrichien, le prince W..., le médecin de notre hôte qui se dit marquis de M... et paraît être Cagliostro lui-même... Il guérit à minuit avec des pilules de son invention et prétend connaître l'avenir.

Au comte C...

15 août 1910.

La valise apporte au ministre sa nomination de délégué spécial aux fêtes du Centenaire, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire.

A la comtesse de M...

12 septembre.

Notre ambassade s'organise. Nous attendons l'amiral de Castries, avec son état-major, cent cinquante marins du *Montcalm* et sa musique. Ils débarqueront dans un port

du Pacifique. De France est envoyée une délégation de quatre officiers. Parmi eux, le colonel Détrie, fils de l'héroïque capitaine de zouaves qui s'est couvert de gloire au combat du Borrégon, lors de l'intervention française.

Il ne reste ici aucune rancune contre nous... Nos uniformes français seront revus avec plaisir. Notre guerre a compté des épisodes chevaleresques dont on est fier dans les deux camps. Puis, les Mexicains, après tout, sont restés maîtres de leur pays, ce qui les confirme dans leurs sympathies.

Un grand vase de Sèvres est arrivé comme don du gouvernement français au président Diaz. Il est fort beau, décoré selon le style classique de mon vieux maître Pallandre.

Pour l'arrivée de nos marins, la ville de Guadalajara était illuminée, les troupes sur pied, plusieurs milliers de personnes acclamant la mission à la gare. Nos officiers, habitués pourtant aux fêtes de l'Amérique latine, avec leur enthousiasme et leur apparat, étaient surpris d'un tel accueil. L'amiral m'a parlé de cette réception, touché et étonné.

Pendant ce temps, arrivait le groupe d'officiers venus de Paris, reçus à la gare par les notables de la colonie. Le lieutenant-colonel Détrie, les capitaines Mayer et Craman, le capitaine de chasseurs Mittelhauser. Notre secrétaire, le baron de Vaux, très loyal et intelligent collaborateur de mon mari, arrivé depuis peu, s'occupera du service de la légation en qualité de chargé d'affaires.

20 septembre 1910.

Une semaine vraiment glorieuse pour le Mexique vient de s'écouler. En ce qui concerne la France, le 18, à 10 heures, les équipages de la présidence sont venus chercher les membres de l'ambassade. Partout, nos officiers ont été acclamés, leurs voitures couvertes de fleurs lancées des balcons. Les troupes mexicaines faisaient la haie sur un parcours de deux kilomètres environ. Porfirito Diaz, fils du président, galopait sabre au clair à la portière de l'ambassadeur.

Le gouvernement français rendait au président Diaz les clefs symboliques de la ville de Mexico, offertes jadis dans le même écrin au général Forey, lors de son entrée dans la capitale. Nous fûmes touchés tous, durant la réception au palais, de l'émotion du président, que ce don évocateur remuait profondément, lui, l'ancien adversaire de nos

troupes ! C'était vraiment une jouissance délicate de remettre ce trophée entre ses vieilles et fortes mains. Ses yeux se sont mouillés de larmes, mais il restait comme toujours maître de lui, songeant, sans doute, à ses mauvais jours de guérillas comparés à cette apothéose. En serrant la main de mon mari, il a dit : « Es la broche de oro, » la broche d'or, locution qui pourrait se traduire familièrement : « C'est le clou de nos fêtes ! » Il siégeait sur une manière de trône, se levant pour recevoir les ambassadeurs qui s'avançaient à tour de rôle dans le grand salon, s'inclinant par trois fois avec toute leur suite, selon le protocole espagnol pour la réception des princes.

Arrivée à l'avance, la présidente m'a appelée à ses côtés ; modestement, elle était assise le long des fenêtres, entourée de quelques dames. Le soir, bal au cercle français, offert par la colonie, très brillant, les ministres et tous les délégués étrangers étaient présents. M. Brun, l'excellent président, exultait du succès de sa fête. Nos compatriotes se sont montrés, comme toujours, ingénieux et dévoués pour témoigner leur fidélité à tout ce qui est français.

Les marins partaient le lendemain. A la gare, cinq cents Français et amis des Français. Chaque homme emportait en souvenir une montre d'argent offerte par notre grande bijouterie « l'Esmeralda » en plus des victuailles, des paniers de champagne. Enfin le départ eut lieu au milieu des « merci » et des « adieux » les plus chaleureux.

Au palais, nous avons assisté à la remise par l'Espagne de l'uniforme de Morelos, « héroë de la indépendencia ». Ce Morelos servait dans l'armée espagnole. Ayant passé au camp des rebelles, il avait été repris et fusillé selon la loi militaire. Étrange cortège, trois généraux mexicains portant les étendards des armées libérales, dont la bannière effrangée du prêtre Hidalgo avec l'image de Notre-Dame de Guadalupe. Le maréchal espagnol, marquis de Polavieja, à pied aussi, devançait les insignes de l'ancien ennemi de son pays déposés sur une manière de char. Toute la pompe de cette restitution n'en n'effaçait pas la signification un peu gênante, semble-t-il, pour les Espagnols présents.

J'oublie tous les festins, bals, inaugurations, réceptions de gala qui se sont suivis tout un mois, somptueusement organisés par le gouvernement mexicain. Je garde cepen-

dant quelques souvenirs qui m'ont particulièrement touchée, dans nos fêtes françaises.

Après un déjeuner chez moi, offert à nos officiers, sont arrivées les dames de la colonie pour m'aider à recevoir une vingtaine de vétérans de la guerre de l'Intervention restés au pays. J'ai eu l'idée de cette réunion et les officiers de la mission ont bien voulu accueillir avec sympathie mon projet. Nos voitures sont allées chercher certains d'entre eux très âgés ou infirmes. D'autres, devenus de gros personnages de la colonie, ont fraternisé aimablement avec leurs camarades moins favorisés. Amicalement reçus par l'amiral et la mission, nous leur avons remis des médailles d'argent gravées pour l'occasion. Le colonel Détrie, avec émotion, en a accepté une, lui-même, en souvenir de son père. J'étais, moi aussi, toute remuée de la joie de nos vieux soldats reprenant rang parmi les uniformes français. L'un d'eux, ancien trompette, avait relevé le capitaine Détrie blessé à la glorieuse attaque du Borrégon, et un autre s'est écrié : « Moi j'étais son barbier ! » Ils sont partis un peu émoustillés par ces retrouvailles et par mon champagne. Quant à mon maître d'hôtel, il avait dû disparaître à force d'avoir goûté au punch de nos militaires.

A Mme N...

24 septembre 1910.

Ma petite peau de chagrin d'ambassadrice se rétrécit tous les jours. L'amiral et les marins du *Montcalm* nous ont quittés. Petit à petit, disparaissent les figures étrangères qui nous entouraient : délégués japonais, chinois, sud-américains et les jeunes et jolies milliardaires des États-Unis, étincelantes de bijoux.

Le président a suffi à tous ces galas. Il a reçu les grands cordons, les plaques des ordres les plus élevés, des louanges, des honneurs... Peu de souverains auront fini leur règne dans semblable apothéose. Il a su mériter un si rare succès par un gouvernement de trente années paisibles et fécondes, justifiant sa devise : « Poca de politica, mucha administracion. » Peu de politique, beaucoup d'administration.

De tous ceux qui nous entouraient, les plus vraiment convaincus étaient les Allemands. Les officiers de la Garde, chamarrés d'or, la sabretache battant leurs bottes, archicorrects et assez hautains, un jeune prince de Hohenzol-

lern parmi eux, tous bien ancrés dans leur loyalisme impérial. L'un d'eux a amené sa femme jeune et belle. Elle a amplement contribué au prestige de l'ambassade. L'empereur savait que le charme de la baronne de Herwart, élégante et fortunée, donnerait du relief à la mission et le voulait ainsi. L'ambassadeur, très épris de cette gracieuse personne, était quelque peu comique dans ses empressements, engoncé dans son uniforme civil tout raide de broderies, qui lui allait, d'ailleurs, assez mal. Aux fêtes allemandes, quand on jouait les hymnes nationaux, ces messieurs debout, tous, naturellement musiciens, chantaient en chœur à deux et trois voix... Ce choral improvisé ne manquait pas de grandeur.

Le 27, grand bal au palais : sept mille invitations, dit-on.

Au comte C...

26 novembre 1910.

On ne peut le nier, le Mexique traverse une crise grave. Un complot a été découvert, après une manifestation anti-américaine. En poursuivant les meneurs, on a mis la main sur les principaux conspirateurs. On dit que les États-Unis ne sont pas étrangers à ces troubles. Ce qui a été fait à Panama, à Cuba, au Nicaragua, peut être recommencé ici ! Ne viendront-ils pas un jour, du Nord, « protéger leurs nationaux » contre la révolte qu'ils ont laissé grandir? Le président Diaz est trop âgé... S'il renouvelait son gouvernement, il sauverait sans doute la situation... Il lui faudrait se séparer du vice-président Corral, parfaitement impopulaire, remplacer ce qu'on appelle ici « la gérontocratia », ce qui désigne, je crois, les cadres quelque peu séniles qui administrent les provinces, non sans abus. Mais peut-il sacrifier les compagnons de toute sa vie, qui, dès le début, ont aidé à sa puissance? L'habile ministre Limantour est en France pour négocier un emprunt. Ses sages conseils font défaut.

Évidemment, on se trouve en face d'un nouvel état d'esprit. Sourdement, les idées modernes s'infiltraient dans une classe moyenne, presque récente, qui n'existait guère, il y a un demi-siècle : étudiants, médecins, professeurs, intellectuels. L'ambition est née dans ce monde nouveau, l'ambition, triste agent des révolutions. On oublie les bienfaits du

régime tutélaire de Porfirio Diaz, la paix, la richesse, le crédit du Mexique actuel qui est son œuvre !

A Mme N...

28 novembre.

On complote pour mettre au pouvoir un certain Madero. Des exaltés ont donné leur vie pour sa cause. On est las des bienfaits du bon despote. Bien entendu, il s'agit de faire le jeu de quelques meneurs.

Bref, deux conjurés ont vendu leurs frères. On a saisi les coupables. A Puebla, la maison d'un chef rebelle, Achilles Cerdan, a été cernée. Lui, trois femmes et quelques enragés, ont soutenu un vrai siège. Ils ont si bien canardé les troupes qu'on parle de cent morts !

Comment expliquer l'étrange caractère de certains Mexicains? Les péons apathiques, assis des heures durant au bord d'une route, ou sur le seuil de leur maison, satisfaits de leurs haillons et de leur poulqué, tout à coup fanatisés et partant en guerre ! Ils ne lisent pas les journaux et ne comprennent rien aux revendications politiques dont on leur parle. Il faut croire au mystérieux atavisme qui, brusquement, réveille en eux on ne sait quel besoin de rapine et de bataille ; j'ai lu un amusant récit d'un habitant de la Nouvelle-Orléans qui, vers 1805, était allé vivre avec les sauvages de l'Arizona. C'étaient des gens se nourrissant de leurs chasses, sans autre travail, les femmes, les troupeaux, les prises de guerre mis en commun. Toujours en querelles d'une tribu à l'autre, d'un orgueil soupçonneux, vindicatifs, irascibles, intransigeants sur leur point d'honneur. Je crois reconnaître ces traits dans les mœurs de la population qui nous entoure et même dans la mentalité de mes serviteurs.

A la vicomtesse de M...

1er décembre.

On est inquiet en voyant combien est précaire la paix dont on jouit. Tout est encore dans les mains du président. On le dit abattu, blessé sans doute, dans son cœur, de l'ingratitude de son peuple.

Il a fait grâce à Madero, chef de la conspiration découverte. On dépeint celui-ci comme un peu fou, consultant

les tables tournantes et conseillé par l'âme de Cromwell et de Napoléon. Il serait poussé par une famille nombreuse et avide. Je me sens vraiment attristée des dangers que court ce pays, et dégoûtée de voir partout les peuples exposés aux entreprises d'ambitieux ou de rêveurs, quelque nom qu'ils portent : on les appelle ici « antireaccioneros ». Les réactionnaires, c'est le groupe des défenseurs de l'ordre.

Quelle sera la fin de don Porfirio et que deviendra son œuvre? Verra-t-on les Américains, aux applaudissements de l'Europe, entrer ici et mettre au pouvoir un homme de leur choix?

Puis, le Mexique, bien avant nous, a commis la faute de la séparation de l'Église et de l'État. Si la chose a profité moralement à l'Église, au point de vue gouvernemental, rien, assure-t-on, n'était plus néfaste. Il eût été plus prudent de soutenir l'élément clérical, seul capable de retenir les Indiens dans la discipline, et de faire échec à l'influence protestante et individualiste du Nord. Mais l'anticléricalisme est une phobie qui ôte à ceux qu'elle atteint tout sens des réalités.

A Mme N...

9 janvier 1911.

Mon mari a demandé un congé. Je partirai à l'avance par le paquebot du mois prochain. Depuis trois ans je suis séparée de tout et de tous. Avant de commencer mes préparatifs de départ, nous entreprenons une excursion au Yucatan où des intérêts français appellent mon mari. Nous voyagerons de concert avec notre ami Stalewski, ministre de Russie. Je serai de retour à temps pour la comédie qui sera jouée chez moi par un aimable groupe de jeunes Français.

Au comte C..., à bord du bateau-phare.

31 janvier.

Mérida est une cité de 60 000 âmes, d'une propreté incroyable. Les trottoirs sont arrosés, balayés, lisses comme un parquet ; les vieilles églises peintes en rose ou en orange immaculé. Les squares fleuris fourmillent d'une population de métis assez beaux, les hommes vêtus de blanc avec une manière de petit jupon attaché sur leur pantalon court et les

femmes en longues chemises garnies de broderies de couleurs vives. Le dimanche, elles chaussent leurs pieds nus de petits souliers de satin vert pailletés, la pointe relevée à la turque. Leur tête est couverte de coûteux « rebozos », de soie éclatante, verte, rouge, ou jaune ; leur cou nu s'orne de chapelets de filigrane, de colliers de perles ou de corail, où cliquettent des dollars et des « pesos » d'or. La société est riche et élégante ; de jolis équipages circulent au milieu de cette gaieté où les alliances noires ont apporté l'habitude de l'insouciance et le goût du plaisir.

Sur la côte, en effet, les Antilles ont déversé une partie de leur population africaine qui n'a pu s'acclimater à l'intérieur du Mexique.

Pour arriver aux ruines d'Uxmal, on nous a procuré un carrosse suspendu pareil à celui de Henri IV. Il a fallu traverser la brousse durant cinq à six lieues, trois mules nous traînant au grand trot. Nous étions accompagnés de plusieurs voitures bourrées d'hommes armés. En somme aucun danger, pas de bandits, et les tigres, qui abondent dans les fourrés, se sont tenus cois.

Une vieille femme nous a reçus dans une hacienda abandonnée où nous devions passer la nuit. On a découvert quelques cierges à la chapelle pour nous éclairer ; puis, j'ai aidé à faire un mauvais dîner de bohème sur un feu de branches croisées à terre, sans autre lumière que la clarté des tisons ; on nous a offert des hamacs, je leur ai préféré un lit avec un grand trou dans les mailles du sommier.

Le lendemain, l'arrivée aux temples : un émerveillement ! Les vieilles pierres sont couvertes en partie d'un revêtement de lianes, sans que se perdent les lignes architecturales qui gardent leur grandeur, malgré les effondrements et les brèches. Nous sommes en face d'une sorte de cité sacerdotale. On dit : « Voici la maison des nonnes, là, la maison des prêtres, ici le palais du gouvernement, la forteresse, etc. Désignations fantaisistes, d'ailleurs ; ces édifices gardent leur secret. Des figures restent intactes, sculptées dans une pierre bleuâtre qui se détache sur les murs roux, cuits par le soleil de tant de siècles. Aux angles, se dressent de singuliers ornements en haut-relief, qui semblent des têtes d'éléphants la trompe levée, coupant l'arête sévère des murs. D'après certaines versions, ces peuples bâtisseurs venaient des Indes et perpétuaient dans leur art les images et

les formes devenues pour eux fabuleuses, leur origine et leur sens tombés dans l'oubli... L'éléphant, dit-on, n'a jamais existé dans cette partie du monde. Une sorte de grecque promène son tracé géométrique sur les murailles. Entre les dessins incertains, grouillent les figures hideuses et grossières du style de la vallée de Mexico, le fameux serpent ailé et le dieu de la mort. Mais là encore tout est mystère. Ni l'âge de ces temples, ni l'histoire de ces peuples qui vivaient au Yucatan, les Mayas, race certainement supérieure, plus cultivée, plus artiste que les tribus du Nord, n'ont livré leur secret.

J'ai grimpé les marches écroulées de la pyramide où repose, comme sur un socle, le temple qui couronne le sommet. Une chaîne qui tombe de la cime permet péniblement l'escalade, pourvu qu'on s'y cramponne des deux mains. De là-haut, à perte de vue, c'est la brousse, d'où émergent çà et là les silhouettes à moitié écroulées des édifices mystérieux élevés dans ce désert, d'un accès difficile, comme pour mieux se dérober aux profanes.

Au retour, nous avons visité la ville de Campêche entourée des arbres aux troncs grenat qui donnent la fameuse teinture. Au cimetière, un monument porte le nom des soldats et marins français morts ici, de la fièvre jaune, lors d'une effroyable épidémie. Puis Carmen, petite cité mélancolique dormant au soleil, au bord de la lagune. Des palmiers groupés en bouquets sur la côte. Des maisons mystérieuses aux fenêtres grillées... Tout le charme, l'ennui, la tristesse, qui se dégagent des lieux presque abandonnés où vit une population paresseuse, pauvre, et accablée par la chaleur.

A Mme N...

Je regrette de quitter Mexico dans l'état de trouble qui se propage dans le pays. Les bandes rebelles grossissent, et la petite armée régulière ne peut lutter avec avantage sur cette terre immense. On attend le ministre Limantour qui revient d'Europe. On dit qu'il a demandé au président de sacrifier quelques-uns de ses collègues trop compromis ; ce serait la condition de son retour. . . . .

Notes.

Paris, 1911.

J'ai trouvé ma belle-mère bien gravement malade. Mon mari appelé n'a pu la revoir, cruel sacrifice que les éloignements à deux mille lieues de distance imposent trop souvent.

Au Mexique, les choses se compliquent. Le président Diaz a dû démissionner. Sentant gronder la révolution, il n'avait pas voulu, trop âgé et déçu, essayer d'une réaction qui eût été sanglante. Par amour de son pays, il renonçait à la lutte, laissant la nation libre de courir à ses nouvelles destinées. Il s'embarquait pour la France.

A la comtesse de M...

24 juin 1911, Paris.

Dans la nuit de mardi, nous sommes allés à la gare Saint-Lazare recevoir le général et Mme Diaz, don Porfirito et sa jeune femme, ses enfants, quelques amis et leurs serviteurs.

Notre chère et belle présidente m'a paru changée, portant sur sa charmante figure la trace des angoisses traversées. Lui, avec son grand air de calme et de dignité, encore imposant dans ce triste rôle de « roi en exil » ! Ils avaient peut-être encore, ce soir, l'illusion de leur gloire, trois ou quatre cents amis sur le quai, émus et pénétrés d'une respectueuse sympathie. Le président m'a serré les deux mains avec cette cordialité et aussi cette noblesse de maintien qui lui est propre... bien des yeux étaient mouillés de larmes.

J'ai fait porter à leur hôtel une belle corbeille de fleurs aux couleurs du Mexique, bien faible hommage devant ce drame et cette injustice de l'histoire.

Cette lamentable aventure du Mexique serait une grande leçon, si les peuples laissés à eux-mêmes étaient capables de profiter des leçons.

MÉLOIZES-LEFAIVRE.

(A suivre.)

La Dauphine mélancolique[1]

Rondeaux et Ballades sur des sujets d'amour.

Dans les dernières années heureuses du quatorzième siècle et au cours du premier quart du quinzième siècle, si agité, la poésie a été surtout amoureuse et le passe-temps des mondains. Elle se confond avec la courtoisie, car il fallait, en ce temps-là, aimer pour devenir preux ou poète. On alléguait les exemples anciens de Lancelot et de Tristan qui, par amour, atteignirent la gloire parmi les vaillants trépassés. Et, plus récemment, on citait l'histoire de messire Othon de Granson, du bon connétable de Sancerre, du maréchal de Boucicaut, du marquis de Saluces : « C'est noble chose que d'amour, pour qui en sait bien user. » Un exemple parfait de ces controverses avait été donné par *les Cent Ballades* que rima Jean le Sénéchal, discutant, sur les bords de la Loire, de loyauté et de fausseté, et qui des deux apporte plus de joie en amour.

Christine de Pisan avait décrit ces réunions mondaines, les fêtes de la maison de Louis d'Orléans, rapporté les conversations qui s'y tenaient. D'une manière nouvelle à la cour du dauphin Charles, maître Alain Chartier avait esquissé le portrait de la coquette, qui fut très admiré, *la Belle dame*

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 août 1926.

sans mercy. Un peu plus tard, ce vrai poète de l'amour, dans une pauvre époque, si dure, où le ventre était rarement plein, avait dessiné de charmants croquis de divers amoureux, de celui qui pleure et de celui qui rit, et il avait fixé leur attitude de la manière la plus vivante.

Ainsi, sur les hommes rudes de cette époque, sur les femmes souvent endeuillées et si simples, régnait l'amour qui leur faisait oublier les misères du temps présent. Et peu à peu la poésie avait cessé d'être l'apanage des écrivains de métier, comme Machault, Christine, Eustache Deschamps ou Chartier, pour être pratiquée par des amateurs, les imitateurs de ces poètes.

Il est tout à fait admirable de voir que l'enfant écossaise qui apprit chez nous le français, qui ne connut guère dans le mariage que l'abandon, se réfugia, elle aussi, dans le monde factice créé par les écrivains.

Certes, elle avait de qui tenir, puisque le roi James, son père, avait été un grand lecteur de Chaucer, qui avait rapporté de sa prison un frais poème en vers écossais où il avait chanté la nature et l'amour. Et James était encore un habile musicien. Mais il faut surtout rappeler qu'à la suite du grand succès des *Cent Ballades*, des vers de Christine de Pisan et de Deschamps, les longs poèmes des écrivains avaient évolué vers des formes fixes, rondeaux, ballades, dont le mécanisme, ingénieux et facile, pouvait être agréablement employé par des amateurs.

Certes les sujets que les gens du monde pouvaient traiter ne brillaient pas par leur nouveauté ; ils n'étaient que répliques des portraits du mélancolique et de la dame cruelle. Et les poètes amateurs développaient, presque toujours, la même théorie sur l'amour qui inspire le courage ou la courtoisie ; ils décrivaient la fête de saint Valentin, le désespoir de l'amoureux qui désire la mort.

Nous ne possédons plus aucun vers de Marguerite d'Écosse ; rien n'a survécu à la destruction de ses papiers ordonnée plus tard par Louis XI. Mais nous savons qu'elle s'adonna à la poésie avec une ardeur immodérée et que, le plus souvent, l'aurore l'arrachait à la composition de ses rondeaux et de ses ballades. Marguerite y était si entraînée qu'elle pouvait en produire jusqu'à douze par jour. C'était une vraie stupeur à la cour, encore si rude. Les médecins ne manquaient pas d'attribuer la santé délicate de la dauphine

aux fatigues qu'elle s'imposait la nuit : et plusieurs des dames de sa suite étaient même soupçonnées d'avoir encouragé leur maîtresse dans ce surmenage.

Si nous ne connaissons pas les vers de Marguerite, nous possédons encore plusieurs des compositions des hommes et des femmes qui l'entourèrent, et qui rivalisèrent avec elle dans des exercices littéraires. Par exemple Jeanne Filleul, dont un rondeau est venu jusqu'à nous ; et c'est, on le devine, un rondeau d'amour, petit poème d'une femme adressé à un amoureux qui n'est pas nommé, naturellement, et pour lequel elle se désespère :

Helas! mon amy, sur mon ame
Plus qu'aultre fame
J'ay de douleur si largement,
Que nullement
Avoir confort je ne puis d'ame.

J'ay tant de dueil en ma pencée,
Que trespassée
Est ma leesse depiecza :
A l'eure que m'eustes laissée
Seulle esgarée,
Tout mon plaisir se trespassa.

Dont malheureuse je me clame,
Par Nostre Dame,
D'estre voustre si longuement,
Car clerement
Je congnoys que trop fort vous ame,
Helas! mon amy, sur mon ame.

Tels étaient les vers que l'on composait autour de la dauphine, qu'elle-même aurait pu écrire : et, comme Jeanne Filleul, Marguerite avait « largement » de douleur. Quant à Mlle de Salignac, qui fit partie de sa maison, elle a sans doute célébré la grâce de sa maîtresse.

Parmi les hommes qui entouraient Marguerite, nous connaissons Jean d'Estouteville, seigneur de Torcy, et de Blainville. Né en 1405, maître des arbalétriers à dix-neuf ans, il passait déjà pour « l'un des bons et vrais chevaliers qui fust avec le régent ». Alors on le tenait pour le modèle des mondains de ce temps, du vrai chevalier qui devait sa fortune moins à sa naissance qu'à la force de son bras. Bien

qu'il approchât de la quarantaine, délibérément il s'était mis au nombre des amoureux qui tantôt connaissent un bon jour, et tantôt un mauvais. Comme les autres, Blainville célébrait la dame de son choix, au jour de la saint-Valentin.

Mais l'écrivain qui paraît avoir été le poète attitré de Marguerite d'Écosse est Blosseville que nous retrouverons plus tard, rimant avec Charles d'Orléans, le « noble écuyer » que saluera Antoine de Cuise, reconnaissant en lui un maître. On doit l'identifier sans doute avec Jean de Saint-Mard, capitaine normand en relations avec Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie. Blosseville est l'auteur de plusieurs débats et d'assez nombreuses petites pièces, rondeaux et bergerettes, comprises dans les œuvres de Charles d'Orléans. Comme tant d'autres, il se déclarait lassé d'amour et des faits de Fortune ; et il a dit joliment :

C'est grant peine que de vivre,
Et si ne veult en mourir...

Plus tard, Blosseville l'avouera, s'il y a un paradis d'amour, il l'avait si bien servi que là était sa place. Mais est-ce bien un paradis plutôt qu'un enfer?

Lui aussi célébrait la saint-Valentin ; et c'est pour Marguerite d'Écosse, sa patronne, qu'il écrivit :

Celle pour qui je porte l'M,
Je vous asseure que je l'ame
Tant fort qu'à peu n'en desvye,
Ne jamais d'aultre amer envye
N'auray, ne que de rendre l'ame.

Je l'ay choysie pour ma dame,
Dont je ne crains reprouche d'ame,
Car de tous biens est assouvye,
Celle pour qui je porte l'M.

D'elle partout je me réclame,
En la louant, sans donner blame
A personne qui soit en vye;
Et si la sers et l'ay servie
Et serviray mieulx qu'aultre fame,
Celle pour qui je porte l'M.

Tels étaient les passe-temps de la jeune dauphine qui suivait presque toujours le roi ou la reine, ne voyant pas souvent son mari. Ce n'a jamais été un crime d'aimer la poésie, les robes, de se serrer la taille, et même de boire du vinaigre et de manger des pommes vertes pour ne point grossir. Marguerite entendait se rapprocher du type idéal d'alors, la femme mince et fluette, aux lignes onduleuses. Et communément les femmes se serraient dans leurs *bandeaux*, les corsets de l'époque. Mais Marguerite demeurait tout de même assez mystérieuse. On lui en voulait, malgré son jeune âge, de n'avoir pas encore donné d'héritier. Malheureuse, elle s'était réfugiée dans la chimère, affectionnant les chambres où elle pouvait recevoir ses amis, les poètes, et vivre avec ses demoiselles d'honneur qu'elle chérissait.

Ce n'était pas l'idée qu'on se faisait d'une princesse. Ne doit-elle pas, comme toute autre femme, obéissance à son mari, ne vivre que pour lui, très soumise, lui donner régulièrement des enfants? Ah! ces regards fous que célébrent les poètes, et qui perdirent Sichem et David? Que dire de leurs paroles mensongères, courtoises et amoureuses, qui ne peuvent laisser aux lèvres que l'amertume de l'absinthe, qui ne sont que puantises et ordures aux yeux de tant de personnes rigoristes dont l'esprit a été modelé par les sermonnaires et les théologiens! Un Philippe de Maisières, au temps de Charles VI, avait déjà demandé que l'on chassât de la cour tous les ménestrels et faiseurs de dictiés. Et l'honnête Christine de Pisan, qui était poète et connaissait toutes les subtiles théories de l'amour courtois, a mis en garde les jeunes femmes et les veuves contre les douces paroles et le service désintéressé des chevaliers :

D'oiseaulx, de chiens, d'armes et d'amours,
Pour ung plaisir cinq cens doulours!

Marguerite libre, fantasque et joyeuse, demeurait cependant très aimée du roi et de la reine ; elle avait toute leur confiance, que n'avait pas le dauphin. Et quand elle eut sa maison, ils lui continuèrent les mêmes bontés. Le peu que nous savons de Marguerite, c'est à travers leurs gestes que nous l'apprenons. Ainsi Marguerite accompagne Marie d'Anjou à Montils-les-Tours, quand le comte de Suffolk s'y rendit en ambassade, en 1444, pour traiter de la déli-

vrance du duc d'Orléans, de la paix anglaise et du mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou.

L'arrivée des ambassadeurs avait été le signal de fêtes brillantes.

Le 1er mai, on avait vu la reine, la dauphine et une suite nombreuse chevaucher parmi les champs pour cueillir le mai avec leurs galants, chevaliers ou écuyers au nombre de trois cents. Pierre de Brézé organise un concours de tir entre les archers des deux nations. Il présente le corps des Écossais de la garde du roi richement vêtus de huques brodées d'or. Marguerite assiste au triomphe de ses compatriotes qui battent leurs adversaires à chaque point. Le 24, le mariage par procuration de la fille du roi René avec le roi anglais a lieu à Saint-Martin. Un brillant festin est servi à Saint-Julien en l'honneur de la petite reine. La dauphine assiste à la cérémonie. Au banquet, qui eut lieu dans l'abbaye, elle peut bien admirer les entremets où parurent deux géants armés qui simulèrent un combat. Quant à la danse, elle se prolongea fort avant dans la nuit. A la fin de chaque danse, chacun embrasse sa chacune, et l'on boit du vin épicé.

Ainsi la dauphine passe ses jours entre sa fantaisie et les fêtes de la cour.

Les fêtes de Nancy.

L'année 1444 fut pour le dauphin Louis remplie d'extraordinaires événements. Il a vingt ans. C'est un adolescent impatient, sournois et courageux, qui ne connaît pas de limite à la fatigue de son corps, et dont l'esprit est perpétuellement agité.

Le roi vient de le mettre à la tête des bandes d'écorcheurs indisciplinés qui vivent sur le pays ; et le dauphin a pour mission de les entraîner loin du royaume de France, vers la Suisse dont les États confédérés s'étaient révoltés contre l'Empire.

Il est là en compagnie de messire Jean de Bueil, le vieux héros des guerres normandes, comme un farouche chef de hordes qui marcherait à une croisade : Écossais, Bretons, Lombards et Gascons, 3 000 Anglais, 20 000 hommes d'armes en tout, qui traînent peut-être autant de valets, de servants et de femmes.

Louis s'est accroché à Montbéliard qu'il obtint sans coup férir ; il s'installe dans les États de Bourgogne, lance ses troupes dans la direction de Bâle : sous cette ville, les capitaines routiers livrent aux Suisses la sanglante bataille de Saint-Jacques. Puis on voit le dauphin se donner comme le protecteur du concile et de l'Église, signer une ferme amitié avec les cantons, entrer, au cœur de l'hiver, en Alsace où il donne l'assaut à Dembach ; la flèche d'un assiégé lui cloue la cuisse à la selle de son cheval (7 octobre). De son côté, le roi de France vient de faire une promenade militaire en Lorraine, aidant le roi René à reconquérir son duché : il a laissé ses troupes devant Metz, et il est venu se reposer à Nancy, recevoir l'ambassade anglaise et traiter de la paix avec la Bourgogne.

Marie d'Anjou et Marguerite d'Écosse l'attendent dans cette ville. Et l'on a hâte de voir arriver le dauphin blessé qui, lui, aurait voulu prendre ses quartiers d'hiver en Alsace où il a demandé sa jeune femme.

Pour la première fois, entre septembre 1444 et le printemps qui va venir, la cour de France se trouve réunie. On attend le comte de Suffolk qui est venu chercher la jeune fiancée de Henri VI. Le roi René, maître en la matière, va s'ingénier à divertir la société par les nouveaux jeux chevaleresques qu'il affectionne, et par lesquels on va chercher à éclipser le faste de la maison de Bourgogne.

On s'occupe des derniers arrangements relatifs à la cérémonie du mariage de Marguerite que préside Louis de Haraucourt, l'évêque de Toul. Elle est suivie de divertissements qui se prolongent pendant huit jours : festins, danses, joutes surtout qui évoquent l'image de la guerre. On y voit le jeune duc de Calabre, le comte de Saint-Pol, Pierre de Brézé, le seigneur de Beauvau, Thierry et Philippe de Lénoncourt, Jean Cossa, tous jeunes et brillants soldats. Et les prix des huit courses consistaient en un diamant de mille écus avec un chaton portant les armes du vainqueur. Le roi lui-même paraît dans la lice, revêtu d'une riche armure. Les seigneurs de Bourgogne s'y montreront aussi, et parmi eux ce gentil chevalier, Jacquet de Lalaing. Enfin arrive l'heure du départ. Marguerite d'Anjou se met en route, et le roi l'escorte jusqu'à deux lieues de Nancy ; quand le roi René l'embrasse pour la dernière fois, la jeune fille éclate en sanglots.

Le dauphin, qui vient d'arriver à Nancy, ne paraît pas avoir pris part à ces réjouissances ; il observe son père, et surtout sa femme.

Charles VII vient d'avoir quarante ans. Ce n'est plus le misérable roi de Bourges de jadis. Il est le Victorieux ; il va traiter avec la Bourgogne et l'Empire et se montre partout environné de majesté. Certes, il ne manque point de noblesse et d'élégance, surtout quand il est revêtu de longues robes qui dissimulent ses jambes courtes et ses genoux cagneux. La tête est forte, le visage imberbe, avec un front large et saillant où l'arcade sourcilière recouvre de petits yeux d'un gris vert qui sont très pénétrants. Le nez est long, la mâchoire robuste, la bouche petite, la lèvre épaisse sensuelle ; et pas un cheveu n'apparaît sous le chapeau de feutre à bords relevés.

Ses traits accusés, son visage amaigri portent toujours l'empreinte de la souffrance, d'une souffrance que le roi entend faire oublier, et qu'il veut oublier sur la quarantaine. Car il est loin, celui qui pleurait, jadis, dans les robes de ses confesseurs. Il a été tiré de son sommeil. Il commande, il fait la loi, il est au-dessus d'elle. Le premier des souverains de France, il va installer près de lui, après plus de vingt ans de mariage, dans la maison même de la triste reine, toujours si dévote et épuisée par tant de maternités, une fille éblouissante de beauté, Madame Agnès Sorel. Il l'a rencontrée dans la suite des demoiselles d'honneur de la reine de Sicile : et c'est la plus belle femme qu'on aurait su voir, au dire d'un jeune écuyer. Elle a les traits purs d'une vierge peinte par Jean Fouquet, des yeux bleus pleins de douceur, une opulente chevelure blonde, un teint d'une admirable fraîcheur. Agnès va tenir rang et état de princesse, portant tout ce qu'il y a de plus beau, possédant tout ce qu'il y a d'exquis : « meilleure tapisserie, meilleur linge et couvertures, meilleure vaisselle, meilleures bagues et joyaux, meilleure cuisine, et meilleur tout ». Agnès traîne des queues plus longues que celles d'aucune grande dame du royaume ; ses atours sont les plus brillants, ses robes les plus coûteuses ; diaboliquement, elle découvre ses épaules et sa gorge d'une manière qui semble alors si inconvenante. Telle est la fille du petit gentilhomme picard, Jean Sorcau, et de Catherine de Maignelais : jeune, elle est entourée de jeunesse. Agnès Sorel sera désormais la reine de France.

Le dauphin Louis l'observe sans plaisir, comme il regarde avec méfiance les jeunes gens qui l'entourent, et qu'il nomme déjà les mignons. Mais surtout, il surveille sa femme auprès de laquelle il a placé un espion, Jamet de Tillay. C'est le temps où Marguerite porte les belles robes de drap de soie, fourrées de martre, qu'elle doit à la générosité du roi Charles.

Louis est revenu d'Alsace fatigué, de fort mauvaise humeur ; et Jamet est bien le mauvais homme qui servira ses rancunes.

Ainsi, à la Noël, sur le tard, comme il descendait du logis du roi, Jamet avait rencontré Regnault de Dresnay, maître d'hôtel de la dauphine, et il lui avait dit : « Allons voir les dames. » Tous deux se rendirent en la chambre de Marguerite, et ils l'avaient trouvée dans une petite pièce, étendue sur sa couche. S'il y avait bon feu dans la chambre, il n'y avait ni torches ni chandelles. Et Jamet, qui tenait une bougie dans sa main, la posa près de Madame. Alors, dans l'ombre, Jamet aperçut M. de Blainville, c'est-à-dire Jean d'Estouteville, le beau soldat rimeur qui était, avec elle, sur la même couche, appuyé sur le coude. Un autre était assis de l'autre côté qu'il ne reconnut pas.

Alors Jamet joua l'indignation ; et, quand il sortit de la petite chambre, il dit à messire Regnault que c'était « grande paillardise » à lui, qui était maître d'hôtel, vu qu'on se trouvait en pays étranger, de n'avoir pas mis de torches ni de chandelles dans la chambre de la dauphine.

Et messire Regnault de Dresnay répondit qu'il disait vrai.

La cour à Châlons.

La cour quitta Nancy à la fin d'avril. Le 4 mai, la reine, le dauphin et la dauphine arrivaient à Châlons où devait se tenir une conférence arbitrant toutes les causes de conflit entre la France et la Bourgogne. Deux nobles et deux échevins tiennent au-dessus de leur tête un drap de cendal vermeil à franges, depuis la porte de la ville jusqu'au logis de la reine. On présente à Marie d'Anjou deux queues de vin de Beaune, une blanche et une vermeille ; Madame la dauphine reçoit deux poinçons de pareil vin. Mais aux

autres seigneurs, nul présent, « car autrefois on leur en a fait assez ». Les bonnes villes appréciaient peu, on le voit, ces passages de princes qui sollicitaient, trop souvent, l'octroi de leurs deniers.

Le roi faisait, en ce temps-là, une tournée en Lorraine ; c'est donc le dauphin Louis, agité et fébrile, qui devait conduire d'abord les négociations dont le programme était chargé. Philippe le Bon s'était fait représenter par son épouse, la duchesse Isabelle, une femme de tête et de cœur, et très digne, que son mari chargeait quelquefois de difficiles négociations diplomatiques.

Il s'agissait d'assurer le respect des frontières d'Artois et de Bourgogne, de sauvegarder la suprématie maritime des ports de Flandre où les corsaires de Dieppe et leur capitaine Desmarets avaient subi des avanies ; d'amener enfin le dauphin Louis à souscrire aux clauses du traité d'Arras. Négociations que le dauphin mena avec mauvaise foi et réticence, et qui ne devaient trouver une solution qu'au retour du roi Charles, beaucoup plus enclin à la paix.

En cette saison du printemps, et durant l'été, les fêtes servaient naturellement d'intermèdes à ces colloques qui tournaient parfois à la dispute, où les femmes surtout, la reine, la dauphine et la duchesse de Bourgogne, montrèrent un esprit de bonne entente. Ainsi la duchesse Isabelle est admirablement reçue par la reine, lorsqu'elle fait son entrée à Châlons et se présente avec une nombreuse suite de seigneurs et de dames.

Elle arrive, ainsi que son escorte, dans la cour de l'hôtel où réside Marie d'Anjou ; son chevalier d'honneur, le seigneur de Créquy, s'avance pour demander à la reine s'il lui plairait de la recevoir. Alors la duchesse Isabelle descend de sa haquenée et s'avance, précédée des gentilshommes de sa maison. Elle est accompagnée par son neveu, le jeune comte de Clermont, et sa traîne est portée par la première demoiselle d'honneur. Arrivée à la porte de la chambre de la reine, suivant tout le cérémonial, la duchesse prend dans sa main la queue de sa robe et, la laissant traîner, s'incline une première fois jusqu'à terre ; se relevant ensuite, elle marche jusqu'au milieu de la pièce, salue de nouveau. Marie d'Anjou se tenait debout, à la tête de son lit. Quand la duchesse s'approcha, et qu'elle se fut inclinée pour la

troisième fois, la reine fit deux ou trois pas en avant, mit la main sur l'épaule de la duchesse qu'elle embrassa, en la faisant relever.

Et pendant le séjour de deux mois qu'Isabelle fit à Châlons, la reine ne manqua jamais de l'accueillir avec honneur et familiarité.

La reine avait quarante ans, et la duchesse Isabelle, quarante-six. Comme le remarque un jeune écuyer bourguignon, Olivier de la Marche, elles étaient déjà toutes deux « hors de bruit ». Il veut dire qu'elles lui semblaient d'un âge à ne plus faire parler d'elles. Mais toutes deux avaient dans leur cœur cette même maladie qu'on appelle jalousie, et maintes fois, en secret, elles se racontaient leurs malheurs. Car le roi de France venait d'élever au triomphe cette demoiselle pauvre, Madame Agnès Sorel ; et Philippe le Bon, en dépit de ses cinquante ans, demeurait le plus coureur des hommes, ayant réuni autour de lui la plus large assemblée de bâtards. Ainsi, entre les négociations diplomatiques, ces dames se confiaient leurs plaintes et les motifs de leur crève-cœur.

Mais la duchesse de Bourgogne ne fut pas une seule fois admise à la table de la reine : cela était contraire à l'étiquette. On la voyait fréquemment, par contre, dîner en compagnie de la dauphine, avec laquelle elle entretint les plus sympathiques relations.

Marguerite venait d'avoir une vive altercation avec le dauphin. Isabelle était au courant de cette dispute ; et souvent Marguerite passait des journées entières avec la duchesse de Bourgogne. La dauphine la traitait avec autant de déférence que la reine, allant jusqu'à s'agenouiller profondément lorsqu'elle se levait de table.

Peu à peu les ambassadeurs étrangers étaient venus rejoindre Châlons pour préciser certains points de ces négociations : les envoyés de Milan, de Savoie, de Castille, de l'Empereur, des électeurs, et le patriarche de Constantinople.

Ce fut l'occasion de nouvelles fêtes pompeuses, de joyeux divertissements que Charles d'Anjou, comte du Maine, frère de la reine, une sorte de vice-roi, inventa. Il était jeune et nouveau marié, et jusqu'alors, à la cour de France, on n'avait guère su s'amuser noblement.

Or un jour, comme le roi de France et le roi René allaient jouer aux champs, après souper, faisant des bouquets d'herbes et de fleurs, devisant gracieusement, Charles,

comte du Maine, était survenu avec Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol. Ils commencèrent à entretenir les dames du grand état que tenait alors le duc Philippe de Bourgogne, des joutes et des fêtes qui se donnaient chaque jour à sa cour. Quelques Français se prirent à dire : « Certes, pareil prince, comme est le duc de Bourgogne, ne se trouve en France, ni plus courtois. » Le comte du Maine répondit : « Il nous convient de faire quelque chose dont on parlera... Nous, qui sommes en grand nombre à la cour du roi, ne faisons que dormir, boire et manger. » Ils résolurent de tenir un pas d'armes de huit jours.

Quand, à la grande joie de tous, on le proclama, il y avait un écuyer de Bourgogne, Jacquet de Lalaing, qui était assis auprès de la duchesse d'Orléans et de la duchesse de Calabre, la bru du roi René. C'était un jeune écuyer, grand, le visage frais et coloré comme la rose. Il leur dit : « Mes très honorées dames, si c'était le plaisir de vous deux, durant ces joutes, de me vouloir retenir pour votre écuyer serviteur, je me tiendrais bien heureux de pouvoir faire quelque chose qui fût à l'honneur de vous deux. »

Madame d'Orléans répondit : « Jacquet, mon ami, il y a bon espace de temps que vous ai vu avec beau-frère de Clèves, pourquoi je puis bien avoir quelque droit sur vous, et vous retenir pour mon écuyer. — Madame, conclut Lalaing, qui est au frère doit être à la sœur ». Ainsi Jacquet ramena Madame d'Orléans à son logis et prit congé d'elle. Courtoise et souriante, elle lui souhaite une bonne nuit : « Jacquet, on ne vous voit qu'aux bons jours. Je ne sais à l'avenir comment vous en ferez? — Madame, il vaut mieux tard que jamais. — Amen ! » dit la dame. Et prenant Jacquet par la main, elle lui donna une verge d'or où était enchâssé un beau rubis.

Or, Mme de Calabre désirait fort aussi avoir ses devises ; et Jacquet entendait rester en la grâce de l'une et de l'autre. Toutes deux l'écoutaient volontiers parler, souhaitant bien que leurs maris lui ressemblassent. Toutes deux n'avaient pas mal choisi : Jacquet était beau, bien fait de tous ses membres, courtois et débonnaire.

Une aventure analogue arriva à Marguerite d'Écosse, qui semble avoir été ravie de ces audaces ; alors elle se montrait aussi dépensière que son mari était avare.

On la voyait parée de ses belles robes de soie, de drap d'or, couverte de fourrures de martre pour lesquelles le roi

Charles, par les mains du trésorier Jacques Cœur, lui avait fait bailler deux mille livres. Et Marguerite semblait alors gouverner à la fois le roi et la reine. Mais il faut avouer qu'elle commit aussi une grave imprudence en vidant ses coffres en faveur d'un certain Charles Morillon, écuyer, dont elle avait admiré dans un tournoi la bravoure et la prestance. Estimant que les quatre cents écus dont elle pouvait disposer étaient un don insuffisant pour « un homme de bien », elle ajoutait à son présent deux cents autres écus empruntés à la dame de Saint-Michel, sa suivante, et à Gervais, son valet de chambre. Excentricité qui pouvait bien exaspérer le dauphin qui l'épiait, et la faisait épier, en ces jours.

C'est un fait que l'on dansa beaucoup à Châlons, que l'on chevaucha dans les prairies émaillées de fleurs que baignent les méandres de la Marne ombragée de tant de beaux bouquets d'arbres. Que Sarry est joli, la gracieuse maison de plaisance de Monseigneur l'évêque de Châlons, où le roi demeure, où réside parfois la dauphine ! Il y a là, flottant sur les eaux du canal, château et chapelle ; et, au milieu d'un parterre d'eau où nagent les cygnes, communs, écuries et colombier. C'est un charme de courir par les prés du Jars jusqu'à Châlons, d'apercevoir cette place avenante dans le cycle de ses collines où tournent les moulins à vent, la petite ville aux treize couvents et paroisses, dont la rivière ombragée côtoie les remparts, la petite ville sonnante que dominent les tours de Notre-Dame et la surprenante flèche de Saint-Étienne !

On vit arriver un jour à cette brillante assemblée de Châlons le comte d'Angoulême, frère de Charles d'Orléans, qui venait d'être délivré de sa longue prison d'Angleterre. C'était un saint homme, instruit, très pieux, enclin aux méditations philosophiques et morales. Il portait une grosse tête ronde avec un front plissé, une face glabre et creusée profondément, aux grands yeux tristes, un corps courbé avec des mains décharnées. Lui aussi, il entre dans la danse et dans la fête, tandis que Marguerite d'Écosse fait ses trois pas doublés, ses deux doubles, ses trois petits pas en reculant, deux levés, trois sauts, deux congés. C'est la basse danse de Bourgogne dont nous possédons encore le programme.

Quels « brouillis » à la cour, en un temps où changent les favoris, quand commence à régner Agnès, tandis que le

dauphin Louis est si dépité d'avoir été écarté par son père de la conduite des négociations ! On y fait cependant de bonne besogne : le roi Charles a rendu l'ordonnance qui créa l'armée régulière ; et l'on s'est acheminé vers la paix de France et de Bourgogne.

Mais que de questions de personnes dominent alors toutes les autres ! La reine, la dauphine et Mme Agnès interviennent pour que Prégente de Melun, jeune femme qui tenait près de Marguerite d'Écosse le rôle d'intendante des menus plaisirs, remplaçât dans sa maison Marguerite de Villequier, sœur du mignon de Charles VII.

Cette Prégente de Melun, Marguerite d'Écosse la chérissait pour sa jeunesse et l'agrément de son esprit ; mais c'est elle, disait-on, qui l'incitait à passer tant de nuits blanches en écrivant ses poèmes. Et, dans un coffre, elle conservait ses livres de ballades et de chansons où l'on parlait d'amour.

Le dauphin Louis détestait cette Prégente que surveillait particulièrement Jamet. Il n'était pas indulgent à toute cette jeunesse qui entourait sa femme, ni à Marguerite de Villequier, ni aux vingt-cinq ans de Jacqueline de Bacqueville. Pas plus que Charles VII, il ne pouvait comprendre cette jeune poésie. Mais Louis n'aimait rien de Marguerite ; et il n'est pas certain que ses duègnes, la dame de Saint-Michel et Marguerite de Vaux, qui avaient la quarantaine, eussent en un point quelconque sa faveur.

Noble homme Jamet de Tillay.

C'était un petit seigneur breton, un soldat qui servit toujours en subalterne ; il était régulier, brave, soumis jusqu'au mensonge.

On l'avait vu se jeter dans Compiègne, avec les hommes du bâtard d'Orléans, durant le siège fameux. Il avait servi sous La Hire et Dunois. Pendant la Praguerie, Jamet demeure fidèle au roi Charles et il enlève pour lui Montrichard. Il recueille la succession de La Hire dans l'office de bailli de Vermandois. Puis on le voit suivre Pierre de Brézé pendant la campagne de Lorraine.

Entre temps, Jamet était devenu conseiller et chambellan du dauphin Louis qui, de bonne heure, avait su s'entourer d'hommes très souples, de gens à tout faire qu'il payait royalement, bien qu'il fût plutôt avare. Ainsi cet écuyer

breton, qui savait surtout obéir, était devenu espion ; et il avait accepté, ce qui paraît tout à fait indigne d'un soldat et d'un Breton, de surveiller les faits et gestes de Marguerite d'Écosse à laquelle le dauphin Louis cherchait une histoire. L'homme était médisant, bavard, et de petite foi.

Tout cela, Marguerite d'Écosse ne l'ignorait pas. Car, en 1443, tandis que la dauphine passait quelques semaines à la cour, entre le voyage de Dieppe et celui d'Armagnac, le bailli de Vermandois avait fait au dauphin Louis un rapport sur ses légèretés et sur ses imprudences. Et Marguerite d'Écosse avait déclaré à la très jeune fille, sa suivante, qu'était Marguerite de Villequier, que Jamet de Tillay était l'homme qu'elle haïssait le plus, pour sa malveillance et la peine qu'il avait prise de la mettre mal avec Monseigneur le dauphin.

Mais c'est un fait que Marguerite fut impuissante à l'écarter d'elle ; et nous retrouvons Jamet de Tillay, dans l'hiver de 1444, à Nancy, clabaudant contre la dauphine et rapportant, avec indignation, qu'il l'avait surprise, un soir, entre deux hommes, étendue sur sa couche, dans une chambre sans lumière.

Quelles mauvaises paroles ne disait-il pas d'elle, sur ses veilles consacrées à la poésie, sur la façon dont elle se serrait la taille, sur le vinaigre qu'elle buvait pour ne pas prendre d'embonpoint, sur sa stérilité qu'il attribuait à l'état malsain de ses « basses marches »? Et quand on voyait Marguerite malingre ou souffrante, il savait dire à propos : « Ce sont amours ! » C'est Jamet qui s'était informé, si curieusement, des libéralités de la dauphine envers un jeune écuyer, le beau jouteur des fêtes de Châlons.

Comme Marguerite le haïssait maintenant, celui qui avait dit d'elle qu'elle se conduisait plutôt en paillarde qu'en grande maîtresse, cet écuyer subalterne que l'on trouvait toujours écoutant aux portes, alors qu'on ne l'attendait pas ! Ainsi, Jeanne de Tucé, dame de Saint-Michel, la vieille dame de Marguerite d'Écosse, l'avait rencontré, au mois d'août, un soir, alors qu'elle entrait au retrait de la reine, au château de Sarry, pour dire ses vêpres. Jamet de Tillay devisait avec Jeanne de Cuise et Yolande de la Barre. Et Jamet de Tillay lui avait dit, en riant et par plaisanterie : « Où allez-vous, la vieille? », car la dame de Saint-Michel avait quarante-cinq ans. Et elle lui répondait : « Je ne vous

cherche pas, car vous n'êtes pas homme de dévotion, ni de vêpres. »

Sur quoi, Marguerite d'Écosse entra, elle aussi, dans le retrait de la reine. Mais dès qu'elle eut aperçu Jamet, elle tourna court, sans mot dire, et sortit. Comme la dame de Saint-Michel l'avait suivie, Marguerite d'Écosse lui avait demandé : « Que vous disait ce vaillant homme Jamet? » Et la dame de Saint-Michel lui avait répondu qu'il ne lui avait rien dit de mal, mais qu'il s'ébattait, lui contant des bourdes, ainsi qu'il avait accoutumé de faire avec les autres. Sur quoi la dauphine avait ajouté : « C'est bien sa coutume d'en dire assez ! »

Alors la dame de Saint-Michel avait demandé à sa maîtresse pourquoi elle disait cela ; et la dauphine avait répondu, ironiquement, que Jamet était un « vaillant officier », qu'il ne tenait pas à lui qu'elle n'ait été mise hors de la grâce du roi et de Monseigneur le dauphin, qu'elle le craignait plus que tout autre. Car Marguerite savait tout. Elle se doutait bien que c'était Jamet qui avait inspiré les lettres anonymes adressées au roi par Jacques Despars.

Une autre personne, très visée dans l'entourage de Marguerite d'Écosse, était Prégente de Melun. On l'accusait de faire trop veiller sa maîtresse ; avec une fausse compassion, Jamet de Tillay ajoutait qu'elle la rendrait malade, ce qui serait bien déplaisant à tous. Jeanne Filleul, la poétesse, n'était pas davantage épargnée. Enfin, sans que nous puissions savoir pourquoi, c'est un fait que Marguerite d'Écosse et la reine cherchèrent à faire de Prégente une demoiselle d'honneur à la place de Marguerite de Villequier, qui eût été disgraciée.

Ainsi l'intrigant Jamet de Tillay est devenu, pour tout dire, l'espion du dauphin Louis. Il se rendait compte qu'il avait été parfois un peu loin dans ce rôle abominable. A diverses reprises, il tenta de se justifier, de rentrer dans la faveur de Marguerite d'Écosse. Sans doute, il pouvait craindre que Marguerite, que le roi Charles et la reine Marie aimaient fort, ne cherchât à le mettre en disgrâce ; et parfois, il lui semblait que son « fait branlait ». Mais Marguerite demeura ferme dans sa rancune ; jamais elle ne voulut l'entendre ni lui pardonner. Quand la vieille dame de Saint-Michel voulut s'en entremettre, Marguerite d'Écosse lui répondit : « Je l'ouïrai volontiers, mais je sais bien qu'il a

dit « des paroles », sans lui déclarer quelles étaient ces paroles : ce sont les méchants bruits qu'il faisait courir relatifs à ses veilles, à ses amours, à sa stérilité.

Vers la fin de juillet 1445, comme le roi avait traité les affaires diplomatiques qui l'avaient amené à Châlons, il commença de penser aux préparatifs de son départ.

Ce n'était jamais une chose aisée de déplacer un aussi grand nombre de personnes, avec les bagages que l'on menait avec soi pour habiter des gîtes de fortune, de faire monter les dames dans les chariots, d'assigner à chacune son cantonnement. En ce temps-là, la reine Marie était au surplus enceinte ; et il se peut aussi que le roi ait eu une arrière-pensée, qu'il désirât de voyager seul, peut-être avec la dame de beauté dont il s'était amouraché.

Le roi Charles s'était entretenu de la question de son départ avec Jamet de Tillay ; et il lui avait déclaré qu'à cause des petits logis, des longues lieues que l'on aurait à faire chaque jour, il serait bon que la reine prît un autre chemin que lui et voyageât par petites étapes. Ainsi la reine partirait la première.

Le mauvais génie de Jamet de Tillay s'empara de cette confidence. Marguerite d'Écosse avait accoutumé de demeurer avec la reine et de voyager avec elle. Jamet résolut de les séparer. Alors il se rendit vers la chambre de la reine et Marie lui demanda s'il avait des nouvelles du départ. Jamet lui avait répondu que le roi y pensait, qu'il voulait s'en aller, que ses affaires étaient terminées, que l'âpre saison approchait.

La reine le questionna : « Sait-on ce que je dois faire? » Et Jamet lui dit qu'il ne le savait pas encore, mais qu'il pensait que, par crainte des mauvais logis, le roi prendrait un chemin, elle, un autre, et Madame la dauphine, un troisième. Ainsi Marie d'Anjou ne garderait pas avec elle Marguerite d'Écosse, car elle n'avait pas assez de chariots pour l'emmener avec toutes ses femmes et ses coffres. La reine y consentit avec soumission, mais non sans tristesse ! Puisque c'était le plaisir du roi, elle partirait la première ; elle disait qu'elle était contente d'obéir, qu'elle le ferait volontiers. La femme doit obéissance à son mari.

Mais, par la suite, on apprit par Jean de la Haye, le maître d'hôtel, que rien de tout cela n'était arrêté. Ainsi, tous ces méchants propos avaient germé dans l'esprit de ce mauvais

homme, Jamet de Tillay, soldat et espion. Pour la jeune Marguerite d'Écosse, il y avait bien de quoi se « mérencolier ».

Fy de la vie.

Comme il convient à la veille d'un voyage, le samedi 7 août 1445, le roi Charles décida de faire le pèlerinage à la châsse de Notre-Dame de l'Épine, près de Châlons.

Il y avait là un vieux sanctuaire fondé par un chanoine de Saint-Victor, dévot à la perpétuelle virginité de Marie traduite symboliquement par un buisson d'épines, le buisson ardent de Moïse d'où sortait la Vierge :

Sicut spina rosæ genuit Judea Mariam.

On y venait beaucoup des villes voisines depuis le pèlerinage de Charles VI, et des cortèges d'enfants, vêtus de blanc, s'y rendaient à l'Assomption et à la Nativité. Une église nouvelle avait été commencée, en 1410, dont le chœur venait d'être achevé. La cour alla l'admirer.

C'était un jour d'été très chaud et Marguerite, en rentrant au palais épiscopal, qui était sa demeure, se dépouilla de ses vêtements, dans une chambre très froide, et demeura en cotte. Le lendemain elle se sentait fort mal et toussait beaucoup. On dut la transporter dans le cloître de l'église cathédrale Saint-Étienne où elle devait trouver plus de tranquillité ; et l'ordre fut donné de faire cesser les sonneries des cloches dans toutes les églises pendant huit jours.

Ce mal subit surprend tout le monde, car, malgré ses soucis et les médisants, Marguerite, au témoignage de ceux qui l'observaient, était demeurée jusqu'à ce jour « très joyeuse ». C'est beaucoup dire. Il faut entendre que Marguerite paraissait aux gens de son entourage pleine de vie et d'activité.

Maître Guillaume Lehotier, médecin du dauphin, la soigne avec beaucoup de dévouement et d'intelligence. Il vient de diagnostiquer un gros rhume qui, s'attaquant à une personne affaiblie par les veilles, « corrompait son sang et les humeurs de son corps ». Son cerveau s'en affaiblissait, car nature envoie toujours au plus faible point de notre corps les « superfluités ou humeurs corrompues ». Un apostume s'était déclaré au cerveau, tombant comme dans une gout-

tière sur les parties de son poumon dont il provoquait l'ulcération. Ainsi raisonne ce savant homme. Mais tandis qu'il s'empresse, nous retrouvons encore le méchant Jamet de Tillay aux écoutes, prêt à exploiter les causes de la maladie de la dauphine.

Un soir, il accompagnait le roi Charles qui allait jouer, après souper, au pré du Jars, près de Châlons. Nicole Chambre chevauchait à ses côtés, portant au poing l'épée du roi. Ils parlèrent de la maladie de Madame, et Nicole lui demanda d'où elle pouvait bien provenir? Jamet n'hésita pas à répondre qu'il avait ouï dire aux médecins que sa maladie lui était venue à la suite de veilles nombreuses et prolongées, et parce qu'elle s'amusait à faire trop de rondeaux.

Et Jamet, bien sournoisement, avait déclaré au roi que le malheur s'abattait en ce moment sur le pays de France ; qu'en peu de temps, il y était venu plus de mélancolie qu'en nul autre. Charles pensa tout à coup à Mme Radegonde, son enfant, la jeune fille contrefaite, fiancée à Sigismond, duc d'Autriche, qui venait de décéder à Tours. Et le roi lui répondit qu'il disait la vérité. Jamet ajouta hypocritement : « Nous avons eu tous ces seigneurs en brouillis, et maintenant, perdre cette dame, ce serait la plus grande perte qui nous pût advenir ! »

Alors le roi demanda si Marguerite était vraiment « épidémiée ». Et Jamet répondit que non, à ce que disaient les médecins.

Le roi voulait savoir lui aussi d'où venait cette subite maladie. Jamet répéta qu'elle provenait du manque de repos, toujours à ce que disaient les médecins, que Marguerite veillait tant que parfois le soleil se levait quand elle allait se coucher ; et souvent Monseigneur le dauphin avait dormi un somme ou deux avant qu'elle allât reposer. Car elle tournait toujours des rondeaux ; elle en faisait parfois douze par jour, ce qui lui était bien contraire.

Le roi eut alors un mot d'une naïveté admirable, demandant si cela faisait mal à la tête. Et M. le trésorier, maître Jean Bureau, qui était présent, dit : « Oui, pour celui qui s'y abuse trop ; mais ce sont choses de plaisance ! »

Et Jamet avait bien dit à M. de Châtillon de faire des remontrances à Prégente de Melun qui lui avait fait passer tant de nuits ; et les médecins qui l'avaient visitée, avant

sa maladie, lui avaient conseillé de veiller moins sinon elle était en danger de tomber en très grave maladie. Nicole Chambre intervint dans la conversation, car il était curieux, lui aussi, de savoir d'où provenait vraiment ce mal. Et Jamet, suivant sa méthode, lui répondit que les médecins disaient qu'elle avait un courroux sur le cœur qui lui faisait grand dommage, que le manque de repos lui était bien nuisible.

Nicole Chambre convint que les médecins lui en avaient dit tout autant. Il ajouta : « Plaise à Dieu qu'elle n'eût jamais eu de telles femmes avec elle ! — Lesquelles? demanda Jamet. » Et Nicole répondit : « Marguerite de Saligniac. » Alors Jamet ajouta : « Plaise à Dieu qu'elle n'eût aussi ni Prégente, ni Jeanne Filleul ! »

Ainsi, à l'occasion de la maladie de Marguerite, étaient reprises les vieilles calomnies dénonçant les poétesses. Dans le privé, Jamet de Tillay ne manquait pas d'ajouter cette autre médisance : « Ce sont amours ! »

C'est un fait que, durant la maladie de Marguerite, qui prit très rapidement un tour aigu, ni le roi, ni la reine ne la visitèrent. Sans doute l'étiquette s'y opposait. Mais on ne vit pas davantage près d'elle le dauphin Louis ; et Marguerite fut abandonnée à ses serviteurs, aux médecins qui la soignaient, et dont quelques-uns n'étaient que des espions de son mari. La plupart, au lieu de chercher à porter secours à son pauvre corps souffrant, ne firent que la tourmenter, sous le prétexte de réconcilier son âme avec Dieu, en réalité pour tenter de lui arracher le pardon du calomniateur qui la faisait mourir.

Ainsi, on vit la vieille dame de Saint-Michel s'approcher de la couche où Marguerite gisait pensive et dolente, lui demandant ce qu'elle avait, pourquoi elle ne faisait pas meilleure figure, car il n'était pas raisonnable d'ainsi « se mérencolier ». Mais la dauphine lui avait répondu qu'elle devait bien « se mérencolier » pour les paroles qu'on avait dites d'elle, qui étaient à tort et sans cause ; et, sur la damnation de son âme, elle affirmait n'avoir jamais fait ce dont on l'accusait, qu'elle n'y avait même pas pensé. Quelques jours après, Madame, sur sa petite couche, répétait encore : « Ah ! Jamet ! Jamet ! vous êtes venu à votre intention : si je meurs, c'est par vous, et les bonnes paroles que vous avez dites de moi, sans cause ni raison ! » Alors Madame la

dauphine avait levé le bras, frappé sa poitrine, et dit : « Je prends sur Dieu et sur mon âme, sur le baptême que je reçus sur les fonts, où que je puisse mourir, que je n'ai onques desservi Monseigneur, et ne lui fis tort ! »

Cela, Marguerite le disait pour le grand courroux qu'elle avait sur le cœur. Et M. le sénéchal de Poitou, Pierre de Brézé, qui était dans la chambre de la malade, sortit alors bien dolent et marri, disant : « C'est grand' pitié de la douleur et du courroux que souffre cette dame. » Un peu plus tard, Marguerite répéta : « Je prends sur mon âme, où que je puisse mourir, que jamais je ne fis tort à Monseigneur. » Et le sénéchal de s'écrier, en pensant à Jamet : « Ah ! faux et mauvais ribaud, elle meurt par toi ! »

Que de tortures morales réservées à cette enfant qui souffre, par ceux-là même qui devraient l'aider au dur passage ! Ainsi, Marguerite de Salignac, sa jeune demoiselle, a été circonvenue par le dauphin. Elle entre dans la chambre et dit tout haut que Madame doit pardonner à Jamet. C'est aussi le sentiment du médecin du roi, maître Robert Poitevin, qui est prêtre, vient de la confesser, et songe surtout à obtenir le pardon qui sauvera son âme. Robert Poitevin vient de déclarer que Madame a pardonné à tout le monde.

Mais c'est là une formule commode pour le confesseur qui est aussi médecin. Madame la dauphine répond qu'elle ne l'a pas fait, tandis que maître Robert l'affirme : « Sauve votre grâce, Madame, vous lui avez pardonné, et vous devez le faire. » Et, par trois fois, la dauphine réitère qu'elle ne l'avait pas fait. Alors la vieille duègne, la dame de Saint-Michel, vient à la rescousse du médecin confesseur, disant qu'il fallait bien qu'elle pardonnât à tout le monde, si elle voulait que Dieu lui fît miséricorde, et qu'elle devait le faire de bon cœur. Alors la dauphine aurait dit : « Je lui pardonne donc, et de bon cœur ! »

On le voit bien, maître Robert Poitevin cherchera à tranquilliser le roi et la reine, quand il donne de meilleures nouvelles de sa malade, bien qu'il ne fît rien pour aider la nature. Le départ du roi, du dauphin et de la reine ne devait pas, à son sentiment, être retardé. Le roi Charles manifesta quelque surprise ; mais maître Robert l'affirmait, Marguerite serait hors de danger, le lundi ou le mardi suivant.

Tel n'était pas le sentiment de maître Guillaume Lehotier qui, seul, paraît avoir soigné Marguerite avec dévouement, et se montrait impatienté par les questions dont l'accablait son entourage, au lieu de la laisser reposer.

Le samedi, Jamet de Tillay fut envoyé par le roi pour avoir des nouvelles de la dauphine. Comme il entrait dans la cour du cloître, il rencontra Guillaume Lehotier qui descendait de la chambre de Marguerite, se rendant à la cuisine pour chercher sa nourriture. Il était alors anxieux d'une rechute de sa malade ; et comme Jamet lui demandait ce que faisait Madame, comment elle se portait, alléguant qu'il était bien troublé de sa maladie et que le roi l'envoyait chercher de ses nouvelles, Lehotier lui répondit que Marguerite ne se portait pas bien, et qu'on espérait mieux la mort que la vie. Il ajouta : « On lui rompt la tête de tant de questions ! »

Ces nouvelles se répandirent bientôt dans la famille royale, et nous avons le récit de deux conversations qui furent tenues, ce jour-là. Dans l'église Notre-Dame de Châlons, il y avait M. le maréchal de Lafayette, le trésorier, maître Jean Bureau, M. de Charny, ambassadeur bourguignon. Ce dernier déclara qu'il avait ouï dire que ladite dame n'aurait jamais porté d'enfant, et que s'il lui arrivait de mourir, il conviendrait de marier Monseigneur le dauphin à une femme apte à procréer des enfants. Et Jamet de Tillay, survenant, avait ajouté qu'il savait bien par la dame du Bois-Mesnart qu'elle mangeait pour cela trop de pommes acides et usait trop souvent de vinaigre. Ainsi, avant l'heure, on pouvait bien se réjouir de voir disparaître la dauphine, incapable de donner un rejeton !

Le même soir, Robert Poitevin et Pierre de Brézé étaient assis à table, commentant l'action scandaleuse de Jamet de Tillay qui avait rapporté au roi tant « de vilaines choses sur sa belle-fille. »

Aucune amélioration, durant la journée du dimanche, dans la situation de Marguerite qui demeure sur sa couche, inconsciente, et dont les forces s'en allaient lentement.

Mme de Tucé la tourmente encore pour essayer de la réconcilier avec Jamet ; et vers le soir, Robert Poitevin confesse et administre sa pénitente et sa malade. « Madame, vous souvient-il bien de Dieu? » Elle murmure : « Oui, maître Robert. — Madame, ne l'oubliez pas ! » Et la faible réponse vint : « Nenny, je ne l'oublierai pas. » Alors le prêtre

hasarde encore la question à laquelle il attachait tant d'importance : « Madame, vous avez pardonné à tout le monde, n'est-ce pas? » Mais au souvenir de celui auquel on lui demandait de pardonner, Marguerite, qui va mourir, retrouve assez d'énergie pour s'écrier : « Non, en vérité! — Sauf votre respect, proteste Poitevin, Madame, vous lui avez pardonné et vous le devez faire. » Mais il n'osa prononcer le nom de l'odieux personnage. La mourante le comprit et répéta trois fois sa dénégation. Alors Robert Poitevin se retira vers une fenêtre pour lire les prières des mourants aux dernières lueurs du crépuscule.

Et tous qui veillent Marguerite, ce soir-là, peuvent bien voir autour du lit les démons qui rôdent, avec leurs culs de singes, leurs têtes de chiens et de faunes. Car c'est l'heure où les diables redoublent leurs efforts auprès du languissant, font naître le désespoir dans la sueur de l'agonie, la tentation de vaine gloire et l'impatience. On va passer le cierge entre les mains de la moribonde. A-t-elle vraiment pardonné à l'exemple de Notre Sauveur Jésus-Christ? Dira-t-elle les mots de paix qui réconcilient? Le ciel va-t-il s'ouvrir, et la Vierge et les saints recevront-ils son âme quand elle sortira de son jeune front, sous la forme d'un petit enfant que porteront les anges?

Seulement par deux fois, ceux qui la veillaient l'entendirent parler. Mme d'Haqueville saisit un murmure : la dauphine, qui revoyait dans le délire sa vie fugitive, disait que, si ce n'était sa foi, elle se repentirait bien d'être venue en France. Alors maître Jean Boutet, apothicaire et valet de chambre de Monseigneur le dauphin, un de ses espions peut-être, s'approcha de son lit et entendit ses dernières paroles, les paroles d'une jeune femme de vingt et un ans : « Fy de la vie de ce monde, et ne m'en parlez plus, et plus autre chose m'ennuie ! »

Ainsi passa Marguerite d'Écosse dans la nuit du 16 août.

Les funérailles et le deuil des poètes.

Le lendemain, le roi Charles, la reine et le dauphin quittèrent Châlons, moins de vingt-quatre heures après la mort de Marguerite, et avant que les honneurs funèbres lui eussent été rendus.

On assure que Charles partit « comme dolent, courroucé et troublé pour le trépassement de ma dite dame la dauphine. »

D'autre part, la reine Marie d'Anjou déclara qu'elle se trouvait alors malade pour la « déplaisance et le travail qu'elle eut à cause de sa mort, car à cette occasion elle souffrit du « flux du ventre et se vida très fort ». Et la pauvre attendait, en ce temps-là, un enfant ! Quant au dauphin Louis, il semble partager le deuil qui serrait alors tant de cœurs écossais et français : il afficha, de la manière la plus cynique, une douleur qu'il n'éprouvait certainement pas. Ainsi les ambassadeurs de la ville de Metz, qu'il reçut tandis que sa femme gisait sur son lit de mort, rapportèrent qu'ils le virent pleurer, gémir amèrement et dire que Dieu lui avait pris la chose qu'il aimait le mieux au monde. Il n'y a aucune raison de mettre en doute leur témoignage, dont l'écho se retrouve dans la chronique de l'Écossais qui demeura en France avec Marguerite.

Quelle solitude autour du jeune corps de Marguerite dont le médecin Lehotier va faire l'autopsie, et reconnaître la lésion du poumon ! On amène trois vaisseaux de plomb : l'un enfermera son corps, l'autre ses entrailles ; le cœur sera placé dans un troisième. Et pendant trente jours les doyens, vicaires, chapelains et choriaux de la cathédrale de Saint-Étienne célébrèrent leurs offices ; après quoi, au milieu d'un grand concours de peuple, de pauvres particulièrement dont la princesse s'était occupée et à qui l'on donna dix sous, ses restes sont déposés dans une niche, à gauche de l'autel et près du reliquaire. Les dépenses des funérailles s'étaient élevées à la somme de 660 livres. Avant son départ, le roi avait fait en outre un don de 98 livres au clergé et établi une fondation de 800 livres pour que des messes fussent célébrées annuellement pour le repos de son âme.

Par son testament, Marguerite d'Écosse avait exprimé le désir d'être enterrée dans l'abbaye de Saint-Laon, à Thouars, où elle avait fondé une chapellenie, et obtenu du pape Eugène IV la permission de construire une chapelle. Là, elle avait fait un don important de 600 couronnes d'or et envoyé un magnifique livre d'*Heures* à l'abbé Nicolas Godard, en gage de reconnaissance de sa dette.

Le dauphin Louis, de son côté, avait fait connaître l'intention, qu'il ne réalisa jamais, de transporter sa femme à

Saint-Denis, dans le cortège des rois et des reines. Mais le corps de Marguerite devait demeurer assez longtemps à Châlons, dans une sorte d'abandon.

Il y avait là une épitaphe en vers français que nous ne connaissons plus que par une amplification qui fut donnée, en vers écossais, sur les ordres de Jacques II, frère de Marguerite.

C'était une sorte de complainte du dauphin de France sur la mort prématurée de son épouse que Raison console. Et le chroniqueur écossais, qui nous l'a rapportée, s'écriait : « Hélas ! hélas ! il me faut cependant écrire ce que je rapporte, dolent de sa perte, puisque Mort, qui ravit tous les vivants de la même manière, sans égard au rang des personnes, a pris ma maîtresse pour payer le tribut de nature, alors qu'elle était dans la fleur de sa jeunesse, sans laisser d'enfant à la maison de France, au cours d'une brève maladie de langueur. Car sa fin, inopinée, arriva à Châlons, dans le comté de Champagne, où on l'a inhumée, pour le grand deuil des cœurs écossais et français. Moi qui écris, je l'ai vue vivre journellement auprès du roi de France, jouer avec la reine. Ainsi fit-elle pendant neuf années. Et je l'ai vue aussi au moment où le roi Henri d'Angleterre venait d'épouser la fille du roi de Sicile, frère de la reine de France. Maintenant, la voici dans une bière plombée, gisant en l'église cathédrale de la cité de Châlons, au coin du grand autel, côté nord... »

La lamentation du dauphin, gravée sur la tombe de Marguerite, n'est pas le seul témoignage de reconnaissance que les poètes rendirent à la jeune femme qui fut leur patronne. Ainsi nous possédons encore une assez longue « Complainte pour la mort de Madame Marguerite d'Écosse » mise dans la bouche du dauphin :

Dieu, qui tant estes à priser,
Faictes aux nues espuiser
Toutes les mers pour plourer lermes,
Avecques mes yeulx qui, puis yer,
Ne cesserent eulx de voiser
En pleurs engoisseux et enfermes,
Quant la Mort, par ses crueulx termes,
Plus meurtris que coups de gisermes,
A esvanouy de nos yeulx
La plus du monde soubs les cieulx...

Et le rimeur invitait les princes et les seigneurs à déchirer leurs robes, à battre leur poitrine, à veiller et à prier pour Marguerite. Il s'adressait de même aux dames et aux demoiselles, les exhortant à pleurer sur cette fleur, l'ornement de toutes les autres, sur la princesse dont il esquissait ainsi le portrait :

Bonté, doulceur, grace et humblesse,
Parler qui plait et nul ne blesse,
Hault maintien bien amesuré,
Regard doulx, né de simplesse,
Honneur, vertueuse noblesse,
Savoir qui tout a mesuré...

Il disait Marguerite l'étoile qui brille le soir et le matin, celle qui doit nous guider tous :

Beaulté de corps, de braz, de main,
Et de visaige souverain
Furent en eclipse ce jour.
Ce monde a bien peu de séjour...

Comme dans la complainte traduite en vers écossais, une réponse était donnée à cette lamentation :

La bonne débonnaire et gente,
A paié la Mort de sa rente;
Elle est quicte de ce devoir.
Nege, grelle, pluye ou vente,
Ce ne lui est ne los ne vente :
Elle est en repos tout de voir.

Pieusement, le rimeur invitait les écoutants à louer Dieu, à le prier :

Que à celle dont cy l'on recorde
Face grace et misericorde!

D'une manière plus profane, M. de Blosseville, le poète ami de Pierre de Brézé, qui avait jadis choisi Marguerite pour sa dame, se disant son écuyer, la célébrait dans une ballade où il déclarait Marguerite supérieure à toutes les femmes de l'antiquité :

Vous qui parlés de la beauté d'Elaine
Qui de Paris fut en Grece ravie,
Et de Judit, la preuse souveraine,
Par qui perdit Olloferne la vie,
Avoir deussiez de parler plus d'envie
D'une pour qui bien devons priser l'M,
Qui en estoit par trop plus assouvie;
Je requiers Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

De cela fut Polissene moult plaine
Dont Achillès vouloit faire s'amye,
Et Elisa, c'est chose bien certaine,
Que Sicheüs ne tint pas ennemye,
Qu'en rien louer nul ame ne doibt mye
Sy non après celle qui fut sans blasme,
Pour qui maint euil souvantes fois lermye :
Je requiers Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

Lucresse fut de bonté la fontaine
Qu'à force prist Tarquin de Rommenie;
Ester vesqut sans reprise villaine
Qu'Asuerus prist pour avoir lignie;
Mais rien n'y font, car plus estoit fournie
De trestous biens la noble et noble dame
Que la Mort a de ce monde banye :
Je requiers Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

Que voulez-vous que plus je vous en dye?
Fille de roy, de daulphin fut la fame;
Trop tost la prist si grieve maladye :
Je requiers Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

Ballade trop savante, un peu lourde, mais sur des rimes musicales dont se souviendra peut-être Villon dans sa *Ballade des dames du temps jadis.*

Un autre petit poème est beaucoup plus touchant, parce qu'il a un caractère populaire ; et nous savons qu'il a été chanté de bonne heure. C'est une sorte d'adieu que Marguerite adresse à ses parents et à son pays. Il nous a été conservé par une addition faite au livre d'*Heures* de la sœur de Marguerite d'Écosse, Isabelle, qui avait épousé le duc de Bretagne : charmant petit livre d'*Heures*, qui

tient dans le creux de la main, où nous voyons Isabelle en prière, dans son habit de princesse, avec sa cotte bleue fourrée d'hermine et sa robe héraldique, mi-parti des armes de Bretagne et de celles d'Écosse. Plus que les vers de poètes savants, cette complainte que chanta en sa jeunesse Simon de Phares, astrologue du roi Charles VIII, nous touche, lorsque nous la lisons, à la suite de tant de prières à la Vierge, dans le petit livre que la pieuse Isabelle a dû tenir bien souvent entre ses doigts, là où elle mit sa signature :

La tres doulce Vierge Marie
Veillez ceulx et celles garder
Qui orront piteuses nouvelles
Orres en droit et raconter
De Madame la Daulphine
Trespassée nouvellement.

La tres doulce Vierge Marie
Quant la dame du hault paraige
Sentit le mal qui approchoit,
En soupirant, moult tendrement,
Son ame à Dieu recommandoit,
Elle et son noble linaige
De France et d'Escosse auxi,
Et par desur trestouz les autres
Le Dauphin, son loial mary.

« Adieu Daulphin, mon tres chier Sire! »
A pleurer la dame se print,
Pour vous, j'avoie la mer passée,
Ou j'ai prins moult de grans plaisire.
Si avoit tres tout mon linaige
De France et d'Escosse aussi,
Car j'avoie esté mariée
Au plus noble des fleurs de lis.

« Adieu! tres noble roy de France,
Pere de mon loial mary,
Adieu, mon pere, roy d'Escosse,
Et ma dame de mere aussi,

Adieu, fin franc duc de Bretaigne,
Frere de mon loial mary,
Quant saurez que seray trespassée
Pour moy aurez le cueur marry.

« Adieu! toutes sainctes églises
Pape, cardinaux; cette fois,
Adieu toute la seigneurie
De France, où est le païs courtois.
Adieu! noble royne de France,
Et toutes vos dames aussi!
Je vous en prie, ma tres chiere dame,
Confortez mon loial mary.

« Adieu! noble duchesse de Bourgoigne,
Dame Isabeau o cueur courtois.
Adieu! Catherine de France,
La comtesse de Charoloys.
Adieu duchesse de Bretaigne,
La mienne seur o cueur jolis;
Si vous povez par nulle voye,
Mettez paix en la fleur de lis! »

En soupirant est trespassée
La dame dont est fait mention,
Recommandant à Dieu son ame
Pour lui prier faire pardon :
« Vray Dieu de consolation,
Veillez mon ame racheter,
Car j'ai voy bien qu'en nulle voye
A la mort ne puis eschaper! »

L'information posthume.

Les accusations portées par la dauphine contre Jamet étaient devenues sans doute le sujet de la conversation de tous, puisqu'une information judiciaire fut ordonnée par Monseigneur le chancelier « sur certaines paroles dites et prononcées par Jamet de Tillay de très haulte et puissante princesse feue Madame la dauphine, dont Dieu ait l'âme. »

Girard le Boursier, conseiller et maître des Requêtes de

l'Hôtel du roi, et Guillaume Bigot, conseiller, en furent chargés. Ainsi, le 11 octobre 1445, Jeanne de Tucé, dame de Saint-Michel, qui avait quarante-cinq ans environ, fut examinée sur les indications données par le dauphin. Cette dame d'âge déposa longuement, donnant un témoignage peu favorable sur Jamet qu'elle considérait comme un homme sans dévotion et bavard. Elle s'étendit sur la fin de Marguerite et fit connaître l'indignation du sénéchal Pierre de Brézé lorsqu'il visita la malade.

Le 11 octobre comparaissait une jeune fille, âgée de dix-huit ans, Marguerite de Villequier, qui rapporta les sentiments de haine que sa maîtresse avait pour le méchant Jamet. Et Marguerite d'Haqueville, qui avait vingt-cinq ans, déposa sur les raisons motivant cette haine, c'est-à-dire sur le rôle de Jamet, qu'elle représenta comme un homme ayant essayé de brouiller Marguerite avec son mari. Le même jour comparut Marguerite de Vaux, une dame sur la quarantaine, qui s'étendit sur la maladie et les chagrins de sa maîtresse. Puis vint Jacqueline de Bacqueville, une jeune femme de vingt-cinq ans, qui rapporta la scène du pardon de Marguerite, le rôle joué par Robert Poitevin en cette circonstance.

Noble homme Louis de Laval, seigneur de Châtillon, âgé de trente ans, parla quelque peu de Prégente qui se mêlait trop des affaires de Madame ; mais la mémoire lui fit défaut quand il s'agit de rapporter une conversation que Jamet eut avec lui à Châlons. Puis il fut de nouveau entendu et confronté avec Jamet.

Le 27 mai 1446, le roi Charles donnait commission à Jean Tudert, maître des Requêtes de l'Hôtel, et à Robert Thiboust, conseiller au Parlement, de poursuivre leur information, d'examiner diligemment Jamet de Tillay qui comparut le 1er juin.

Ce noble homme eut une attitude déplorable. Il fit le récit de la scène de la Noël 1444, quand il avait surpris Marguerite en compagnie de Jean d'Estouteville, accusant surtout les gens de la maison de la dauphine qui auraient dû, ce soir-là, entretenir la lumière dans sa chambre. Il se donna comme un homme inquiet de la santé de Marguerite, accusant Prégente de la faire trop veiller. Il nia les propos tenus au seigneur de Châtillon, ceux de Nicole Chambre, s'en rapportant à la reine pour tout ce qui con-

cernait son rôle relativement au départ de Châlons. Et il se défendit des calomnies ordurières qu'on lui prêtait.

Le 20 juillet, à la requête du dauphin, Guillaume de Jouvenel, chancelier de France, et Guillaume Cousinot, conseiller et maître des Requêtes de l'Hôtel, reçurent la déposition de la reine Marie d'Anjou. Et cette dame nous apparaît bien comme elle était, soumise à son mari, et craintive. Elle montra de la pitié envers sa belle-fille dont la mort l'ayait rendue malade.

Le 23 août, comparut, pour la seconde fois, Jamet de Tillay. Il exagéra l'attitude qu'il avait adoptée lors de sa première déposition, niant tous ses mauvais propos, ne se souvenant plus de rien. Bien mieux, il fit un éloge, peu senti d'ailleurs, de Madame la dauphine, « une bonne et vaillante dame sur laquelle on n'aurait pu trouver une parole et une charge pour la déshonorer. » Les propos qu'il avait tenus étaient ceux des médecins ; il accusa surtout les dames de l'entourage de Marguerite, comme Prégente et Jeanne Filleul. Il rapporta la conversation qu'il avait eue avec le roi au sujet de la maladie de la princesse ; et quand on lui répéta les mots qu'il avait dit d'elles : « Elle a mieux manière d'une paillarde que d'une grande maîtresse, » il fit le gentilhomme et offrit de provoquer en duel ceux qui maintiendraient ces propos. Il nia également avoir inspiré les lettres anonymes qui furent adressées au roi sur la conduite de Marguerite. Il expliqua, à sa façon, les propos qu'il avait tenus à la reine quand le départ de Châlons fut décidé.

Le même jour, Jamet fut confronté avec messire Regnault de Dresnay. Il ne fit que cet aveu : « Que bien avait dit que Madame avait eu honte, mais il ne dit oncques qu'elle tint mieux manière de paillarde que de grande maîtresse, en persévérant et continuant en sa confession par lui premièrement faite. » Jamet interpréta également, d'une manière assez habile, les propos rapportés par M. de Charny, se donnant toujours comme quelqu'un qui avait souci de la santé de Marguerite, déplorant que sa complexion physique l'empêchât de donner un héritier.

Le 24, on entendit maître Robert Poitevin, médecin du roi, âgé de cinquante-six ans. Il prêta le serment, la main sur la poitrine, et donna sa parole de prêtre. Maître Robert Poitevin fut très bref, rapportant seulement la scène où Marguerite de Salignac admonesta la dauphine de pardonner

à tout le monde et à Jamet. Il glissa sur l'incident du sénéchal de Poitou. On le voit bien, le ressentiment de Marguerite, jusqu'à son dernier souffle, troublait sa conscience d'homme d'Église. Il dira, ce qui est bien surprenant, et en contradiction avec tous les autres témoignages, qu'il n'avait jamais remarqué que Marguerite fît une plainte contre quiconque. Il n'avait pas observé sa mélancolie. Il avoua seulement que lorsqu'on la tourmentait par trop de questions, Marguerite se taisait. C'est tout ce que savait maître Robert Poitevin.

Quant à maître Jean Boutet, apothicaire et valet de chambre de Monseigneur le dauphin, il fut examiné le même jour. Il déposa, après avoir juré sur l'évangile ; et son témoignage, très succinct, nous montre surtout qu'il était un homme aux écoutes, questionnant, pour le compte de son patron, la dame de Saint-Michel. Marguerite avait pardonné à tout le monde, donc elle avait pardonné à Jamet. Il ne savait rien, ou plutôt il ne voulait rien dire.

Le lendemain, on entendit un homme plus sincère, maître Guillaume Lehotier, médecin de Monseigneur le dauphin, âgé de cinquante et un ans. Il jure sur les évangiles, et il parle ; mais il parle de son métier. Car chaque jour, Lehotier a visité la malade, jusqu'au lundi où elle mourut. Il rapporta, une fois de plus, l'intervention finale de Marguerite de Salignac en vue d'obtenir le pardon de Jamet, la réponse de Robert Poitevin. Il raconta son entrevue avec Jamet, tandis qu'il descendait à la cuisine chercher la viande de Marguerite. Puis on l'entendit donner son diagnostic d'homme de l'art. Il connaissait le tempérament de Marguerite, il savait, qu'à son ordinaire, elle se montrait plutôt gaie. Mais la raison de la grande mélancolie qui l'accabla durant sa maladie, le médecin ne pouvait la connaître. Ce ne sont pas là des choses qu'un homme de science puisse constater, surtout quand elles sont de nature à compromettre un tiers, protégé par son patron.

Le 25 août, comparurent deux jeunes filles, Annette de Cuise, qui n'avait que quinze ans et sa sœur, Jeanne, âgée de vingt ans, une demoiselle de la reine qui allait se marier et venait de recevoir son congé. Ces dépositions de deux suivantes, appartenant sans doute au milieu littéraire de Marguerite (un Antoine de Cuise est poète) sont de beaucoup les plus importantes. Elles soulevèrent un grave inci-

dent qui ouvre des perspectives bien fâcheuses sur le rôle et les sentiments du dauphin.

Annette de Cuise gardait en effet dans un coffre, déposé parmi les bagages de la reine, dont elle avait la clef, un livre qui parlait d'amour, des ballades et ses lettres d'état. Or, la veille, Annette avait eu une conversation avec maître Regnault de Dresnay qui était venu la trouver, tandis qu'elle chevauchait ; il lui avait demandé où était l'argent de feu Madame la dauphine. Cet argent, Annette le lui avait rendu. Regnault de Dresnay se montra fort curieux de savoir à combien s'élevait cette somme, et quel avait été son emploi. Regnault de Dresnay, un homme dur, qui avait toute la confiance du roi Charles, savait fort bien à quoi cet argent avait été employé. Mais il voulait lui faire dire le nom qu'il connaissait : c'était celui du beau jouteur auquel Marguerite avait fait un royal cadeau lors des fêtes de Châlons.

D'autre part, une des dames de Marguerite d'Écosse, Marguerite de Salignac, venait d'être achetée par le dauphin Louis. Elle avait déclaré à Annette que Monseigneur le dauphin l'avait chargée de savoir, auprès de toutes les dames de la cour, si elles avaient des lettres de Marguerite. Annette répondit avec simplicité qu'elle en avait, que ces lettres étaient déposées dans le coffre dont elle avait la clef, parmi les bagages de la reine. Mais Annette refusa de donner cette clef, déclarant qu'elle la remettrait seulement à une sienne compagne, Guillaumette de Vatelot ; en fait, elle la lui remit.

On le voit bien, au cours de l'information qui se poursuivait, le dauphin n'avait qu'un but : s'emparer de la correspondance de sa femme. Comme c'était là un dessein assez peu avouable, il s'empressa, à sa coutume, de faire démentir par Regnault de Dresnay que Marguerite de Salignac eût reçu de lui cette mission.

Puis Annette fut interrogée sur le rôle de Prégente qu'on lui représentait comme ayant trahi la confiance de l'homme du jour, Pierre de Brézé.

Quant à Jeanne de Cuise, qui confirma tous ces dires, elle montra beaucoup moins de caractère que sa petite sœur. Regnault n'hésita pas à lui souffler tout bas le nom de l'homme qui avait reçu de l'argent de Marguerite. Ce qu'elle confirma. Sur quoi, Jeanne de Cuise alla prendre

congé de Prégente de Laborde, à qui la clef du coffre avait été rendue ; et elle partit pour se marier.

Le 26 août, Jamet de Tillay était confronté avec deux témoins, Nicole Chambre et Regnault de Dresnay ; il comparut encore le lendemain.

Il devenait évident que l'affaire ne pouvait plus avoir de sanction. Regnault de Dresnay avait renseigné le roi Charles ; le dauphin Louis avait agi sous le couvert de trop de comparses ; et Jamet n'avait rien fait qu'en son nom. Le roi Charles se borna à montrer les mêmes égards aux sœurs de Marguerite, Mesdames Jeanne et Alienor d'Écosse, qu'à elle-même. Mais on ne parla jamais plus de Marguerite, à la cour du roi Charles, de celle qu'il nommait sa fille et qui fut si longtemps l'enfant de sa maison.

Jamet de Tillay s'éloigna de la cour ; mais il conserva la faveur royale. On le voit recevoir 500 livres pour les dépenses faites au siège du Mans en 1448, et il est nommé, en 1450, par l'historiographe officiel, Jean Chartier, au nombre de ceux qui ont bien travaillé à la conquête de la Normandie. Jamet demeura toujours conseiller et chambellan du roi, bailli de Vermandois. En 1452, il est commis à recevoir les montres des gens d'armes de Normandie : les hommes de Monseigneur de Dunois, son protecteur, sont alors logés à Dieppe ; et Jamet, l'année suivante, passe la revue des cinq hommes d'armes et des dix archers ordonnés pour la garde du château d'Arques. C'est la dernière mention que l'on rencontre de lui. Son fils Antoine, écuyer, seigneur d'Asnières, restera au service de la maison d'Orléans.

Et Regnault de Dresnay demeura, lui aussi, un homme tout à fait en faveur auprès de Charles VII qui continuera à lui confier les missions les plus importantes. Bailli de Sens, homme tout à fait bien vu de Pierre de Brézé, il s'éloigna cependant de la cour après l'arrestation qu'il opéra de Gilles de Rais. Il devait, pour le roi, se rendre en Astesan, connaître la défaite, sous l'épée de Sforza, et servir, jusqu'à la fin de ses jours, comme gouverneur d'Asti, le roi Charles et la France.

Quant aux véritables sentiments du dauphin pour Marguerite d'Écosse, ils nous sont révélés lors de l'obscur complot de Mariette, et surtout par une confidence que le roi Louis dut faire plus tard à Commynes, et qui nous

montre que le dauphin détesta la dauphine autant qu'elle vécut.

Lorsque Louis parvint au trône, en 1461, son premier soin fut de confirmer Jean Bourré dans ses fonctions de secrétaire, et de se faire remettre les papiers compromettants du règne précédent. Un inventaire en fut fait par cet aventurier maître des Requêtes que fut Pierre Puy. Parmi ces papiers nous voyons toute l'affaire d'Écosse, le procès-verbal de maître Regnault Girard et un document, bien énigmatique, qui est ainsi désigné : « La lectre de Madame la dauphine. » Cette lettre, que conserva Charles VII, peut bien être une de celles que le dauphin Louis désira tant avoir, et qui reposaient dans le fameux coffre dont il voulut avoir la clef.

Mais voici le roi Louis, en 1479, que la vieillesse et la maladie accablent tout à coup. Il a cinquante-six ans. C'est déjà un maigre vieillard, ruiné par le labeur, les soucis, et toujours solitaire. Il y avait trente-quatre ans que Marguerite d'Écosse était morte. L'abbé Nicolas Godard, qui a terminé la construction de sa chapelle à Thouars sur un des bas côtés de la vieille collégiale, voudrait bien y faire transporter le corps de Marguerite, suivant les termes de son testament. Car nous ne pouvons guère imaginer que le roi agit suivant sa propre volonté. Mais le roi Louis est pieux, près du tombeau, et accessible à la prière des religieux. Le 7 octobre, l'abbé Nicolas Godard, qui n'avait reçu en gage que les « tres belles Heures » de Marguerite, et la moitié de ce qui lui était dû sur la fondation, obtint du roi pleins pouvoirs pour effectuer cette translation.

Accompagné de six de ses moines, Nicolas Godard quitte Thouars avec une escorte de noblesse. On ne voit pas que ni lui, ni ses frères aient été reçus par les dignitaires ecclésiastiques de Châlons. Ils descendent, comme des voyageurs ordinaires, à l'auberge de *la Fleur de lys* et règlent à Pierre d'Eu la somme de 9 livres 3 sous, pour leur pension. Ce n'est pas une chose à faire que de priver les chanoines de la cathédrale d'un dépôt aussi honorable que le corps d'une princesse royale. Le chapitre refuse de le lui abandonner, en dépit de l'ordre dont il était porteur ; et il fallut l'intervention de l'évêque, qui quitta sa maison de campagne et se rendit à Châlons, pour amener les chanoines à l'obéissance et les engager à accéder au désir du roi.

Une nouvelle pompe funèbre a lieu. On sort du caveau les trois vaisseaux de plomb qui contiennent le corps, les entrailles et le cœur de la princesse. Ces coffres sont placés sur un chariot couvert d'un drap d'or bordé de velours noir que traînent trois chevaux, houssés de noir. Ainsi la procession funèbre atteint Thouars, le 13 novembre. On imagine la scène recueillie dans la petite ville ceinte de ses murailles à qui le Thouet fait une autre ceinture. Le glas des cloches tombe dans la vallée parmi les arbres dépouillés. Tous les ordres religieux sont sortis des faubourgs, pour aller à la rencontre des restes de Marguerite et les accompagnent à la chapelle qu'elle avait fondée. Et pendant trente jours, on célébra des messes de *Requiem*, au chœur de l'antique collégiale, sous l'arc triomphal fleuri d'acanthes épineuses.

En 1482, Louis XI accordait à l'église Saint-Étienne de Châlons des lettres de sauvegarde en compensation de la perte subie par le clergé à l'occasion du transfert du corps de celle qu'il nomme « sa très chère et aimée femme ».

Tout ce que nous avons dit montre bien que c'est là une clause de style.

Au-dessus du tombeau de Marguerite s'élevait une niche sous laquelle étaient figurées les saintes femmes ensevelissant le Christ de souffrance, où deux angelots soutenaient les armes de France et d'Écosse. Ces pieuses figures furent détruites par les huguenots qui les jugeaient d'offensantes idoles. Le sépulcre fut rétabli assez grossièrement après les troubles. Mais aujourd'hui, plus rien ne rappelle la tombe de Marguerite ; le souvenir seulement de la jeune mélancolique, qui a dit « Fy de la vie », et la légende du baiser qu'elle ne donna pas au poète endormi.

Pierre Champion.

La tasse de Saxe

J'ai connu une tasse, une très jolie tasse en vieux saxe, accompagnée de sa soucoupe. Je me la rappelle très bien. Elle portait des giroflées jetées sur la pâte d'un mouvement gracieux. Des coccinelles prêtes à s'envoler étaient posées sur les bords. Et, derrière, on voyait, signe d'authenticité, les deux épées bleues qui se croisent.

Autrefois il y en avait eu douze, et chacune était peinte d'une fleur différente. Ce service avait appartenu à une reine qui prenait un jour son thé lorsque le roi son mari lui annonça qu'il convoquait l'assemblée du peuple. La reine, qui était pour l'autorité, entra dans une si grande colère qu'elle en brisa la tasse aux tulipes. Et elle pleura quand elle vit les morceaux de la porcelaine. « Ainsi, dit-elle, en sera-t-il du trône de mon fils. »

La tasse aux violettes périt par la timidité d'un jeune prince le jour où il déclara sa flamme à la dame d'honneur qui avait été choisie pour le déniaiser. A peine avait-il dit : « Je vous aime », que cette docile personne s'appuya sur lui tendrement. Le jeune prince fut si ému que ses mains tremblèrent et le fragile chef-d'œuvre de Meissen joncha le parquet de ses débris.

La tasse aux pavots fut mise à mal par l'usurpateur qui la jeta à la tête d'un plénipotentiaire du roi de Prusse. Cette scène historique, reproduite par la gravure, orne les biographies de l'illustre capitaine.

L'injure du temps est moins redoutable que la brutalité, la maladresse et la négligence des hommes. Une à une, les pièces du service disparurent. Lorsque le palais royal fut pillé, au lendemain d'une insurrection, il ne restait plus que la tasse aux œillets et la tasse aux giroflées. Un émeutier s'en empara et les mit dans ses poches. S'étant enivré en route, il tomba et, de la porcelaine aux œillets, ne rapporta que des tessons. Sa femme prit les giroflées qui, par miracle, étaient intactes. Mais n'ayant pas la conscience tranquille parce que c'était le fruit d'un larcin, elle les cacha dans son armoire : « Pour que je puisse, se dit-elle, vendre sans péril cet objet volé, il faudra une guerre ou une autre révolution. »

Elle n'eut pas à attendre beaucoup. Car depuis qu'il y a des hommes, il est rare qu'une génération ait eu le temps de disparaître sans avoir vu une catastrophe ou deux. La ville étant assiégée par l'ennemi et le pain étant devenu cher, la femme de l'émeutier porta la tasse chez un brocanteur juif qui nia qu'elle fût de vraie Saxe, se plaignit que le commerce allât mal et, à la fin, en offrit vingt sous.

Quand la paix fut venue et que la prospérité commença à refleurir, le juif mit la tasse à son étalage dans l'idée de la vendre deux écus. Un jour, ayant vu un monsieur décoré qui la regardait d'un air de connaisseur, il décida de ne pas la céder à moins de vingt francs. C'est alors que, pour la tasse aux giroflées, une carrière nouvelle s'ouvrit.

* * *

A l'approche du 1er janvier, M. de Mesnilblanc se souvint qu'il devait, comme chaque année, un cadeau à Mme la marquise de Noirmoutier, sa cousine. En passant devant la boutique du juif, il aperçut la tasse, en fit l'emplette, et, l'accompagnant de chocolat et de ses vœux, il l'offrit à la douairière. De même que la femme du révolutionnaire pillard, la vieille dame rangea la tasse et se promit de la conserver en souvenir de son cousin.

Quelques années plus tard, M. de Mesnilblanc étant mort, Mme de Noirmoutier perdit ses scrupules. Elle était un peu avare ou plutôt économe de son bien et elle conciliait les obligations du monde avec sa haine de la dépense. Lorsque la jeune Irène de Mesnilblanc lui annonça son mariage avec le vicomte de Manoirmoreau, Mme de Noirmoutier pensa

que la tasse et la soucoupe feraient, en raison de l'éloignement des parentés, un présent de noces très convenable.

J'ai connu une femme qui ne pouvait assister à un mariage sans pleurer. Que n'aurait pas dit la tasse si elle avait pu raconter tout ce qu'elle vit à partir de ce jour-là ! Devenue cadeau circulaire, elle passa de main en main. Son destin l'enchaînait. « Marche, marche », disait-il. Et, sans répit, elle continuait son tour. Dans les soirées de contrat, elle reprenait sa figuration. Elle sut par cœur son Tout-Paris et s'éleva presque à l'almanach de Gotha.

Lorsque le vicomte de Manoirmoreau épousa Irène, il n'y avait pas, dans la société, de jeune homme plus vertueux. Chose rare pour un sous-lieutenant, on disait même qu'il se mariait pur. D'abord il aima beaucoup Irène. Et puis, il fit comme il est dit dans le *Supplément au voyage de Bougainville* : il se dissipa après s'être appliqué. Irène apprit son malheur et, s'estimant offensée, se retira dans sa famille. Plus tard, elle comprit mieux la vie et s'aperçut qu'il resterait peu de ménages si toutes les femmes trompées prenaient au tragique les cas comme le sien.

Cependant la communauté se liquida. Et aucun des époux ne voulut de la tasse qui, avec les fiançailles et les noces, ne rappelait que d'amers souvenirs. Les giroflées furent vendues aux enchères publiques

Elles retournèrent chez un antiquaire de la rue Tronchet qui en demanda cinq louis à M. Delapaume, le célèbre rallineur. L'antiquaire avait deviné tout de suite que M. Delapaume voulait mettre cinq louis à un cadeau et qu'il avait arrêté ce chiffre dans sa tête avant d'avoir ouvert la porte du magasin. Il essaya pourtant de marchander, mais l'antiquaire avait l'habitude de la clientèle riche : « Pour un autre que vous, dit-il, ce serait cent cinquante francs. » Bien que ce manège ne lui fût pas nouveau, M. Delapaume se sentit flatté et n'insista pas.

Il fit faire un écrin pour la tasse, mit dedans sa carte et celle de Mme Delapaume, et l'envoya à Mlle Durand de l'Aube, de la grande famille des Durand de l'Aube, qui épousait le fils du baron Minard, banquier et administrateur de sociétés diverses. La soirée de contrat fut éclatante. On y voyait les plus belles perles, sinon les plus belles épaules. Et parmi la foule des cadeaux les giroflées se firent des relations qu'elles revirent toujours avec plaisir. Car, semblables aux

étoiles qui naviguent de concert dans l'espace, les présents de noces obéissent à la loi de gravitation de la société.

Les Dupont de l'Aube n'avaient pas de moins fortes traditions que les Minard. Ces deux familles, dont l'une s'était enrichie par les biens nationaux et l'autre dans les fournitures de guerre, joignaient à l'esprit d'acquisition l'esprit de conservation qui est encore plus précieux. La tasse fut mise dans une vitrine où elle resta quelques années. Les objets eux-mêmes connaissent le calme dans les maisons rangées et dans les ménages unis. La paix et la prospérité domestiques ne vont pas sans ordre, de même que l'ordre ne va pas sans un peu de calcul et de restriction.

Cependant, en elle-même, la jeune baronne Minard méditait de rendre la tasse à sa destination primitive et d'en faire don à d'autres époux. Elle attendait seulement que le temps moral fût écoulé. L'occasion lui sembla venue lorsque M. Cornet des Angles, sous-directeur du Crédit général, unit ses jours à ceux de Mlle Malenpièce, fille du puissant armateur. Au bout de six mois, ce couple harmonieux, considérant que ses frais de premier établissement avaient été lourds, fit l'économie d'une dépense aux fiançailles d'Anatole de Courtepointe et de Berthe de Longpré.

Je revis la tasse aux giroflées à l'exposition des cadeaux. C'était un très beau mariage. Les Longpré, dont Quenu était le vrai nom patronymique, étaient justement fiers d'une alliance avec les Courtepointe, parmi lesquels on comptait un duc. Cependant Anatole avait des dettes et il était joueur. La dot opulente de Berthe fut mangée en peu de temps. Les Quenu se lassèrent de payer les créanciers. Le papier timbré parut, l'huissier instrumenta. A la requête de M. Amidieu, usurier et bookmaker, la tasse fut saisie avec le bâton fleurdelisé du maréchal de Courtepointe, une mèche des cheveux du grand dauphin, l'éventail de Marie Leczinska et quelques autres souvenirs historiques auxquels Anatole n'attachait qu'un médiocre prix.

*
* *

Ce fut, pour la tasse revenue chez l'antiquaire, le principe de nouvelles courses dans le monde et, aux expositions rituelles de présents nuptiaux, de rencontres avec des objets voués au même sort et qu'elle avait toujours plaisir à revoir.

Il y avait un plat de vieux Vincennes, son voisin ordinaire, avec qui elle échangeait des souvenirs. Elle souriait à une tabatière qui prétendait avoir appartenu à Napoléon. Elle reconnaissait de loin une pièce de Malines, une miniature qui était un faux Isabey, et plusieurs ongliers.

C'est ainsi qu'elle entra chez M. du Châtelet. Ce gentilhomme n'avait pas craint d'épouser la spirituelle Alyette de Chantecœur qui avait dix-sept ans de moins que lui. Alyette aimait les lettres et les sciences auxquelles son mari, grand chasseur, n'entendait rien. Elle versait même un peu dans l'astronomie. Un jour, à des signes non équivoques, M. du Châtelet découvrit que sa femme entretenait une liaison coupable et adultère avec M. Daniel Bonnefoi, philosophe qui dînait en ville, auteur de travaux célèbres sur l'intuition différenciée.

M. du Châtelet, qui était sanguin et violent, entra dans une grande colère quand il se fut assuré de son infortune. Il songea d'abord à tuer sa femme. Mais cette idée, aussitôt traduite en image, lui répugna et fut remplacée par cette autre qu'il aurait beaucoup plus de plaisir à tuer M. Daniel Bonnefoi dont, au surplus, les propos obscurs et prétentieux l'impatientaient. Cependant, comme il méditait sur le choix de l'arme avec laquelle il vengerait son honneur, un souvenir lui revint en tête. M. du Châtelet, qui lisait peu, avait pourtant retenu, de je ne sais quel auteur, cette phrase qui s'appliquait à son arrière-grand-oncle : « Voit-on M. du Châtelet levant sur M. de Voltaire un poignard romantique et homicide? » Ce rapprochement historique fit sentir au mari outragé le surcroît de ridicule qu'il encourait. Il vit la difficulté d'expliquer au cercle l'assassinat du philosophe. Et il en perdit le goût du meurtre et du sang.

Néanmoins il restait agité, avec une forte envie de briser quelque chose. Comme il arpentait son salon au milieu de réflexions confuses, il aperçut la tasse aux giroflées et il lui sembla qu'elle le regardait ironiquement. Cet objet lui rappelait le jour où il avait donné son nom à l'infidèle. Il fut pris soudain de haine pour la tasse et il eut envie, pour calmer ses nerfs, de la jeter contre la cheminée. Mais, ayant renoncé au crime passionnel, il lui parut mesquin de détourner sa fureur sur la porcelaine innocente qui, ce jour-là, fut sauvée.

M. du Châtelet dévora son affront et en prit son parti, sur le modèle de son sage grand-oncle, laissant au temps le

soin d'arranger tout. Et il arriva que le mariage de M. Daniel Bonnefoi, élu depuis peu membre de l'Académie des sciences morales, fut annoncé. M. Daniel Bonnefoi épousait Esther Rubenson, dont la mère tenait aussi un salon philosophique. M. du Châtelet, se rappelant la circonstance dans laquelle il avait failli être assassin, puis vandale et iconoclaste, proposa à sa femme de donner la tasse aux nouveaux époux.

J'étais là le soir où, chez Mme Rubenson, Paris défila devant les cadeaux. Toujours fraîches et pimpantes, les giroflées étaient à leur poste, heureuses de revoir tant d'êtres familiers, jusqu'à l'homme de police déguisé en homme du monde qui veille sur les pierreries.

Alyette aussi était là. La colère et le dédain la rendaient plus belle encore. Et dans ses mains nerveuses, elle tenait un long éventail topaze dont les plumes vibraient comme des flammes. A un moment, elle se trouva près de M. Daniel Bonnefoi et lui adressa ces mots vengeurs :

— Mes compliments, mon cher, votre philosophie fait des consciences souples et des idéalistes pratiques. Le parasitisme vous a mené loin. Savez-vous le nom que vous méritez?

M. Daniel Bonnefoi devint cramoisi et redouta qu'Esther Rubenson eût entendu ce propos. Il balbutia quelques protestations d'un air si piteux qu'Alyette, saisie de dégoût, le quitta en lui disant d'aller rejoindre sa juive. Cependant elle lui tourna le dos si brusquement que l'éventail topaze, balayant la table, enveloppa dans ses plis la tasse aux giroflées qui alla se briser contre le plat de vieux Vincennes avec un sec tintement.

Je vis le désastre. La dernière survivante du service royal avait fini sa carrière. Et comme je regardais les restes de la tasse, M. du Châtelet, à qui cette petite scène n'avait pas échappé, s'approcha de moi et me dit :

— Elle était fragile comme la fidélité des femmes, comme la constance des hommes, comme le bonheur. Et il ne lui restait rien à apprendre sur notre pauvre humanité.

Jacques Bainville.

Cynara [1]

II

L'orgie des Jardins d'Agrippa.

I

Debout contre une fenêtre de la salle obscure, où on l'avait introduite à la tombée du jour, Sergia regardait, effarée, éblouie, l'illumination qui venait de s'allumer, comme un brasier dans l'ombre, au milieu des Jardins d'Agrippa.

Sur l'étang criblé de reflets, une large et lourde chose flottante, indistincte dans l'embrasement et les vapeurs des lampadaires et des brûle-parfums, était le foyer de cette irradiation, — une sorte d'immense radeau tout couvert de feux, pavoisé, fleuri, encourtiné de pourpre largement drapée, sous laquelle l'on entrevoyait quantité de convives, allongés, demi-nus au bord des tables éclatantes. Tigellin offrait ce festin à César Néron.

Le regard de Sergia tâchait de découvrir Calixte dans cette confusion. Parmi l'indistinct pêle-mêle de choses étincelantes et multicolores où disparaissaient tables et lits, les membres nus et les visages se détachaient dans la lumière avec un éclat plus blanc. Deux joues larges, une bouche rapprochée du nez, un cou épais, un beau front : Sergia, frissonnante, reconnut Néron. En arrière, dans

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août 1926.

l'enfoncement rouge et sombre de la draperie, un serviteur, un échanson sans doute, se trouvait debout. Était-ce Calixte? Le serviteur fit un pas ; et, tandis qu'il versait un flot de vin pourpre, sa figure, s'avançant par-dessus l'épaule de César en un mouvement d'une enveloppante familiarité, montra, dans la clarté des flambeaux, sous de blonds cheveux calamistrés, une effronterie brutale qui en dépravait curieusement la beauté merveilleuse. Néron renversa son visage sous le visage penché de l'échanson, et il fut un moment à lui chuchoter quelque chose en souriant. La figure grasse et molle de César, sous les pampres ceignant ses cheveux partagés par le milieu, avait une sorte d'apparence dionysienne, tandis que la chevelure de l'échanson était dorée et radiée comme celle d'Apollon-Phœbus. Sergia reconnut Pythagoras, — aperçu déjà sur le lac de Diane.

D'autres maisons, auprès de l'étang, s'étaient illuminées, tous les cabarets qui s'y trouvaient, lieux de plaisir, du genre de ceux appelés *ganeas*, où il y avait, derrière la salle commune, des chambres particulières. Sergia, dans ces endroits, aperçut quantité de femmes parées. Plusieurs, aux fenêtres, se montraient avec curiosité, tout en face d'elles, sur l'autre berge, des prostituées dans une rangée de charmilles.

De place en place, au bord des allées, entre les ifs, un gigantesque candélabre de marbre, ayant à son sommet une cavité pleine de résine et de poix, brûlait, haut pilastre couronné de feux.

La foule, sous ces lueurs, se répandait, autour de l'eau, par les jardins entourés au loin d'édifices entrevus : le Portique des Cent-Colonnes à gauche, celui du Bon-Événement au fond, les Thermes de Néron et le Panthéon à droite, tandis que les Thermes d'Agrippa fermaient, par devant, cette immense bordure monumentale.

Galvia Crispinilla, fardée, en palla de couleur châtaigne, dont un pan lui couvrait la tête, descendit d'une hexaphore somptueuse, que six porteurs avaient pesamment déposée. Arrêtant du geste le cortège de ses femmes, elle s'en alla, seule, du côté de l'étang.

Un peu à l'écart, dans les bosquets s'étendant entre la pièce d'eau et les Thermes néroniens, se voyait la petite habitation où l'on avait amené Sergia. Un homme, encapuchonné malgré la chaleur de cette soirée d'une fin de printemps, se détacha d'un massif et aborda la matrone.

— Elle est là, dit-il d'un air de méchante humeur. Elle vient de quitter la fenêtre où je l'ai reconnue.

Galvia fit un geste de satisfaction.

— C'est bien, Panéros ! Qu'elle ne te voie point ! Avertis César !

— Que n'est-elle encore à Aricie avec son Phrygien ! grommela Panéros. Il ne pouvait souffrir la vue du fils adoptif de Doryphore. Outre la lâcheté, il était superstitieux, et, depuis quelque temps, voyait ou croyait voir partout de mauvais présages.

— Tu entretenais si bien leur dette, pour les garder à ta discrétion ! dit Galvia. Pourquoi donc, là-bas, avoir nommé le Phrygien à César?

— J'ai bien eu tort ! soupira Panéros. Il ne disait pas qu'il avait compté que la disparition de Calixte s'ensuivrait. Or voici que César, par dédain, usait de douceur !

Et Panéros se dirigea tout maugréant vers la berge, où se trouvait une barque de cèdre montée par des adolescents, tandis que Galvia Crispinilla pénétrait dans la maison.

C'était une de ces petites habitations détachées, comme il s'en trouvait souvent dans les jardins. L'on venait, après le bain, souper et passer la nuit dans celle-ci. Agrippa l'avait bâtie autrefois pour cet usage. Une salle principale s'ouvrait d'un côté vers l'étang, de l'autre sur un couloir bordé de cubicules et qui se ramifiait, derrière l'appartement, jusqu'à une porte dérobée.

Un esclave, précédant la matrone, alluma les lampes, qui éclairèrent un triclinium de lumachelle rose.

Galvia Crispinilla, faisant un geste de sollicitude, s'écria :

— *Bombax!* On demeurait toute seule dans l'obscurité, ma Cynara? Qu'on te voie enfin, Perséphoné ténébreuse ! Tu es belle comme jamais !

Elle était frappée de son air triste et fier. Une autre que Galvia eût été touchée. Cependant la matrone vit tout de suite que rien d'ambitieux ni de cupide ne poussait cette femme. Alors elle pensa : C'est qu'elle se dévoue pour ce Calixte. Mais rompant le silence, avec un coup d'œil vers la table :

— Tu n'as point touché aux friandises? Pas bu seulement une demi-coupe? Malgré la soirée chaude?

Sergia n'avait éprouvé, à sa vue, aucun étonnement. Elle dit :

— Et Calixte?

Galvia, en lui versant du massique, répondit :

— Sois rassurée ! Il est ici.

— Je veux le voir !

— Je... Je lui ai dépêché un de mes esclaves. Tu le sais, je t'ai toujours bien aimée. Sois calme ! J'ai aperçu le Phrygien ; il est toujours très beau, et il reste le bien nommé !

Elle mit une grappe de raisins secs entre les doigts de Sergia, et reprit avec volubilité :

— Tu as su choisir! Et puis, un affranchi, un esclave, on en fait ce que l'on veut. Ce n'est point comme avec les hommes de naissance libre, avec les nobles surtout, qui, tant qu'ils sont jeunes et beaux, veulent être les maîtres et sont violents, grossiers. Au lieu que ces Asiates, c'est délicat, c'est doux, c'est fin comme une olive, et cela apporte en naissant l'entente du plaisir. N'est-ce pas, tu l'aimes, ton Phrygien? C'est comme Faustina : elle mourrait, je crois, si on lui enlevait son Bithynien. Pour l'amour de lui, elle extorquerait la massue d'Hercule ; et elle ne dissimule point sa jalousie, qui est du feu, si bien qu'elle voulait, sur un soupçon, le faire déchirer des verges... Ce coing au miel? Et une autre demi-coupe.

Sergia sentit l'impossibilité de dire à Galvia Crispinilla le lien qui l'unissait à Calixte ! Lui faire comprendre cela ! Si elle eût connu ce concubinat, bon pour la populace quand on s'y épousait, Galvia eût sursauté de mépris, éclaté de rire ! Il fallait Paul, les Frères, pour considérer comme rien une telle dégradation, l'amour, la foi, rendant tout indifférent.

— Tu t'en doutes, dit la matrone, ton très cher Calixte est en grand péril. On ne l'appelle plus que Calixte-la-Croix, tant il s'expose au supplice. Comment cette chose arrive? Ce n'est pas toi, ma fille, qui me le demanderas. Tu me comprends. Il suffit. Je ne raconte pas une histoire à un âne sourd.

Sergia, dans un mouvement d'angoisse et d'irritation, entrelaça ses doigts en soupirant.

— N'est-ce donc rien, dit alors Galvia, d'avoir été distinguée par César? Combien de femmes t'envieraient ! Est-ce juste, par l'Aphrodite, de cacher, comme tu le faisais, la beauté dont tu devrais lui être plus reconnaissante? Quelle existence était donc la tienne? C'est une véritable tristesse d'y penser, mon enfant ! Sache, maintenant, que César ne te contraint pas. Son naturel est doux. Dans ce qui t'est advenu, bien que tu aies tout poussé au pire, selon ton humeur, il n'a jamais voulu de mal à ton Phrygien.

Sergia demanda pourquoi donc ce sobriquet terrible de « la Croix »?

Galvia répondit à voix basse :

— C'est qu'au Palatin, certains hommes..., qui sont puissants..., dangereux..., ont intérêt à ce que Calixte disparaisse...

Un souvenir surgit dans l'esprit de Sergia :

— Ceux qui, déjà, le firent chasser?

— Mais cette fois, reprit Galvia en ébauchant un signe affirmatif, il ne leur suffira plus de l'envoyer sur les confins de la Campanie respirer le bon air en caressant sa bien-aimée ; il leur faut son cuir !...

Elle se tut un instant, puis relevant ses paupières, et tenant sur Sergia un regard fixe :

— César est bon. Cependant il a des mouvements de colère. On lui tire ainsi des paroles irréfléchies. Cela s'interprète..., il n'en sait rien, l'excellent César !... Enfin cela se tourne en arrêts de mort.

— Des gens ont ainsi péri? demanda Sergia épouvantée.

Galvia répondit avec insouciance :

— Certainement ! Avec un homme aussi prompt que notre jeune et divin César..., dans le vin... Sois-moi donc reconnaissante de t'avoir avertie.

Et d'une voix dont la caresse ambiguë glaça Sergia : Nulle peine ne m'a coûté, dit-elle. Ce faubourg de la Voie d'Ostie est un quartier si perdu... Mais je t'aime tant, mon oiseau, que j'ai su te dénicher.

En ce moment, des clameurs féminines s'élevèrent dans les cabarets voisins. Galvia se rapprocha davantage de Sergia et dit :

— Entends-les rire et jeter leurs invites comme des filles d'auberge. Mais combien l'accueil d'une femme comme toi lui semblera meilleur, ma colombe ! Il t'aime ! Et toi, garde ton voile, qui ajoute à ta grâce, ô cinnamome !

Elle l'entraîna vers la fenêtre.

Les grands jardins pleins de foule se déployaient aux flambeaux dans la nuit, avec l'étendue d'eau centrale couverte d'illuminations, et où mille piliers torses et enflammés avaient l'air de descendre sans fin. Toute Rome se trouvait là : consulaires, sénateurs, chevaliers, femmes de haut rang. En même temps, les histrions et les gens de cirque pullulaient. Jamais, comme sous ce César fou de théâtre, on n'avait tant vu de mimes, de danseurs, de femmes de plaisir. Leur présence irritait l'effervescence du luxe. Des matrones paisibles et des vierges, amenées là on ne savait comment, avaient les yeux brillants sous leurs chastes draperies.

— Belle fête, n'est-il pas vrai? disait, avec animation, Galvia Crispinilla. J'ai reconnu Elia, tout en légère soie bombycine, où elle feint d'étouffer, afin de pouvoir mieux montrer sa peau, elle qui, dans l'arène, ne trouve jamais casque ni cuirasse trop rudes à ses membres ! Furia brandit avec triomphe sa main guérie (son mari avait voulu lui couper le pouce) ; et, certes, il n'y a point sa pareille, au Cirque, pour la lutte au couteau thrace. Enfin toutes nos belles grandes matrones : une Cornelia, une Porcia, une Valeria, — jusqu'à cette Marcia qu'on ne voyait jamais. Cluvius, son époux, veut être Préfet de l'Annone.

Sergia tressaillit. Une influence de Chrestus, peut-être, avait adouci, corrigé ses pensées sur l'Aînée. Mais maintenant elle haussait

les épaules ! Marcia n'ignorait pas non plus ce qu'elle venait chercher dans l'orgie ; et soudain Sergia conçut un brutal contentement d'avoir, elle aussi, quitté sa vie obscure.

Galvia Crispinilla s'en alla, sûre de cette Cynara dont elle avait redouté l'étrangeté. Les esclaves cubiculaires devaient user de violence, au besoin. Mais Galvia voulait livrer à Néron une femme pliée avec grâce à son désir.

Cependant elle se demandait pourquoi César tardait ainsi.

Cette attente, en se prolongeant, humiliait, oppressait Sergia. Subitement, une telle détresse l'accabla qu'elle alla s'abattre sur le lit de table.

On entendit une porte s'ouvrir, une sandale glisser sur la mosaïque.

Sergia tourna la tête.

Au lieu de la présence qu'elle attendait, elle vit une femme, qui lui sembla quelqu'une de ces courtisanes encombrant ce soir les Jardins.

Sa haute chevelure rousse, dont l'arrangement était minutieux et fragile à ne pas la toucher du petit doigt, avait la provocation d'une chose pleine d'apparat concerté. Ses yeux, bien qu'accentués au noir, n'exprimaient rien qu'une sorte d'atonie dure ; sa bouche, largement tachée de pourpre, était brutale, ne souriait pas ; et quelque chose d'insensible, de morne et d'épuisé s'étendait sur tout ce visage fardé, — qui pourtant gardait un tour délicat, une grâce bien connue de Sergia.

— Je ne me trompe pas, tu es Epicharis ! dit-elle.

— Salut, illustre Sergia, combien je suis émerveillée, heureuse de te revoir ! fit la Grecque. J'ai tout quitté quand j'ai su que c'était toi !

— Apprends-moi..., dit Sergia.

— J'ai eu grand mal à t'atteindre ! observa Epicharis. Les Jardins d'Agrippa, ce soir, ne sont pas un endroit pour une femme seule. A chaque pas, dans cette cohue, il faut écarter des malappris. Par bonheur, Subrius Flavus, le tribun de la cohorte prétorienne, m'a reconnue et accompagnée jusqu'ici. Même, il semblait tout songeur. Je l'ai connu un soir que je jouais des mimes chez Fœnius, un des deux préfets du Prétoire ; j'eus de la peine à les divertir, le nom de Pison, qu'un des convives prononça, les ayant rendus tout graves. Enfin, que le bonheur accompagne Subrius, cette nuit et toujours ! Joins-toi à ce vœu, Sergia ; car tu vois ces tablettes, sa courtoisie m'a grandement aidée à te les apporter.

Sergia saisit les tablettes ; et, avec une soudaine et extraordinaire

expression de tous ses traits, qui stupéfia l'autre, elle lut, à voix haute, ces seuls mots : CALIXTE TE DIT : VA-T'EN !

Il l'avait brusquement aperçue à la fenêtre éclairée de la maison du jardin, avec Galvia Crispinilla auprès d'elle, lui montrant la fête. Elle était parée. Calixte, dans l'écartement de son riche voile, crut voir briller à la fois ses yeux et son collier. Elle avait donc cédé ! Oh ! l'étreindre, l'emporter, la sauver en Chrestus, toute palpitante encore du vertige de ce fatal moment ! Plusieurs fois, il se voulut jeter dans les barques. Toujours elles s'étaient écartées, par suite des mêmes ordres, sans doute, qui l'avaient tenu reclus dans le Palatin. Enfin, saisissant le moment où l'on côtoyait de près la berge que bordaient les charmilles des courtisanes, il avait jeté ses tablettes à Epicharis.

— Tu le connais donc? fit Sergia, refermant violemment les tablettes.

— Oui, chez Senecion. Par Pollux ! Je n'avais pas oublié cette figure. C'est ton amant?

Sergia regarda fixement Epicharis.

— Ce n'est pas mon amant, dit-elle.

— Et quoi donc? fit la courtisane, ébahie.

— Mon époux.

Epicharis, depuis le meurtre de Pallas, se savait des inimitiés terribles et était très misérable. Elle croyait avoir deviné pourquoi Sergia, la belle Cynara, se trouvait ce soir dans la maison du jardin ; et elle s'était dit qu'en cette amie, devenue concubine de César, elle pouvait avoir une protection. C'est pour cela surtout qu'elle était venue. Elle ne prenait pas les tablettes au sérieux. Mais elle oublia tout, elle resta béante à considérer Sergia.

La fête, par la fenêtre ouverte, envoyait ses brusques éclats ; des cris aigus jaillirent, une traînée de joie nerveuse courait. Et Sergia, d'une voix fébrile, entrecoupée, que la violente émotion dont elle était soudain saisie tour à tour assourdissait ou rendait vibrante, disait sa vie. Elle se trouvait mariée à la façon des femmes de la dernière plèbe..., d'une cabaretière, d'une vendeuse de saumure... C'était un concubinat obscur, méprisé...

— Mais, sache-le, mon Epicharis, mes pauvres noces, — moi qui ai pu prétendre à un laticlave ! — personne ne doit en rire. Bien des femmes m'envieraient, qui rêvent d'amour véritable.

La courtisane, tout étourdie, s'émerveilla, fit de grandes louanges. Elle songeait que la Romaine était bien toujours cette femme qui l'avait surprise par la rareté de ce qui la concernait. Ses désordres n'étaient pas pires que ceux de tant d'autres femmes demeurées

heureuses ; et cependant quel sort était plus dévasté? En être venue à épouser un affranchi, un esclave phrygien, un échanson, Calixte ! Sans doute quelque amour étrange, violent... Et la courtisane commençait à discerner pourquoi, au juste, Sergia se trouvait ici.

— Il t'a dit : Va-t'en ! observa-t-elle.

— Que je parte : c'est pour lui la mort !

— La mort? vraiment, la mort? fit incrédulement la Grecque.

Quelque chose du léger sourire d'autrefois errait sur les lèvres d'Epicharis disant ces mots :

Sergia répéta : « La mort ! » Elle ajouta :

— Quand tu es arrivée, sais-tu qui sortait d'ici?

— Qui?

— Galvia Crispinilla.

A ce nom, Epicharis blêmit. Elle revit, dans la villa de l'Esquilin, l'affreuse scène qui avait précédé le meurtre de Pallas. Depuis ce refus, Galvia la persécutait. Epicharis se débattait sans cesse contre d'implacables manœuvres la poussant dans la plus basse prostitution, pour qu'elle y mourût de crapule et de misère. Tout ce que la belle affranchie grecque, l'amie éclatante et rieuse de Senecion, avait eu d'élégance et de délicatesse, de pensées douces et gracieuses, s'en était presque allé dans cette lutte. Bientôt, peut-être, quelque Léno, au fond d'un bouge de la Suburre, par un coup de pointe en pleine gorge, après l'avoir violentée, débarrasserait d'elle Galvia Crispinilla. Mais si Galvia se trouvait de même... Sergia disait vrai : tout était à craindre !

En voyant la pâleur de la Grecque, Sergia frémit aussi.

Epicharis, cependant, s'était mise à la considérer avec une tristesse douce. Que s'était-il passé dans sa vie, et que faisait ici cette femme aux yeux purs, à la beauté fermée? Les paroles insidieuses de Galvia avaient trompé Sergia. Elle laissa paraître sa confiance. Mais la courtisane avait trop vu de débauches, elle savait trop dans quelles brutalités finissaient les orgies. Celle-ci ne se plierait pas ; et on la violenterait.

Dehors la rumeur se faisait de plus en plus grondante. Un refrain se rapprochait, éclata :

Ici, ici, venez, voluptueux cynèdes,
Haut le pied! Accourez, volez,
Novices, vétérans, eunuques de Délos!

Epicharis ricana.

— Ils sont complètement insensés, cette nuit ! fit-elle. Il faut qu'on ait laissé pénétrer des cochers du cirque, des gladiateurs ! Me voici

bien encouragée à sortir ! Cependant, je ne puis m'attarder ici... Subrius m'a enjoint... Vite !...

Dans le couloir des cubicules (où Sergia, comme pour retarder le moment de se retrouver seule, s'était avancée avec Epicharis) il y avait un silence si profond et si soudain, que les deux femmes s'arrêtèrent, interdites. Un artifice de construction, dans cette partie de l'appartement, rompait tous les bruits du dehors et interceptait tous les bruits de l'intérieur. On était oppressé par un sentiment de claustration complète. Epicharis et Sergia, marchant sans savoir pourquoi sur la pointe des pieds, voyaient au passage de petites chambres, où brûlait dans la pénombre une lampe éclairant vaguement aux murs des peintures dans la manière licencieuse de Parrhasius. Epicharis, ayant atteint un *volumen* sur un escabeau, le reposa vivement : c'était un de ces livres obscènes d'Eléphantis. De larges lits garnissaient une chambre plus grande.

— Quel silence ! murmurait anxieusement Sergia.

— Oui ! dit Epicharis. On peut crier, on n'est pas entendue.

Et elle regarda sa compagne à la dérobée.

Le couloir, après un coude, aboutissait à une petite porte. Epicharis, s'élançant, vint l'entre-bâiller. Elle distingua au dehors le tribun Subrius. Immobile dans l'ombre, la main au pommeau de son glaive, il semblait guetter, attendre.

La courtisane se retourna vers Sergia, et après un instant d'indécision :

— Viens-tu? chuchota-t-elle.

Sergia hésita. Mais elle répondit :

— Ne parle plus, ma fille ; tu me tourmenterais. Sois remerciée, je n'oublierai pas Epicharis !

Dehors, la Grecque, qui semblait dans une grande agitation, dit à Subrius Flavus qu'elle venait de voir la moins heureuse des concubines.

Le tribun militaire hocha gravement la tête. Mais, dévisageant la courtisane :

— Ne connais-tu pas, je crois, Volusius Proculus? interrogea-t-il.

Volusius Proculus était un triérarque de la flotte de Misène, qui, lors du meurtre d'Agrippine, avait été utile à Néron et s'en jugeait peu récompensé.

Epicharis répondit qu'en effet il se trouvait connu d'elle.

En rentrant dans le triclinium, Sergia entendit un redoublement de tumulte dans les jardins. Elle courut à la fenêtre ; elle vit, sous la

tente du festin, dont les courtines étaient maintenant relevées dans tout le pourtour du radeau, des esclaves cubiculaires, disposant, avec de riches tentures phrygiennes, parmi les applaudissements désordonnés des convives, une sorte de chambre, où ils dressèrent un haut lit de pourpre.

Les acclamations éclatèrent plus fort, sans cesse reprises avec l'obstination hébétée de l'ivresse ; — et, sans qu'on pût discerner si tout ceci s'accomplissait en manière de dérision sacrilège ou comme un acte sérieux, l'on voyait un personnage d'aspect grave faire un geste rituel ; un autre, siégeant sur un pliant de bronze dans une toge à bande de pourpre, distribuer cinq torches allumées ; et les porteurs de ces torches prendre, en titubant, la conduite d'un cortège qui menait vers la chambre, au son des flûtes, Pythagoras donnant la main à une espèce de grosse femme, eût-on dit, tout enveloppée, de la tête aux pieds, d'un grand voile jaune-feu. Une draperie retombait sur le couple, tandis qu'éclatait la vociférération rythmique du vieux mot nuptial : *Talassio! Talassio!* que des joueuses de cymbales déchaînaient éclater leur fracas et que le trépignement des danses roulait sourdement.

Sergia, devinant quelques mots entendus dans les jardins, voulut fuir. Mais l'idée fixe de Calixte, dans le vertige de ses pensées, persistait éperdue. Elle s'accota contre la fenêtre et ne bougea point. Tout à coup, au fond du halo d'incendie que mille flambants luminaires irradiaient autour du festin de César, il se fit un large déplacement de pourpre, et Sergia, sur la haute couche soudain découverte, aperçut Néron. Il promena un regard appesanti sur les groupes des convives, fit un signe. Un personnage, en qui elle reconnut Panéros, accourut à cet appel. Néron semblait l'invectiver, Panéros se défendre, et à la fin, tournant une face hideuse où se mêlaient la peur, la servilité, le zèle et une sorte de lasciveté engageante, cligna de l'œil vers la fenêtre de Sergia.

Elle vit alors, d'un regard plein de fièvre, la rougeoyante et tumultueuse confusion, subitement enlevée par tous les avirons précipitant leur cadence, courir au milieu de l'eau sur elle. Tout approchait dans un grand bruit et dans une grande lueur ; et, sous cette lumière violente, l'orgie apparaissait avec crudité, dans ses décompositions et ses déchéances. Les visages étaient bourbeux, les nuques vineuses. Les parasites faisaient main basse sur les friandises des tables. Les esclaves, mêlés aux convives, se disputaient des coupes pleines dont le vin sautait. Des querelles de jeu éclataient entre patriciens. D'autres, écroulés au pied des lits, dormaient, la bouche ouverte, livides ; et d'autres, la tête penchée pour vomir, demeuraient pros-

trés comme des agonisants. Il s'exhalait une odeur de boisson, de sueur, de parfums aigris. Néron, la tunique tout ouverte sur sa poitrine où s'apercevaient des macules de la peau, tenait ses yeux fixés sur la fenêtre de Cynara. Sergia, haletante, semblait palpiter en une hésitation suprême. Mais Pythagoras se dressa auprès de Néron. Alors Sergia, d'un bond, se précipita vers la porte dérobée ; et comme elle retournait la tête dans la fascination de sa peur, elle entrevit Calixte rué comme un furieux, que dix bras musculeux maîtrisaient à grand effort.

La porte s'ouvrit, Sergia se trouva derrière la maison, dont l'ombre se projetait. Quelqu'un, sortant des ténèbres, lui demanda :

— Tu es l'amie d'Epicharis?

— Subrius? fit Sergia, se rappelant tout à coup, malgré son trouble, ce qu'avait dit la courtisane.

— Passe ! tu peux passer ! répondit le tribun. Les esclaves cubiculaires, ne l'attendant plus, se seront endormis, ou auront quitté leur garde pour aller faire la débauche. Mes hommes n'ont pas à remplir leur office. Je te comprends, jeune fille ! tu as honte ! Par les dieux, le plus grand service à lui rendre sera... Et, sous sa toge, le tribun militaire frappa violemment sur le pommeau de son glaive.

— Pars, fuis, va-t'en, on te laisse passer ! réitéra-t-il avec brusquerie.

Tout à coup, le bruit d'une agitation furieuse, convulsive, s'éleva de l'autre côté de la maison, sous la façade du bord de l'étang, que de grandes lueurs empourprèrent. On entendit un cri :

— Empoisonneur !

Sergia s'enfuit vers les bosquets, et, tout en courant sous leur couvert, jeta un regard entre deux ifs.

Par leur écartement, elle vit, au vol, sur l'eau, un coin rougeâtre, désordonné, saccagé du festin ; et là, Calixte gisait terrassé, on l'enchaînait, tandis qu'un des convives, un homme d'assez mauvaise mine, montrant une coupe, répétait, frénétiquement :

— Empoisonneur ! Empoisonneur !

La maison ayant été trouvée vide, Panéros, enragé de peur, imaginait ce moyen de détourner sur Calixte la colère de Néron. Poussé par lui, un des héritiers frustrés de Doryphore, qui mangeait en parasite aux tables de César, avait crié cette accusation, dont il pouvait résulter un profit pour lui-même. La femme, insinuait de son côté Panéros, était l'amie de l'Échanson. D'ailleurs, la coupe était bien empoisonnée, Panéros s'étant arrangé pour cela. A tous, au milieu de l'ivresse, la tentative de vengeance et de meurtre apparut évidente.

Sergia comprit tout. Elle voulut retourner.

Mais elle se trouva subitement entourée d'ivrognes, qu'on reconnaissait pour des cochers du Cirque aux courroies leur serrant le torse. Sinistres et joviaux, ils la pressaient en titubant. L'un lui ôta son voile, un autre la dévisagea de tout près en lui soufflant dans la figure son haleine plus empestée que le fond d'une vieille amphore. Esquivant comme elle pouvait l'ignominie de ces atteintes, elle se débattit, le désespoir tendait ses forces ; d'une grande secousse, elle s'arracha de cette grappe de corps tellement vacillants d'ivresse, que la plupart s'abattaient d'eux-mêmes.

Elle s'échappa droit devant soi, sans voile, échevelée. Des vêtements traînaient sur l'herbe, comme tombés en des poursuites. Sergia ramassa une palla, s'en enveloppa. Une tempête montait des Jardins. En même temps que des cochers, des athlètes, des bestiaires les avaient envahis, — les factions du Cirque et tout ce qui en relevait entendant participer aussi à ces réjouissances offertes par leur protecteur Néron. Patriciens et chevaliers n'avaient pas moins de brutalité. On faisait boire, jusqu'à l'hébétement, des femmes nobles, et on les livrait aux esclaves. On laissa des gladiateurs enlever des vierges. Des corps furent trouvés dans le Tibre. Le tumulte était devenu si vaste, la rumeur si énorme, qu'on ne s'entendait point parler à deux pas. Tout à l'entour, à distance, un tonnerre continu roulait dans la sonorité des Portiques et des Thermes emplis aussi de foule ; et au delà encore, aux abords de la fête, un grondement profond, celui de la large cohue que contenait la cavalerie prétorienne, prolongeait la clameur.

II

La Juive, Felicula, Phabi et Thallus, tous ensemble, sous la petite lampe de terre cuite qui jetait sa lueur brune et jaune sur les murs blanchis à la chaux, avaient veillé, attendant. Mais Sergia ne revenait pas, Sergia ne reviendrait pas ! Et peu à peu le groupe, las, avait fait silence.

C'était au fond d'un îlôt de hautes masures, dans le long faubourg de la Voie d'Ostie, derrière le mont Aventin, où les Juifs convertis du Transtévère, fuyant l'hostilité de la synagogue, s'étaient réfugiés après des scènes tumultueuses au sujet de Chrestus.

A la vue inopinée de la Romaine, pâle, défaillante, les cheveux défaits sous son voile, les sandales souillées, tous se dressèrent ; Thallus, s'élançant, la soutint vers une couche basse étendue sur des cordes fixées à un châssis grossièrement menuisé.

Elle revint à elle. Mais elle restait si farouche, morne et silencieuse, avec une expression si dure et concentrée, qu'ils se regardèrent.

— Si elle avait fait ce qu'elle était allée faire, elle ne serait pas revenue, murmura Gadia, femme aux grands yeux brûlants et sombres, aux fortes pommettes passionnées, amortie par des maternités successives mêlées de misère.

Sergia entendit, et elle jeta âprement :

— Je suis revenue, mais cela coûte la vie au pauvre Phrygien!

Une exclamation multiple partit, terrifiée, désolée :

— Mort, le saint et doux Phrygien?

— Mort, le Frère des pauvres?

— Mort, le Partageur de l'épreuve?

— On criait : empoisonneur! reprit-elle avec un calme lugubre. On l'a enchaîné au cou et aux pieds, comme un esclave criminel. Il va être mis à mort, s'il n'y est déjà.

Alors, levant la face, éperdus, les autres exhalèrent la prière de leur âme, supplication terrible, où leur cœur se dévouait avec furie, et dont l'élan était à faire éclater les murs pour aller contraindre Dieu.

Sergia dit :

— Il n'était pas d'autre ressource que celle... Insensée qui n'en ai pas usé!

Elle eut un rire amer, répétant :

— Certes, insensée, insensée!

— L'adultère est sans rémission après le baptême, murmura Gadia.

A ces mots, Sergia se dressa sur le grabat, et, dans l'emportement de son angoisse, de sa désolation, peut-être de quelque terrible regret, pleurante, folle, cria :

— Je voudrais être restée! Je voudrais être restée!

Alors, Thallus, dans un trouble violent, dit, à voix basse, quelques paroles à Phabi, qui sortit.

Sergia était retombée, épuisée ; les agitations de cette nuit terrible s'achevaient en une lassitude infinie. Toutes ses pensées s'affaissaient à la fois. Et cet accablement même n'était pas sans une sorte de douceur morne, où elle se perdait, déprise de toutes choses.

Phabi reparut, se rangeant sur le seuil pour laisser passage à quelqu'un. Paul entra. Il fabriquait des tentes à l'Emporium, et sa demeure était voisine.

Sergia rajusta précipitamment son voile, de manière à couvrir ses cheveux, les Juifs considérant comme nudité la chevelure des femmes.

— La paix du Seigneur soit avec vous tous, dit-il.

Elle le trouvait plus chétif ; ses traits ascétiques s'émaciaient davantage. Il y avait sur son front dénudé un doux centre lumineux. Avec une humilité où elle se complaisait maintenant, elle se disait que cet homme de pauvre et débile apparence était puissant et qu'il accomplissait des miracles.

Paul s'approcha d'elle.

La rougeur d'une pudeur au visage, elle voulut parler. Mais son épuisement était trop grand, sa volonté trop interdite devant cet homme, qu'autour d'elle, avec une vénération brûlante, tous appelaient le Saint de Dieu. La rassurant d'un geste de la main, il lui dit :

— Depuis votre retour d'Aricie, jamais œuvre de Grâce ne fut plus courageuse que celle de Calixte et de Sergia. Vous avez nourri et habillé des pauvres, racheté et guéri de vieux esclaves qui étaient exposés sous les portiques du temple d'Esculape, dans l'île Tibérine, soulagé des femmes accablées par des maternités fréquentes. Cependant la Communauté s'était alarmée. Quant à fuir, le Préfet de Rome vous eût atteints avant le centième milliaire. Le diacre qui vous visitait, Phabi, nous a dit les tribulations de votre solitude ; et votre patience dans la détresse faisait couler nos larmes ! Mais César revint de Naples et de Bénévent. Alors... ce qui devait arriver arriva.

Levant la tête, Sergia répondit, d'une voix tout à coup résolue :

— Il avait pu m'envoyer ses tablettes, mais je désobéissais pour qu'il vive ! Quand je l'ai vu jeté à terre, piétiné, enchaîné, j'ai voulu revenir, moi que la honte avait chassée d'abord, oui, je revenais, j'accourais vers César ! Je n'ai pu passer, j'ai été comme arrachée !

Elle frémissait, tout son désespoir s'exaspérait de nouveau.

— Le Seigneur sait, dit Paul, si j'ai conçu une dilection particulière pour Calixte, qui est mes entrailles, que j'ai engendré jusque dans la maison de César... Mais, — reprit-il d'un accent impérieux et triste, — j'aurais condamné ta tentative si je l'avais connue ! Tout valait mieux qu'un tel acte. La justice, la chasteté, le jugement à venir le réprouvaient... Tu souffrais, certes ! Hélas ! c'est partout qu'est la souffrance, à cette heure ; non seulement chez nous qu'on égorge tous les jours, qu'on regarde comme des brebis pour la boucherie, mais chez le plus grand nombre parmi les Gentils. Qui donc, en des temps semblables, n'aurait point à se dire : Ceux qui meurent au monde sont les vrais sauvés, les vrais vivants ! Calixte le sait, lui qui, au péril de sa vie, dans son amour pour toi, t'a ordonné de fuir, comme moi-même, par souci de ton âme, je t'aurais prescrit de demeurer

ici, en toute humilité, dans la paix du Seigneur. Cependant, tu as des regrets, tu t'es irritée, tu as gémi, et j'accours pour te dire d'espérer, pour blâmer ta désolation, comme préjugeant mal le pouvoir et la bonté de Dieu. Il te le rendra. Ensemble, en Christus, vous vivrez.

— J'espère ! dit Sergia.

— Ayons toute consolation dans la foi qui nous est commune, dit Paul. Jamais, — vous le savez tous, — je n'ai approuvé ceux qui calculent, qui assurent connaître le moment. Pourtant l'abomination se fait trop grande, et dis-moi, toi qui viens de le voir face à face, si un tel monde, dont la figure d'instant en instant se défait dans l'horreur, peut durer longtemps encore? Ha ! le Consolateur tressaille, car le Seigneur vient !

A ces annonces messianiques, les Juifs convertis palpitèrent comme des feuilles dans un vent d'ouragan — et leurs prunelles flamboyaient !

La Romaine les comprenait moins, — et elle pensait à Calixte, son voile appuyé sur ses yeux, les épaules s'agitant par des sanglots contenus.

Paul se tourna vers elle : qu'elle pleurât librement ! Et, en une effusion soudaine envers son Dieu de douleur et d'amour, il dit :

— Avec Lui, ont été mis en croix les misérables, les pauvres, les humbles, les méprisés, les déshérités, les persécutés, les sacrifiés. Mais ils y sont avec un Dieu ! Avec Lui, meurtris, dépouillés, couverts des exécrations du monde, et avec Lui glorifiés ! Je sens dans mon cœur une joie céleste, quand je dis ne savoir que Jésus, et Jésus en croix. Cela n'est pas exprimable dans le langage de la sagesse et de la puissance des hommes. J'ai souvent été dans la faiblesse, la crainte, le tremblement. Les Juifs m'ont maltraité, lorsque j'éprouvai, en une angoisse de mort, que toutes les œuvres de leur loi ne pouvaient point racheter le plus petit de mes péchés. Les Grecs m'ont raillé, les Grecs auxquels il ne faut que la science. Mais les choses dont je parle comme je le peux sont plus sages que les plus sages et plus fortes que les plus forts. Elles sont, dans leur peu d'importance selon le monde, tout ce qui résulte du sacrifice d'un Dieu, tout ce qui, par ce sacrifice, est devenu plus intelligible au cœur : l'humilité, la douceur, la patience, le dévouement, l'abnégation, la charité, l'amour, la foi, l'espérance ! C'est là, dans son obscurité, tout ce qui est puissant, incorruptible, immortel, et préparé par Dieu même pour le soulagement et la glorification des affligés.

Paul se tut. Sergia, la tête inclinée sous ces paroles de consolation, releva vers l'apôtre un calme visage.

III

Le buisson ardent.

I

Lorsque Calixte, meurtri, épuisé, était sorti de l'évanouissement où il se trouvait depuis un temps inappréciable, des ténèbres l'enveloppaient. Ce retour à la vie demeurait tellement indistinct que Calixte le percevait à peine. Une vague horreur était tout ce dont il eût quelque sentiment. Sa conscience flottait dans des gouffres lugubres, dans les résidus les plus sombres et les plus stagnants que puissent amasser, au fond de l'être des désespérés, le malheur et l'angoisse.

Un bruit métallique, à un mouvement machinal qu'il fit, suscita en lui quelque retour d'attention. Étendant la main, il sentit sous ses doigts une chose dure, ronde, où s'engageait, comme un anneau dans un anneau, une autre chose pareille. Mais son esprit, trop inerte encore, ne chercha point tout de suite à joindre une idée à cette sensation. Après un moment, il promena plus longuement sa main sur les anneaux, en une transe de toute l'âme ; et tout à coup, dans l'irruption d'une tristesse écrasante, la pleine conscience lui revint, et il se rappela qu'il était enchaîné,

L'orgie, Sergia, Néron, Pythagoras, l'accusation d'empoisonnement, en un éclair son souvenir fut total.

Donc ces ténèbres étaient celles d'une ergastule.

Cependant un large bourdonnement s'entendait au dehors. Cette rumeur, qui ne lui était pas inconnue, venait comme d'une grande place sous le cachot. Alors le captif, tout à coup, devina. Il se trouvait dans la petite prison d'esclaves qui s'élevait parmi les dépendances de la loge de César, au haut du Cirque Maxime. Le Cirque, lorsqu'il n'y avait pas courses, était très passant l'après-midi ; les diseurs de bonne aventure, juchés sur la Spina, y attiraient la plébécule ; et quantité de promeneurs, à cheval ou en char, le traversaient allant vers la Voie Appienne ; c'était là ce bruit qui montait vers Calixte.

Le Phrygien ne douta plus du sort qui l'attendait ; il serait étranglé secrètement dans cette geôle domestique.

Alors toutes les pensées du misérable refluèrent vers Sergia.

Il se vit assis avec elle à la lisière d'un bois. Comme le ciel était brillant ! Elle avait sur son visage la clarté de ce beau jour, tandis que

ses propos, où se dévoilait sa vie, émouvaient étrangement son compagnon.

Tout était donc fini? Il ne la verrait plus? Et il pleurait amèrement.

D'autres fois, il éprouvait un apaisement mystique. L'image de Sergia flottait dans une idéalité lointaine. Il en avait une possession qui était déjà céleste, par la seule vertu du renoncement dont la sérénité abondait dans son cœur.

Des rechutes d'horreur suivaient. Il haletait à de soudaines transes. De convulsifs appels, tout secoués d'un désir de vivre, résonnaient dans la cellule. Sans que sa résistance affaiblie pût l'empêcher d'être envahi, esprit et chair, par cette rêverie, il voyait sa compagne, — Cynara ! — aux bras de César ; elle le sauvait ; il se sentait tout submergé d'un amour que la honte accroissait morbidement ; et la pensée du salut de Sergia, loin de s'amortir, en devenait brûlante comme la fièvre qui le consumait.

Eutychus, médecin du Cirque, affranchi de Néron, lui fit ôter ses chaînes. Une voix irritée demanda une fois qu'on les lui remît. On oublia. Le Phrygien, à la lueur du falot, avait cru reconnaître, auprès du gêolier, le sale collier de barbe jaune de Panéros.

Un soir du mois de juillet, par une noire chaleur de fournaise, Calixte gisait ruisselant de sueur dans une torpeur hagarde. Un brûlant et impétueux vent du midi avait subitement sauté sur Rome, tellement torride que les gens, comme recevant au visage la bouffée soudaine d'un incendie, se retournaient dans les rues. Le hurlement et l'effluve de ce vent embrasé parvenaient à Calixte dans son cachot. Des impressions funèbres et vertigineuses l'agitèrent : c'était comme le sentiment d'un sinistre assombrissement extérieur, d'un ciel tout à coup crépusculaire, tout balayé d'énormes souffles funestes. Des sanglots secouaient sa poitrine. Ha ! que tout passât, dans cet ouragan d'enfer ! Et quand, à la longue, il fut pris d'un mauvais sommeil, cette exaltation fiévreuse continua. Il rêva qu'il y avait le feu. Chose étrange, de brefs intervalles de demi-réveil confus n'interrompaient point ce songe, qui, même, devenait alors une hallucination, où Calixte croyait entendre des pas précipités, des appels. Un moment rendormi, il rêva de Paul parlant de feu, de consommation des temps. Puis, dans une reprise de conscience, plus distincte que précédemment, il perçut, nettement cette fois, des clameurs, des hennissements, et comme le bruit d'une foule en fuite. Alors le Phrygien s'assit palpitant sur son grabat, et, dans ce mouvement, il vit, au milieu des ténèbres, comme un rais de braise vive sous la porte. Une fumée, fluant par les interstices, se répandait dans le cachot. Calixte bondit.

Le battant s'ouvrit violemment, vint se replier avec fracas contre le mur. Une flamme entra, dans un coup de vent.

Une voix qui fuyait jeta :

— Saisissez-le !

Mais une panique balayait tout.

Calixte s'échappa.

Il faisait nuit. Une rougeur effrayante occupait le ciel. Calixte, la face rigide, marchant comme dans son rêve se continuant, bégayait :

— C'est Lui !... C'est le Feu de Dieu !...

Il avait gagné le haut du Palatin, et se trouvait sous la façade de la Maison de Tibère, qu'illuminait une reverbération presque solaire. Tout en bas, dans l'ombre, la longue vallée de pierre du Cirque Maxime était pleine d'une foule qui fuyait. Elle se dégorgeait du quartier avoisinant, qui s'étendait entre le Cœlius et le côté oriental du Cirque et du Palatin. On y voyait fulgurer un profond foyer d'incendie. Le feu, tout de suite terrible, avait pris là, entendit Calixte, dans un large amas de maisons d'artisans, parmi quantité de boutiques garnies de marchandises facilement combustibles. Les rafales chaudes du vent du sud-est jetaient maintenant les flammes contre le Cirque et contre le Palatin.

Calixte, avec désespoir, contemplait, en face de lui, de l'autre côté de l'énorme cuve oblongue du Cirque Maxime, au flanc de l'Aventin, que l'embrasement éclairait, la haute rampe du Clivus Publicius. C'est par là qu'il aurait pu rejoindre Sergia !

L'incendie l'en séparait, se répandant, sous ses pieds, dans les bas quartiers. Des jets colossaux sautaient sur le Forum Boarium, à l'autre bout du Cirque, tournaient l'angle occidental du Palatin, où de grands escarpements endiguaient les flammes, et s'engouffraient dans le populeux Vélabre, resserré entre la Colline des Césars et le Capitole, drue et vieille agglomération, noyau vermoulu de l'ancienne Rome, que l'ouragan de feu, courant avec le vent, faisait éclater comme une noix.

Calixte quitta le Palatin, où il pouvait être reconnu, et cerné bientôt de tous côtés par l'incendie, qui gagnait toujours.

Il descendit le Clivus Palatinus et se trouva en pleine Voie Sacrée. Mais bientôt, dans sa perspective montante, une lueur lugubre s'élargit. Rome brûlait au loin sur les rampes du Cœlius, plus près sur les hauteurs des Carènes et de la Velia ! Une foule immense reflua vers le Forum ; puis, quand les flammes s'en approchèrent, que le centre et le sud de la ville, depuis le Capitole jusqu'à la Porte Capène, furent couverts d'un réseau d'incendies, et qu'on vit des larmes dans

les yeux de ceux qui aimaient la patrie, l'on s'enfuit par toutes les rues montant aux hauteurs de l'est. Dans le Vicus Longus, dans le Vicus Patricius on s'écrasait.

Calixte, roulé trois jours durant, dans cette marée humaine, demi-nu, tremblant de fièvre, nourri de débris ramassés, au passage, dans le marché de la Suburre en feu, la tête tout obnubilée par la perpétuelle lueur des flammes, allait s'évanouir, mourir sous les pieds des fuyards. En un sursaut suprême où il crut voir Sergia, il s'accota contre la devanture d'une taverne. Une poussée le jeta à l'intérieur, il perdit connaissance.

En revenant à lui, il entrevit, dans l'ombre d'un réduit où il se trouvait, quelques groupes, d'où sortait un bruit de sanglots et de prières. En face, dans l'écartement d'un mauvais rideau, se découvrait un coin de la taverne, avec le fourneau en bordure de la rue, bloc de maçonnerie excavé de quatre trous, où d'ordinaire s'emboîtaient quatre grandes amphores pleines d'aliments cuits. Les trous étaient vides.

Calixte vit des gens qui montraient des couteaux pour avoir de la nourriture.

Un instant après, le maître de la Popine, torse nu dans des braies collantes, un lourd bâton au poing, la face furieuse, entra dans le réduit, et rançonna durement les réfugiés.

Quelqu'un paya pour Calixte qui, ne possédant pas un seul quadrans, tomba quand il voulut s'en aller. Puis l'homme ferma les volets de la rue, apporta une lampe.

Autour de la chambre, hommes et femmes s'accroupissaient dans leurs hardes, la figure creusée d'épuisement ; et des enfants dormaient contre leurs mères, de pauvres enfants à la tête trop grosse, au cou trop grêle, rougé de scrofule. Pas un qui sût où aller. Ils s'interrogeaient à voix basse sur le moyen de rejoindre peut-être leurs confréries, d'en obtenir assistance, car c'étaient des Orientaux attachés à leurs religions. Ils pressaient sous leurs vêtements des amulettes ; ils tiraient de leur poitrine de petites statuettes d'aspect mystique, et, comme à des êtres vivants, ils leur parlaient avec tout l'éperdument de leur détresse, implorant, selon leur patrie, Sérapis, Isis, Attis, Atargatis.

Calixte dit : Chrestus !

Près de lui, un homme se leva, pâle et les prunelles brillantes. A ses côtés demeurait accroupie une femme jeune, d'aspect fiévreux, ayant à sa maigre mamelle un enfant emmailloté de bandelettes.

— Je te salue au nom de l'Agneau ! dit cet homme.

Calixte, tressaillant, reconnut celui qui avait payé à sa place : et il répondit :

— Par le sang de l'Agneau, sois remercié !

L'autre l'examinait, et il remarqua ses mains blanches.

— Tu ne fais pas mon métier, gageons ! dit-il en montrant naïvement les siennes, qu'il avait calleuses, puis ses pieds tout fendillés d'éraillures crayeuses, incrustations de l'argile à foulon.

Calixte dit qu'il était un échanson de la maison de César ; et le Frère, levant ses bras, dans un ébahissement émerveillé :

— C'est toi, le Phryge, l'Échanson qui a suivi le Jésus de Paul ! On te connaît bien aussi chez ceux du Jésus de Pierre, car tu as fait partout grand bruit ! On dit qu'une patricienne t'a accompagné.

Le foulon était un frère d'une communauté chrétienne de la Suburre, détachée, comme ailleurs, d'un groupe juif primitif, et qui rêvait du Dieu crucifié, au milieu d'une population de proxénètes et de courtisanes. Il était exclu de la synagogue. L'incendie l'avait chassé de sa chambre haute avec sa concubine, nouvellement mère.

— C'est une jeune fille, une pauvre enfant subornée et abandonnée, dit-il, avec cette expansion qui se rencontre dans les grands malheurs publics. Je l'ai épousée, en recueillant son nourrisson.

— Tu l'aimais bien ardemment ! observa Calixte.

Le frère, avec simplicité, fit signe que non ; et il n'ajouta pas autre chose ; et Calixte admira une telle pitié, forte comme l'amour.

Son compagnon lui dit qu'ils tâcheraient ensemble d'atteindre l'endroit où l'on rencontrerait Pierre ; car on ne l'abandonnerait pas, dans le besoin où il était.

— C'est passé la Porte Colline, deux milles au delà du Camp des Prétoriens, expliqua-t-il avec chaleur. On prend, sur la gauche, un chemin qui se détache, là, de la Voie Nomentane. Ne connais-tu pas? Il y a des monticules creusés de trous à sable, et tu descends, au travers, jusqu'à un bois de pins. Plus bas, tout au fond de la ravine, coule un ruisseau, et c'est là qu'il baptise.

Le bois de pins appartient à Ostorius-qui-craint-Dieu. Il y a là le Sepulcrum Ostrianum, concédé, tout en demeurant sépulture privée, à un affranchi chrétien de cette *gens*. Ce frère nous l'ouvre pour nos réunions, car, étant une association funéraire reconnue par la loi, nous pouvons nous y rassembler librement. Le triclinium, dans le logement précédant l'allée souterraine des tombeaux, sert pour nos agapes. Des frères s'y seront réfugiés ; nous les y trouverons.

Sous l'excitation de la calamité publique, il parlait avec une animation fiévreuse. A des questions sur Pierre :

— Je l'ai vu souvent ! dit-il. La face illuminée, il décrivait ce vieil-

lard robuste dans sa toge, avec une rustique figure pleine, les cheveux, la barbe courts et frisés, rompant le pain de ses doigts déformés par l'aviron, l'eau, les cordages. C'était celui-là qui avait accompagné partout Jésus de Nazareth, assisté à tous les miracles, reçu tous les pouvoirs ! Et il s'accuse tout le temps envers Lui, car, dit-il, il s'était montré vain et faible ; c'est là, pour Pierre, la source d'une émotion habituelle et mystérieuse. On voit qu'il a dû être vif et irréfléchi. Mais c'est lui, avec Jean, qui a le plus cru en Lui...

Il s'arrêta. Puis avec l'ardeur infinie du juif converti réalisant, en Jésus, l'aspiration de sa race :

— C'est lui qui Lui a dit : Tu es Messie et Fils de Dieu !

Le Phrygien, de son côté :

— Il s'est fait voir à Paul, dans un tel éclat de splendeur, avec une voix si douce, que Paul s'est abattu sur la terre.

Le Frère à son tour :

— Il s'est fait voir à l'une des femmes qui avaient trouvé le sépulcre vide, puis aux onze d'abord incrédules.

Calixte, donnant à son exaltation des expressions de Paul, proféra :

— C'est Lui la Lumière ! C'est Lui la Vie ! C'est Lui l'Amour ! C'est Lui qui est Un en Tous et en qui Tous sont Un ! Et maintenant, Il revient ! Il approche !

Au loin, de longues clameurs se traînaient, des fracas sourds roulaient, une immense diffusion de vagues tumultes, tout un évanouissement de myriades furieuses.

— Comme il avait raison, Pierre, de nous exhorter à la patience, reprit le Frère, afin que le mérite de nos souffrances ne soit pas rabaissé ! Et dans un élan farouche : Moi, à cette heure, je peux montrer les miennes au Seigneur !

En ce moment, des clameurs terribles éclatèrent non loin. Le tavernier courut ouvrir une petite porte donnant sur une cour de derrière. Au delà, une immense flamme montait, éclairant d'une clarté aveuglante la cour et tout le voisinage. Les femmes se roulèrent à terre en sanglotant, tandis que les hommes se dressaient avec des gestes de désespoir, des paroles éperdues.

C'était un quartier écarté, tout au haut du Vicus Longus ; et pourtant l'incendie arrivait !

Le tavernier se rua sur son argent ; puis il hurla :

— Tout brûle ! *Foras! Foras!*

Calixte, le foulon, la femme avec l'enfant se retrouvèrent sans asile dans Alta Semita, sur le Quirinal, au milieu de la presse des fugitifs. On périssait comme dans un naufrage.

Le Phrygien parla, comme en délire, de rejoindre, avec ses com-

pagnons, le faubourg de la Voie d'Ostie, dans l'autre bout de Rome.

Le Frère, pour toute réponse, montra la Ville, brûlant sous eux dans la nuit.

L'on ne voyait de son étendue confuse que trois ou quatre grands contours entre lesquels montaient inégalement des flammes. Des avivements éblouissants, recrudescences d'incendie, fulguraient par endroits. Un temple brûlait sur l'Aventin. Dans l'intervalle des deux croupes de cette colline, un tracé flamboyant, où l'on distinguait des maisons allumées par le haut, marquait jusqu'à mi-côte le sillon du Clivus Delphini. Une lave montante s'engageait dans l'écartement des deux sommets de l'Esquilin. Le Palatin se couronnait d'affreuses torsades écarlates. Le Forum se jalonnait dans sa longueur d'éclatantes gerbes incendiaires mêlées à ses vagues monuments entrevus ; et sur le bord d'un gouffre de braise qui était le Vélabre, au haut du Capitole intact et sombre, le toit d'airain de Jupiter brillait par toutes ses rosaces d'or. Çà et là, très loin, se détachaient, nettement éclairés en détail et comme tout proches à l'œil, une colonnade cannelée, un escalier, un aqueduc contre lequel bougeait l'ombre feuillue d'un platane. On distinguait, dans des illuminations soudaines, des foules fuyant éperdues. Les masses sombres des verdures du Champ-de-Mars apparaissaient immobiles.

De moment en moment, des écroulements retentissaient avec un bruit de tonnerre roulant dans les espaces. Le battement des catapultes, travaillant à faire au-devant du feu des abatis, multipliait ses chocs sourds. Mais des entrailles de l'incendie jaillissaient inépuisablement des dégorgements ignés, de colossales éruptions d'étincelles, des paraboles couleur de feu, flammèches et brandons emportés dans le vent, qui s'en allaient allumer de nouveaux brasiers. Les quartiers en avant du Capitole, jusqu'ici épargnés, à leur tour se prenaient par endroits. Il n'y avait plus d'horizon, plus de ciel. L'accumulation des fumées demeurait en suspension au delà des flammes, et se déplaçait avec lenteur d'un seul mouvement. Une clameur qui ne cessait point, rumeur immense de détresse et de désarroi, courait en tous sens dans Rome, venait à la fois de partout, emplissait l'étendue.

II

Autour de Néron, dans les Jardins de Mécène, où il logeait passagèrement, les mines étaient graves.

Il venait d'arriver de sa villa d'Antium. Rien n'étant fréquent, à Rome, comme les incendies, la première annonce de celui-ci ne l'avait

point inquiété. Mais les nouvelles se faisant mauvaises, il était précipitamment revenu.

On savait maintenant que des inconnus avaient pu, tout à leur aise, attiser l'incendie, lancer des torches, — disant exécuter des ordres de César.

— Comment ne les a-t-on pas massacrés sur place? s'écria Néron.

— Audace de pillards..., dit Pétrone.

Cependant, la plupart se demandaient avec terreur : Quelle idée a-t-on de César Néron, que des incendiaires puissent ouvertement se couvrir de son autorité?

Beaucoup, pour la première fois peut-être, réfléchissaient.

Pétrone avait été le modèle de ces hommes de plaisir. Plus ses propos et ses actes montraient d'abandon et d'insouciance, plus on les admirait en y trouvant un air de noble simplicité. Son aisance au plus fort des désordres les faisait paraître naturels. Ces temps voluptueux et sanguinaires applaudissaient en lui l'arbitre exquis dont ils avaient besoin pour conserver, dans la brutalité de leurs passions, la sauvegarde des apparences de la politesse et de l'esprit. Pétrone était l'homme ingénieux de la bacchanale ; en faisant élégante la jouissance, il la rendait d'autant plus assurée. Mais, cette fois, les circonstances se trouvaient trop effroyables.

Toutes les mesures populaires qu'on se hâta de prendre n'abattirent point les mauvaises rumeurs.

Elles s'aggravèrent quand le feu, arrêté le sixième jour au pied des Esquilies, où l'on avait fait un grand vide à coups de catapulte, reprit en un autre endroit de la ville, dans le quartier Emilien. Il y avait là, entre le Capitole et le Quirinal, des maisons louées à la plèbe. Tigellin possédait ces maisons. On répandit alors que Tigellin, par l'ordre de César, y avait rallumé l'incendie.

— Les flammèches s'en sont chargées suffisamment ! fit le préfet du Prétoire, en haussant les épaules. La nuit, on les voyait pleuvoir comme une grêle de phalariques allumées. Contre une pareille averse de feu, qu'est-ce qu'une méchante toiture en bardeaux de sapin, déjà rôtie par le soleil, comme il y en a tant à Rome? Cela flambait en un clin d'œil : du chaume, de l'étoupe !... Mais l'on s'en prend à César de l'incendie comme on s'en prendrait à lui du manque de blé. Maître, en ce moment, ta bonté loge, habille et nourrit le peuple. Une chose seule lui manque encore, mais c'est la plus importante : le Cirque ! Presse-toi de l'amuser, tu l'apaiseras !

— Le Cirque ne suffira pas ! dit Pétrone.

Une rumeur surtout lui paraissait grave : Néron, en costume de tragédien, sur la terrasse des Jardins de Mécène, devant la Ville

en flammes, avait chanté l'incendie de Troie. D'où venaient ces dires atroces? Pétrone songeait que Pison conspirait, qu'il pouvait, par son immense clientèle, répandre vite des accusations dans le peuple ; et qu'il connaissait la perfidie terrible de celle-ci, ce patricien possédé, comme Néron, de la fureur décriée du théâtre ! César histrion était bien capable d'avoir déclamé devant Rome en feu, d'avoir allumé l'incendie ! Pétrone, quant à lui, pouvait se reprocher maints propos surprenants pour le vulgaire, tenus avec Néron, — quand, dans la chaleur des coupes, on rêvait à demi plaisamment de ne pas mourir sans avoir vu quelque grandiose et effroyable spectacle ! Ces jeux artistiques, sans doute divulgués, se trouvaient terriblement pris au sérieux, maintenant, par le peuple romain, ulcéré.

— Le Cirque ne suffira pas ! répétait Pétrone.

Néron tourna vers lui son regard inquiet.

Tigellin pensa qu'il voulait se rendre important. On savait qu'en Bythinie, comme proconsul, il avait montré de la capacité. Avec un coup d'œil luisant de haine jalouse, le préfet du Prétoire voulut l'intimider :

— Et les Prétoriens? Ils ne suffiront pas non plus, sans doute?

On en était aux paroles graves. Pétrone, au milieu d'un silence glacé, répliqua, de manière captieuse :

— Ta question s'égare ; c'est toi-même que tu dois interroger là-dessus.

Mais Néron, ennuyé d'assister à la discussion de sa propre sûreté, coupa court.

— Que décider?

Tigellin, qui avait fait son profit de l'observation de Pétrone sur l'insuffisance, en un tel moment, des diversions du Cirque, se hâta de répondre :

— Ta sagesse a déjà prononcé, excellent César : Trouver vite les coupables, et gorger la colère du peuple !

Néron fit un signe d'assentiment :

— Vite jeter les coupables au peuple, dit-il. Il ajouta : Où les trouver? Préviens le Préteur des Étrangers.

Les mendiants juifs qui tressaient des mannes dans le Vallon d'Egérie, non loin de la Porte Capène, moyennant loyer aux Publicains, en avaient été chassés par la plèbe venue camper en cet endroit, aux cris de : « Magiciens ! Empoisonneurs ! Incendiaires ! »

C'est alors que les chefs des synagogues, se souvenant des persécutions de Tibère et de Claude, anxieux depuis l'incendie, et redoutant le pire, dénoncèrent à César des hommes que personne ne dis-

tinguait des Juifs, mais qu'ils tenaient, eux, pour de dangereux Frères dissidents. Sous le nom de *chrestiani*, c'est-à-dire comme partisans de *Chrestus*, — un rebelle se disant fils de Dieu, qui avait fini sur la croix, — ils troublaient et compromettaient les communautés juives. Elles avaient exclu ces séditieux. Quant à eux, Juifs sages de la synagogue, ils invoquaient la protection des lois qui les proclamaient « amis de Rome », « sujets fidèles », « tranquilles », « bons », « soumis ».

La dénonciation nommait un certain Paul de Tarse, — dit l'Apôtre, — soit parce qu'il se prétendait envoyé de Chrestus, soit parce qu'il s'était trouvé plusieurs fois chargé de faire des collectes. Il fabriquait des tentes à l'Emporium, et il était très connu dans la plébécule de ce quartier de Rome. Les Juifs de Jérusalem l'avaient accusé devant l'autorité romaine d'enseigner le mépris de leur loi. Conduit à Rome, remis en liberté, il propageait plus que jamais un ordre de choses pernicieux, qui ne menaçait pas seulement la loi juive.

Des Juifs considérables, familiers du Palatin, le mime Alyturus, Tibère Alexandre, dont la statue, souvent souillée d'urine, était au Forum, menèrent les rabbins chez Poppée, dévote de la synagogue. La belle Augusta, de son air le plus divinement modeste, les mena chez César.

Sur ces entrefaites, un avis de Panéros révéla que Calixte, échappé grâce à l'incendie, était un de ces zélateurs de Chrestus.

Alors Néron s'expliqua enfin ce que l'on appelait l'attentat de l'Échanson, et la fuite de Cynara ; c'était un coup des *chrestiani!* Et ceux qui avaient versé le poison, enlevé la concubine, étaient aussi ceux qui avaient lancé les brandons incendiaires, supposé des ordres de Néron ! D'ailleurs, ces *chrestiani* faisaient peur au peuple ; le peuple, disait-on, les croyait capables de tout... Et... n'était-ce pas eux, lors de la mise à mort des esclaves de Pedanius Secundus, qui s'étaient répandus par la ville, — avec des torches déjà? Néron tressaillit : on tenait les coupables.

Sergia veillait au chevet de Calixte.

Le Phrygien, un moment recueilli dans la Communauté de la Voie Nomentane, avait été ramené par le Frère secourable rencontré dans la taverne. On avait fait un long détour par le Janicule et le Transtévère. Mais, sur l'Aventin, ils avaient manqué d'être lapidés au pied des décombres du temple de la Lune, faute de s'être agenouillés. Épuisé, Calixte était repris de fièvre.

La joie causée par le retour du Phrygien avait été courte : maintenant tous étaient pleins d'inquiétudes.

Sergia tâchait de dissimuler les siennes, bien qu'elles fussent intolérables ; et elle aidait Thallus à soigner le malade. Le Samaritain, recueillant ses énergies dans la prière, avait entièrement retrouvé le don des guérisons. Mais Calixte était encore très débile. Anxieusement, Sergia épiait l'incertain progrès des forces.

Cependant, sur des indications du Préteur des Étrangers, on avait fait des recherches parmi la population pérégrine de Rome, arrêté des affranchis, des esclaves, des artisans, soupçonnés d'appartenir à la secte secrète. Mis à la torture, certains avaient parlé.

Sergia l'apprit tout à coup.

Elle enveloppa d'un regard désespéré Calixte assoupi sur sa couche.

Quelque chose de suprême approchait, et, tout en s'épuisant à chercher un moyen d'y échapper, haletante, l'œil fixe, elle demeurait clouée sur place.

Un homme connu d'elle parut à la porte de la chambre, et lui fit un signe. C'était l'esclave chargé de gérer l'îlot de maisons, à qui l'on s'adressait, selon l'indication d'un écriteau. Il dit à Sergia qu'une matrone, dans une litière, la priait de descendre.

Elle atteignit une palla, s'en revêtit, et, remettant la garde du malade à Felicula, suivit l'esclave.

Elle ne le questionnait point. Elle obéissait sans une remarque. Dans une impulsion subite, elle allait. Tout de suite, elle avait admis qu'il s'agissait, à coup sûr, d'une chose très considérable, d'une aide soudaine, qui sauvait tout. « Une matrone dans une litière ». Qui était-ce? Elle songea à Marcia, l'Aînée qu'elle regretta en ce moment de n'avoir point sollicitée, comme le voulait une fois Felicula ; puis à Epicharis ; puis à Attouda, la bonne Phrygienne. Ses pensées tourbillonnaient. Avec la roideur et la sûreté d'une somnambule, tandis que toute sa vie repassait ainsi par sa tête, elle descendait les nombreuses marches dans l'obscurité.

En bas, à la porte, dans la petite rue détournée, ou *angiport*, stationnait la litière. Quatre Éthiopiens gigantesques attendaient un signe pour la reprendre sur leurs épaules. Un peu en arrière, quelques esclaves armés de bâtons se dissimulaient dans les encoignures.

A l'apparition de Sergia sur le seuil, les rideaux de la litière s'entrouvrirent, — et la figure de Galvia Crispinilla s'avança, jetant, la voix brutale :

— Vite ! Attends-tu que les soldats soient venus emmener ton Phryge? On vous ramasse tous ! A peine as-tu le temps de...

Elle fit un geste cynique, et ajouta :

— Je consens à t'aider, mais hâte-toi, c'est tout de suite !

Sergia, sans un mot, comme en rêve, prit place à côté de Galvia Crispinilla.

Les porteurs de la litière rejoignirent la Voie d'Ostie, et s'y avancèrent, dans la direction du Tibre. Suivaient, à distance, les esclaves armés, et, plus en arrière, poussé, malgré sa terreur, par une curiosité démesurée, le gardien de l'*insula*.

— On entasse tous ceux qu'on arrête dans la prison qui est sous le temple de la Piété, disait avec brusquerie Galvia Crispinilla. De là les charrettes auront bientôt fait de les amener au Cirque du Vatican. L'on va lâcher sur eux les lions, les ours, les taureaux. L'on a vidé le Vivarium. On lancera les chiens molosses qui entament leur homme par le ventre pour manger ses excréments. Plus d'une fois j'ai vu des cadavres dans le Spoliaire ; les uns montraient une figure écrasée par le coup de patte de l'ours ; les autres n'étaient qu'un paquet de chair et d'os laissé par les lions repus. Mais tous ceux-là, du moins, sentent le sang.

Sergia, la voix haletante mais résolue, dit :

— Je parlerai à César ! J'aurai leur grâce à tous !

— Comment? Les autres aussi? fit Galvia.

— Assurément ! répliqua, d'un air superbe, la belle Sergia.

Galvia Crispinilla se mit à lui arranger ses cheveux qui étaient en désordre.

— Tu n'as certainement pu prendre le temps de t'accommoder, et cela se voit, observait-elle. Mais il y a là-bas des ornatrices, avec des fards et des parures.

Sergia, maintenant, avait un silence plein de contrainte et de hauteur. Galvia, s'en apercevant, s'irrita :

— Prends garde d'arriver avec cette mine sans grâce ! fit-elle aigrement. Tu es, en vérité, la femme la plus extravagante de Rome ! En un tel moment, qu'as-tu donc autre chose à faire que de courir chez César? Bien heureuse d'y pouvoir aller ! Après ce qui s'est produit ! D'ailleurs, sois rassurée, tu retrouveras bientôt Calixte. Le désir de César, en s'accomplissant, se passera, car son cœur est sans cesse agité de besoins nouveaux. Il est jeune, insatiable, et maître de tout : fixer un tel homme? Vénus y renoncerait ! Certes, tu seras libre avant longtemps. Riche alors de ses dons, tu épouseras quelque vieux noble illustre et ruiné, qui fera de toi une grande matrone, tout en fermant les yeux sur tes plaisirs avec Calixte...

EDMOND BARTHÉLEMY.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE PRÉLUDE DE GENÈVE

Les vendanges nous ramènent la saison genevoise. C'est la septième depuis l'ouverture de la scène internationale. Rarement les apprêts ont été aussi moroses. Serait-on déjà blasé? Pourtant les *impresarii* ont consciencieusement varié les programmes même quand ils n'avaient pas grand'chose à inscrire. Cette année, précisément, il y a un numéro de choix : le retour de l'Enfant prodigue, et une grande vedette : l'Allemagne.

Cette production était attendue avec tant d'impatience qu'on n'a pas cru pouvoir la reculer jusqu'à l'échéance normale. On a voulu improviser une représentation exceptionnelle au mois de mars. Idée malencontreuse. Mal réglée, mal sue, mal jouée, la pièce n'a pu aller jusqu'au bout. Ce mauvais souvenir pèse naturellement. Encore si des efforts évidents avaient été faits pour l'effacer. Tout s'est borné à une répétition qui n'a pas été, elle non plus, un succès et à quelques tentatives de raccords dans la coulisse. Pour mettre l'affaire sur pied dans les quelques jours qui restent, il faudrait un rude coup de collier. Surtout il faudrait avoir le courage de dire au ténor qui fait sa rentrée qu'il détonne.

D'où viennent les embarras de la Société des Nations? De la prétention émise par l'Allemagne de bénéficier d'un régime exceptionnel. Seule elle doit recevoir de suite un siège permanent au Conseil. C'est là l'origine de la crise.

Il faut reconnaître d'ailleurs que les Allemands n'ont fait que tirer

le maximum de l'occasion qui leur a été offerte. Les vrais coupables sont ceux qui ont détruit eux-mêmes un travail péniblement ébauché. La Charte internationale inscrite dans le traité de Versailles était bien imparfaite et les efforts tentés en vue de la compléter avaient été bien infructueux. Tout de même une règle précise avait été posée. L'admission dans la Société devait être une grande faveur accordée à ceux qui s'en montreraient dignes. Pouvait-on leur demander moins que de laisser à la porte du Temple de la Paix l'arsenal des vieilles querelles et les prétentions orgueilleuses. La modestie et la réserve s'imposent aux néophytes. D'autre part, il convenait de respecter les hiérarchies péniblement établies et de ne pas commencer par contester les droits des titulaires plus anciens.

Voilà ce que réclamait le bon sens élémentaire. On a fait exactement le contraire. Non seulement l'Allemagne a été dispensée de la confession publique et du noviciat, mais on a présenté son adhésion comme un sacrifice remarquable fait à l'œuvre de réconciliation. Non seulement on ne lui a pas posé de conditions, même adoucies, mais on l'a presque conviée à en dicter. Bien mieux, on a pris des engagements. Le résultat était inévitable. Les Allemands ont prétendu régenter, se réserver tous les honneurs, mettre l'interdit sur les autres candidats.

Tout pouvait s'arranger si la Société des Nations avait été vraiment l'organisme indépendant et supérieur que prétendent ses admirateurs. L'affaire avait été mal engagée par l'initiative des négociateurs de Locarno. Personne ne les avait autorisés. Il était d'autant plus normal de se dégager que les Locarniens arrivaient à la session de mars divisés et déconsidérés. Ils y étalaient leur impuissance. C'était le cas ou jamais de repartir du bon pied. On n'a su que chercher des diversions dans les revendications de la Pologne, de l'Espagne, du Brésil et recourir au classique ajournement.

Quatre mois de répit. Encore fallait-il en profiter. Seule l'Allemagne a su l'utiliser pour la manœuvre de pression du pacte soviétique. C'était encore une occasion de redressement. Elle a été négligée comme les autres.

La Commission chargée de découvrir une solution s'est réunie à Genève au mois de mai. Son premier soin devait être de faire table rase des obstacles. Est-il besoin de dire qu'elle n'en a rien fait? La prétention allemande d'obtenir seule un siège permanent a été admise sans discussion. Plus encore, il a été convenu qu'un autre siège permanent serait tenu en réserve pour les Soviets et que toute autre candidature serait écartée.

Il fallait pourtant tâcher d'apaiser des mécontentements légitimes.

Lord Robert Cecil a proposé une combinaison. Le nombre des sièges provisoires serait porté de six à neuf. Les moins favorisés seraient assurés de les occuper pendant trois ans. Un régime privilégié serait assuré à trois puissances dont le mandat pourrait être renouvelé par un vote émis à la majorité des deux tiers de l'Assemblée. L'artifice prétendait être très ingénieux en ouvrant la perspective d'une demi-permanence à la Pologne, à l'Espagne et au Brésil. Le quatrième protestataire, la Chine, était abandonné à son anarchie. Le compromis ne satisfaisait personne. Les prétendus favorisés obtenaient juste assez d'avantages pour susciter des jalousies et demeurer à la merci des intrigues. On réveillait la rivalité entre le Conseil et l'Assemblée, entre la conception oligarchique et la conception démocratique de la Société des Nations.. Le Brésil prenait immédiatement position en annonçant son départ. L'Espagne ne dissimulait pas qu'elle agirait de même si on ne lui accordait pas en septembre un siège permanent. La Pologne trouvait dans ses difficultés intérieures un excellent prétexte de maintenir la réserve habile dans laquelle elle s'est enfermée.

La Commission devait se réunir à la fin de juin pour arrêter les propositions définitives. On a jugé prudent de la laisser en sommeil jusqu'à la veille de l'Assemblée. La diplomatie s'est mise au travail sans enthousiasme. Le Brésil a été laissé en second plan. On est habitué aux incartades de l'Amérique latine. L'Argentine a déjà quitté Genève. Certains voient dans l'incident brésilien un moyen de l'y ramener. On gagnerait d'un côté ce qu'on perdrait de l'autre. D'ailleurs la tendance est au régionalisme. L'Amérique intéresse moins que l'Europe. C'est donc la Pologne et l'Espagne qu'il s'agit de retenir.

Du côté de Varsovie on n'est qu'à moitié inquiet. On considère que les Polonais pourraient difficilement sortir de la Ligue au moment où les Allemands y entreraient. Le seul fait qu'un pareil raisonnement puisse être tenu montre la position prédominante déjà prise par l'Allemagne. Impossible de lui montrer plus clairement qu'elle est maîtresse du jeu. Il dépend d'elle d'achever de ruiner l'édifice de Genève. M. Stresemann sait d'ailleurs qu'il a bien mieux à faire en utilisant l'instrument prédestiné à la revision des traités. Réduite à la défensive, la Pologne se contenterait de la combinaison Cecil. Son ambition se bornerait à obtenir d'avance le renouvellement de son mandat provisoire pour avoir six années de participation assurée au Conseil. Ce n'est pas beaucoup. Rien ne dit qu'elle l'obtiendra.

L'Espagne est plus récalcitrante. C'est qu'elle n'a pas grand'chose à attendre de la Société des Nations. Son avenir est dans le ralliement des peuples latins qui devraient faire bloc pour se soutenir

contre les Anglo-Saxons. L'Italie fasciste a entrevu la manœuvre. Elle a plus d'activité et de liberté d'action que la France hypnotisée par la menace allemande.

A la veille de la réunion de Genève la situation se présente de la manière suivante. L'Allemagne se garde de tout éclat, mais elle laisse entendre que tout cassera si on ne commence pas par l'admettre. La partie est d'ailleurs gagnée à Londres et à Paris. Tout est jugé possible, sauf un nouvel ajournement de la réception du Reich.

La crise que traverse la Société des Nations n'est pas seulement une crise d'organisation. C'est le principe même de l'institution qui fléchit.

Quelles qu'aient pu être les arrière-pensées et les divergences de vues des fondateurs, la Ligue de Genève s'est présentée comme une Association de défense de l'ordre établi. Garantir la paix en assurant le maintien du statut créé en 1918 et en coalisant tous les associés contre toute transgression : voilà le plan initial. Il a déjà subi de sérieux à-coups. Tout d'abord toutes les tentatives faites pour préciser le devoir de solidarité, projet d'assistance mutuelle, Protocole, ont lamentablement échoué. L'entrée de l'Allemagne, non pas en qualité de nation repentante et résignée, mais avec le stimulant de l'impunité et la volonté nullement dissimulée de poursuivre la revision des traités, annonce de dures épreuves. Les parties menacées se tournent-elles vers la Ligue pour se défendre? Non, elles s'organisent en marge ou même contre elle.

Il n'est pas une des ententes particulières qui se nouent, même celles qui se mettent officiellement sous le patronage de Genève, qui ne souligne le discrédit de la Ligue. Les apôtres du nouveau culte l'ont si bien compris qu'ils ont dénoncé comme menace de schisme les premières combinaisons défensives. La Petite Entente a été vue d'un très mauvais œil. Les accords franco-polonais et franco-tchèques ont soulevé tant d'objections que le nouvel accord franco-roumain du 10 juin est resté deux mois sans oser s'affirmer. Encore ces traités respectent-ils au moins la lettre du Covenant. Ils prétendent substituer une garantie limitée et ferme à une promesse vague d'assistance générale. Mais ils s'en tiennent au principe formel de coalition contre l'agresseur. Ils se tiennent aux ordres de Genève et ne soulignent les défaillances du système qu'en affirmant la nécessité de le renforcer.

Depuis lors on a vu paraître toute une série de conventions dont l'objet est absolument contraire, puisqu'il tend à dégager les membres de la Ligue d'obligations compromettantes. Le premier est Locarno. Eh! oui, le fameux Locarno qui limite la garantie britannique à la

protection du Rhin en constituant l'Italie et la Grande-Bretagne les arbitres des conflits dégagés de l'obligation impérative de défense.

Le pacte germano-soviétique a développé le système en faisant de l'Allemagne l'arbitre entre la Société des Nations et les Soviets. Les pactes asiatiques sont plus précis encore. Ils stipulent formellement la neutralité en cas de conflit. L'un enchaîne Moscou et Angora, un autre la Turquie et la Perse. Il y en a même un — *horresco referens* — au bas duquel figure la signature de la France. Parfaitement, MM. de Jouvenel et Sarraut n'ont pas hésité à signer avec la Turquie un traité par lequel la France s'engageait à se croiser les bras si les Turcs attaquaient l'Angleterre, malgré tous les engagements de l'article 16 du Covenant. Le règlement de l'affaire de Mossoul a pu reculer le danger. La violation du Covenant n'en a pas moins été commise, si flagrante que le Quai d'Orsay a réclamé une contre-lettre pour dégager sa responsabilité. Le mouvement n'en est pas moins lancé. La clause de neutralité s'est substituée à la clause d'alliance défensive. Elle figure dans le nouveau pacte italo-espagnol.

N'est-ce pas d'ailleurs la conséquence logique de la faillite du Protocole? On s'est flatté de reprendre en détail la réalisation de l'obligation générale d'assistance. C'était aller contre l'évidence, puisque la faillite du Protocole et du projet d'assistance mutuelle provenait précisément des libertés d'action qui voulaient à tout prix se réserver.

Maintenant les neutralités se démasquent ouvertement. L'article 16 du Covenant est non seulement ignoré ou interprété avec fantaisie, mais directement violé, puisque les contractants s'interdisent de prendre les armes même contre une agression ouverte. Nous allons voir ce que va faire la Société des Nations en face d'une évolution qui anéantit purement et simplement la théorie de la solidarité internationale. C'est un peu plus important que de savoir comment se répartiront les sièges.

SAINT-BRICE.

Les paysans russes et le communisme.

Le parti communiste russe compte (et cela avec de grandes exagérations) 400 à 500 000 membres avec à peu près autant de sympathisants, qui auraient tout à perdre avec l'écroulement du communisme, ce qui représente sur les 120 millions de la population environ 1 pour 100. Ajoutons à cela que le parti communiste russe a été par-

ticulièrement éprouvé dans le courant de l'année 1925. Des communistes marquants, qui dirigeaient, qui nourrissaient et inspiraient la révolution bolcheviste, sont morts : Nagine, Narimanof, Skliansky, Froumzé, Ziroul, Hourgy, Miasnikof, enfin Félix Dzerjinsky, le grand chef de la sûreté générale (appelée généralement la « Tchéka »). Trotzky, avec une maladie intestinale, souffre d'une phtisie du larynx incurable, Krassine, si bien connu à Londres et à Paris, compromis politiquement, est atteint d'une maladie sérieuse, Rykof, le président de la République, est touché d'un alcoolisme progressif. Staline (qui est un communiste de second ordre) déclarait sous peu, à l'enterrement du commissaire de la guerre, Froumzé : « Cette année qui s'écoule a été pour nous une année fatale : elle nous arracha un grand nombre de camarades qui nous guidaient, et... malheureusement les jeunes ne viennent pas si facilement remplacer les anciens. »

Le communisme s'est vu obligé, à la suite de diverses causes, de s'aliéner le paysan russe. Il lui a ôté la propriété de sa terre, qui était le rêve du campagnard depuis plus d'un siècle. C'est ce seul rêve qui avait, en 1917, puissamment secondé la révolution russe. Le communisme a ruiné l'inventaire agricole, il a empiré au possible le cadre de son travail, lui a rendu la vie chère et ne lui fournit plus les produits de première nécessité.

Le communisme a imposé à ce paysan une administration de village qui est cupide, véreuse, pervertie, et qui se voit recrutée dans les suppôts de la population, ignorant les intérêts les plus élémentaires des paysans, n'ayant en plus aucune autorité à leurs yeux. Nous n'avons pour le prouver qu'à choisir entre une centaine ce texte d'une correspondance, publiée par le journal communiste, la *Bednota* (ce qui veut dire : la Pauvreté), en date du 18 janvier 1925 :

« J'arrive au village Gavrilovo, du district de Loukoianovsk. Dans une izsba j'entre en conversation avec son propriétaire et lui pose cette question :

« — Avez-vous ici des communistes?

« — Dieu nous en a préservés, répond-il.

« Et sa femme ajoute :

« — C'est parce qu'il n'y en a pas, qu'on se la coule douce. Les voisins nous envient de n'avoir pas de communistes.

« Mais à ce moment son mari lui fait signe, le couple commence à se méfier et s'enferme dans le silence... Une autre fois j'assistais à une conférence électorale à la volost (groupement administratif de plusieurs villages). Le président demande si personne ne proteste contre les personnalités des élus. Une voix paysanne se fait entendre : « Si, je proteste. — Contre qui protestez-vous, demande le président. — Nous protestons contre l'élection de Smirnof et de Sazonof. Ce sont des indésirables. — Pourquoi sont-ils des indési-

rables? » reprend le président. Et il reçoit cette réponse : *ce sont des communistes.* »

Le village russe reste récalcitrant à tous les essais de communisme. Il comprend que les Soviets se sont rendus maîtres des élections. Les communistes villageois, sans même occuper une situation quelconque, veulent y jouer le rôle de fonctionnaires du pouvoir soviétique en participant activement à l'administration du canton.

Nous trouvons maints exemples frappants de ce pouvoir dictatorial et discrétionnel des communistes villageois ; la presse soviétique en pullule. Et voici un texte publié le 20 août 1925 par les *Izvestia* :

« Le secrétaire de la cellule communiste du village (la staniza), Popoutnaia, au Kouban, J. Kozlovsky, organisa une sorte d'administration « épiscopale » au village, dont il devint le chef, et distribuait les autorisations de baptême, de mariage, d'enterrement, pendant que le président du soviet villageois réglait les questions des services à l'église. »

Voici un document reçu dans la chancellerie du camarade Kozlovsky : « Au camarade Kozlovsky, le citoyen Patchkourof demande l'autorisation de se marier à l'église. Nous demandons vos instructions. » Résolution prise par le camarade Kozlovsky : « Le mariage à l'église est autorisé. — Le secrétaire de la cellule communiste (*signé*) J. Kozlovsky, le 25 janvier. »

La *Pravda* constate que « chaque membre du parti communiste est un fonctionnaire soviétique ». (Numéro du 1er mars 1925.)

Les paysans identifient dans leur conception naïve le « communiste » et le dignitaire soviétique. Ils considèrent les membres du parti communiste comme des faux chefs.

Ce qui confirme le paysan dans cette conviction, c'est qu'il voit les communistes participer à la perception des impôts, qui reste, aux yeux de la population, la plus lourde et la plus haïe des manifestations du pouvoir soviétique. La *Pravda* remarque (le 25 octobre 1924) : « A toutes les assemblées ce sont les communistes qui traitent les questions des impôts et prennent une part active à leur perception. Ce fait détourne les paysans indépendants du communisme et des communistes. »

« Les communistes et les membres actifs des jeunesses communistes voyagent l'automne durant et continuent de parcourir la volost pour enlever tout leur avoir aux paysans retardataires du paiement de leurs impôts. » (La *Pravda* du 1er mars 1925.) « La majeure partie des communistes villageois ne sont des paysans que de nom. Ils n'ont généralement pas de ménage, ou s'ils en ont un, ils s'en occupent fort peu. Aussi le secrétaire du comité central du parti communiste, Molotof, avoue « que parmi les communistes villageois un très petit nombre sont des paysans, qui travaillent dans leur propre ménage ». (La *Pravda*, du 7 janvier 1925.)

La situation économique de ces communistes villageois est extrêmement précaire. Leur ménage est délaissé et désorganisé. Sur vingt-cinq communistes villageois, peut-être cinq ont encore conservé quelque cheptel et un maigre inventaire agricole. Ces communistes villageois se sont transformés en employés bureaucratiques. » (La *Pravda* du 25 décembre 1924.)

Ils occupent des postes dits d'élection, mais en vérité nominatifs, soit dans les soviets locaux, soit dans les coopératives soviétiques, ou bien encore en qualité d'experts techniques. Souvent on entend les paysans dire entre eux : « Qu'irai-je faire dans le parti communiste? Je sais à peine lire et écrire, donc je ne pourrais pas prendre des fonctions soviétiques. »

Il est évident que les éléments communistes villageois sont recrutés dans les suppôts et parmi les déchets de la population paysanne, fait qui n'aide pas à consolider leur autorité vis-à-vis de la grande masse de la population des campagnes.

« La cellule communiste du village, composée de membres qui ne travaillent pas la terre, qui en sont pour ainsi dire arrachés, n'est pas du tout portée à s'intéresser aux questions de l'agriculture. » (La *Pravda* du 25 décembre 1924.)

Donc l'administration villageoise recrutée parmi les communistes ne s'intéresse nullement aux besoins des paysans, s'éloigne de tout ce qui touche de près la mentalité du paysan dans les différentes questions qui lui tiennent à cœur, ne jouit d'*aucun respect de la part du village*. Les communistes du village, qui représentent le pouvoir soviétique, *restent absolument étrangers aux masses paysannes, n'exercent aucune autorité et excitent contre eux une animosité tout à fait prononcée de la part des agriculteurs*. Sans être ni syndiqués, ni unis, les paysans russes se sont trouvés partout vis-à-vis des mêmes défauts des communistes villageois et ont un peu partout réagi de la même façon.

Un membre des jeunesses communistes, Lytchkof, écrit dans la *Bednota* (28 octobre 1924) : « Le parti communiste n'a aucune autorité au village. Ce sont là des buts et des espérances qu'il faut oublier. Un membre du parti, ou un jeune communiste qui aura vécu au village vous le dira, parce qu'il l'aura vu et l'aura senti sur sa peau ; souvent les masses paysannes terrorisées ne vous le font pas paraître, parce qu'elles ont peur d'avoir le verbe trop haut, mais écoutez seulement ce qu'on chuchote dans les coins. »

Un des correspondants du journal communiste, la *Bednota*, qui avait dit à son interlocuteur *que c'était les communistes qui avaient aidé les paysans à prendre le pouvoir*, s'entendait répondre par le paysan : « Que le diable emporte ce pouvoir. Si vous me laissiez un peu en repos et si vous donniez du répit à ma jument... » (La *Bednota* du 28 septembre 1924.)

De leur côté, les communistes villageois qualifient les paysans

de contre-révolutionnaires. L'enquête faite au district Borisoglébsk constate que certaines volosti comptaient 98 pour 100 de population « contre-révolutionnaire ». (La *Pravda* du 25 février 1925.)

Le dictateur Staline déclara du haut de la tribune *qu'un mur infranchissable séparait la cellule communiste villageoise de la masse de la population paysanne*, et le délégué communiste Woévodina, au Congrès des secrétaires des cellules communistes, confirme ce fait. (La *Pravda* du 24 octobre 1924.)

Les membres du parti communiste, sans porter aucune responsabilité, s'identifient avec l'administration villageoise ; ils ont su, avec un talent particulier, s'aliéner à fond la population des campagnes.

Un membre du Comité central du parti communiste avait été chargé de procéder à une révision du département de Tambof et cite dans la *Pravda* les exemples suivants (du 25 novembre 1925) : — « La cellule communiste est constituée par trois communistes, dont l'un était président du Soviet villageois, l'autre président de la Société coopérative, et simultanément secrétaire de la cellule communiste ; le troisième était président de la société locale de secours mutuel. Ces trois communistes ne travaillaient pas du tout. Ils passaient leur temps à boire, à se débaucher ouvertement et à rudoyer la population, qu'ils faisaient fréquemment frapper à coups de bâton. Souvent les paysans les cueillaient ivres morts dans la rue et conservaient, pour ne pas payer deux fois les mêmes redevances, l'argent perçu comme impôt, qu'ils portaient sur eux. Des centaines de dossiers criminels et autant de procès-verbaux s'étaient accumulés le jour de notre arrivée, sur lesquels aucune instance judiciaire ne s'était prononcée, ni n'avait statué... » « ...Les communistes continuent d'appliquer les habitudes qu'ils avaient prises pendant la guerre civile. » (Le *Communiste* du 8 décembre 1924.) Et ce fait est confirmé par la *Pravda* (12 décembre 1924), qui dit : « Les méthodes surannées du communisme militant sévissent. Les communistes ne peuvent pas se déshabituer de commander et d'ordonner. »

« La majeure partie de ces communistes ne possédant aucun principe et pas de points de vue communistes stables, ils sont mal pourvus matériellement, se décomposent dans ces nouvelles conditions économiques et marchent dans la voie des abus, de l'ivrognerie, des pots-de-vin et des pires vices. » (*Le Communiste*, en date du 3 décembre 1924.)

Le communiste Smerdof communique à la *Bednota* (du 28 septembre 1924), que les communistes aux villages ne s'occupaient que de perquisitions, d'arrestations, de confiscations et de fusillades. Il arrivait qu'ils réquisitionnassent une vache chez l'un des paysans pour se l'offrir en festin à l'occasion d'une fête révolutionnaire quelconque.

Au village Jouravlevka du district d'Akmolinsk, les paysans se

plaignaient unanimement de ce que les communistes y exerçaient un pouvoir absolu. « Le camarade Tkatcheff (organisateur du parti communiste) et le camarade Kravtchenko (membre du comité exécutif de la volost), lorsqu'ils arrivaient au village, déposaient d'abord sur la table, bien en vue, un pistolet système Nogan. Tkatcheff aimait être rencontré et acclamé par la milice, la jeunesse communiste, les coopérateurs et les habitants. Il se faisait faire militairement le rapport. C'était une vraie manie de grandeur. » (La *Pravda*, en date du 13 décembre 1924.)

Au village Couty, du département de Kharkow, le 22 juin 1924, au cours d'un procès sur les dégâts causés par le bétail dans un champ, l'accusateur, membre du parti communiste, Poplavsky, s'adressant à tous les paysans présents au procès, s'écria : « Tous les paysans sont des buveurs de sang, des provocateurs et des ennemis du pouvoir soviétique. » (Le *Communiste* du 9 juillet 1924.) Un paysan vint se plaindre au dictateur Staline des procédés qu'emploient les communistes et surtout les jeunesses communistes vis-à-vis des paysans : « Ils ne savent rien, ne font rien et veulent tout enseigner à tout le monde. » (La *Bednota* du 5 avril 1925.)

Les paysans russes font preuve d'une patience énorme dans leur lutte contre l'arbitraire et les persécutions des communistes villageois et de l'administration communiste. Ces derniers eux-mêmes l'avouent : le communiste Smerdov (la *Bednota* du 28 septembre 1924) écrit : « Il est difficile au paysan d'attaquer ouvertement les communistes, étant à leur merci. »

La *Pravda* raconte qu'au département de Poltava une famille paysanne de huit personnes fut assassinée. On arrêta les assassins, mais on les relâcha bientôt, parce que des communistes y avaient participé. L'enquête était menée de façon à effacer les traces des meurtriers. Les villageois terrorisés n'osèrent pas se plaindre, mais perdirent toute foi en une justice du pouvoir communiste.

Le même journal raconte ce fait : un père, au village, se querella avec son fils qui appartenait officiellement au parti communiste. Une rixe s'ensuivit, pendant laquelle le fils frappa son père d'un coup de couteau au ventre. Le père mourut. Le fils fut condamné à un mois de prison et libéré « comme un agent communiste utile au village ».

« Dès qu'un délinquant est communiste, il devient inutile de se plaindre de lui. » (La *Bednota* du 18 janvier 1925.)

Dans la région de la Tartarie les villageois se sont montrés plus courageux et la cellule communiste de la volost passa en jugement pour ivrognerie et pour terrorisation des paysans. (La *Pravda* du 11 novembre 1925.) On voyait défiler devant le tribunal des gardes rouges démobilisés et les vieux paysans du village et même les femmes qui tous et toutes témoignaient d'eux qu'ils n'avaient fait ***que du mal au pays.***

Les jeunesses communistes poursuivent encore un but spécial, c'est la persécution de la religion au village. Ils se livrent aux excès les plus barbares, déterrent les cadavres des morts aux cimetières, arrachent les croix, salissent les temples et persécutent les prêtres.

Toute cette documentation fournit l'occasion d'affirmer que les communistes du village sont des éléments imposés par les bas-fonds du pays. Ce sont pour la plupart des anciens criminels de droit commun, absous par le régime communiste, qui pardonne au prolétaire tous les crimes. Ce paysan, qui avait supporté tous les jougs imaginables depuis celui des Tartares, a élaboré des méthodes toutes particulières de lutte contre ses oppresseurs, méthodes qui se transmettent par atavisme de génération à génération.

Nous assistons donc à ce spectacle inouï que depuis 1924, sur toute la surface de la Russie, une extermination lente, mais systématique, des communistes villageois se produit en masse, extermination qui dure jusqu'à aujourd'hui. Les communistes fuient les villages russes qui en sont aujourd'hui passablement débarrassés.

Le paysan russe secoue le joug communiste petit à petit, en forçant le pouvoir soviétique à céder ses positions conquises l'une après l'autre. Le dernier coup de grâce du paysan était le refus de fournir aux Soviets du blé pour leur exportation et, par ce fait, il ruine *le monopole du commerce extérieur des Soviets.*

Il n'y a aucun doute qu'il deviendra impossible aux Soviets de gouverner contre la volonté des gouvernés et nous allons assister à l'épuration du mécanisme villageois administratif par une élimination de l'élément communiste du sein des Soviets villageois.

M. Martchenko.

LES LETTRES

UN ANALYSTE : RENÉ BÉHAINE

Au milieu du bruit persistant suscité par l'œuvre de Marcel Proust, il est curieux que deux ou trois critiques seulement, à ma connaissance, en France et en Amérique, aient songé à rapprocher de son œuvre celle, beaucoup moins connue, de M. René Béhaine. Il y a cependant entre *la Recherche du temps perdu* et l'*Histoire d'une société* des rapports indéniables : même dédain apparent de toute composition, même minutieuse transcription autobiographique, même poursuite de l'idée ou de la sensation jusqu'à l'extrême limite de la recherche possible. On ne peut manquer non plus d'être frappé de la symétrie pareille de ces études d'une époque : s'il y a chez Proust le côté de chez Swann et le côté de Guermantes, il y a chez M. Béhaine le côté des Varambaud et le côté des Laignes.

Cependant, on ne doit pas oublier qu'une bonne partie de l'œuvre de M. René Béhaine est antérieure à la publication des livres de Marcel Proust ! Elle a commencé de paraître dans *la Revue de Paris* en 1906, et plusieurs volumes en ont été publiés avant la guerre.

Depuis l'âge de dix-sept ans et demi, René Béhaine s'était attelé à un roman, *la Conquête de la vie*, dont on retrouve des fragments au tome IV de l'*Histoire d'une société*. Proust, à cette époque, lui était bien inconnu.

D'ailleurs, après avoir marqué les similitudes, il faut noter les différences : les sujets traités par nos deux analystes sont très dissemblables, comme leur double vie. L'*Histoire d'une société*, malgré son titre ambitieux, n'envisage à peu près qu'une certaine société provinciale d'il y a trente ans environ, société qui a ses ridicules, mais qui

n'en est pas moins fort étrangère au monde où évoluent Swann et même la duchesse de Guermantes. Les hommes y sont un peu ennuyeux, mais honnêtes ; les femmes ont des manies mesquines, mais elles brillent par une impeccable fidélité ; les jeunes filles sont chastes, les jeunes gens timides et sentimentaux... Nous sommes loin des modèles habituels de Marcel Proust.

Dira-t-on que celui-ci aurait pu avoir toutefois ainsi la première révélation d'une méthode qu'il aurait appliquée avec maîtrise à son propre milieu? Nul ne pense à le soutenir. Si ces deux auteurs se ressemblent par de nombreux côtés, la raison en est beaucoup plus simple : ils se rattachent tous les deux à la même lignée littéraire. Ils ont continué, avec les modifications nécessairement imposées par le temps et la mode, la vieille esthétique naturaliste.

Est-ce que nous ne retrouverons pas chez eux, en effet, et poussé jusqu'à l'exaspération, le culte de cette fameuse « tranche de vie », si préconisée à la fin du dernier siècle? Proust et Béhaine l'ont tellement aimée, qu'ils l'ont matérialisée pour ainsi dire dans l'ordonnancement étrange de leurs volumes, qui commencent on ne sait pas pourquoi et semblent s'arrêter au hasard. Les chapitres sont disproportionnés. Les mêmes histoires sont reprises plusieurs fois en des volumes différents. On trouve des sortes de dénouements dans l'intérieur de chaque tome, mais jamais à la fin. Les Goncourt eux-mêmes n'auraient pas osé aller jusque-là. mais ils auraient certainement admiré ces audacieux.

Ils les auraient reconnus pour leurs disciples authentiques, en constatant non seulement leur amour pour les infiniment petits de la sensation, mais surtout l'amertume et l'ironie de leur vision du monde.

« Je juge tout du point de vue divin, nous a dit M. Béhaine, et la vie pour moi est relative : Proust ne voit qu'elle. »

C'est possible, si l'on cherche les intentions cachées ; il n'en reste pas moins que les deux écrivains nous donnent, aussi bien l'un que l'autre, une caricature atroce et désolée de l'existence. Le pessimisme domine tellement leur œuvre, que, pour les expliquer, il ne faut pas s'arrêter aux Goncourt ; on doit remonter à Flaubert.

Dans le premier volume de M. René Béhaine, plus influencé que les autres par le naturalisme, nous ne pouvons pas ne pas être péniblement frappés de l'esprit de révolte et d'irréligion qui soulève trop de pages, et multiplie ses boutades. Observations amères, et souvent injustifiées, d'ailleurs, sur l'éducation, la famille, l'Église. Il y a là une déformation systématique qu'un écrivain et un moraliste comme lui est aujourd'hui, certainement, le premier à déplorer.

*
* *

En quoi donc cet analyste mérite-t-il notre attention? Nous avions les naturalistes — et il y en a encore beaucoup, car les écoles n'évoluent ni ne meurent, — nous avions Marcel Proust. Que nous apporte donc M. René Béhaine?

Je sais bien que ses ambitions sont vastes. Il avait rêvé, tout jeune, en retraçant l'histoire de Michel Varambaud, son héros principal, et de Catherine, de faire servir son expérience aux jeunes gens à venir. Pour cela, il voulait étudier et critiquer l'éducation de ses deux personnages, et, pour mieux la faire comprendre, décrire les différents milieux auxquels appartenaient leurs parents. Il soulèverait la question religieuse, la question sociale ; puis il parlerait du militarisme, étudierait l'idée de patrie...

Jusqu'à présent, il n'a bien réalisé qu'une partie de ce programme ; mais cette partie-là semble hors de pair : c'est celle où il a mis sur pied notre société d'avant-guerre, à peu près évanouie.

Société bourgeoise d'abord, le côté des Varambaud, pour parler comme Proust. Fils de magistrat de province, M. René Béhaine a vu l'époque du triomphe suprême de cette bourgeoisie, avant l'ébranlement de ces dernières années. Il a grandi dans ces vieilles demeures « à large façade et à fenêtres hautes, faites pour abriter des familles nombreuses et dont la grandeur sans faste étonne et irrite celui qui, parvenu d'hier, retrouve avec un dédain apparent, dans cette image d'un passé appartenant à d'autres, le témoignage d'un esprit qu'il a pu vaincre, mais qu'il n'a pas remplacé » ; il a connu cette vie de province d'autrefois, si tranquille, à cette époque où il y avait encore un foyer, la suspension dans la salle à manger, les servantes, la laveuse, l'homme qui venait scier le bois (1) ; où l'on se recevait dans ces dîners simples et confortables, empreints d'urbanité, animés de conversations faciles, où les compliments remplaçaient les opinions : la question d'argent n'y occupait jamais la place prépondérante qu'elle a prise aujourd'hui... elle n'existait pas : seize mille francs de revenus représentaient la plus belle aisance.

De ce décor qui demeure maintenant, dans certains coins perdus, comme une coque vide et souillée, M. René Béhaine a voulu tout préserver de l'oubli : il a su le peupler d'une foule de personnages inoubliables, et que nous ne reverrons plus.

(1) M. Henry Bordeaux a bien décrit tout cela, également, dans *la Maison* (Plon-Nourrit.)

Mais il est une peinture, où, semble-t-il, il a merveilleusement réussi : celle des derniers représentants de la vieille aristocratie terrienne, plus durement touchés que les autres par la transformation économique de notre époque, et qu'il a appelés *les Survivants*. Le sujet, certes, est riche et pathétique. Plusieurs l'ont abordé, comme M. de Curel dans *les Fossiles* et M. Charles Géniaux dans *les Faucons*. Mais ici, il est traité dans toute son ampleur. M. René Béhaine prend nos hobereaux dès leur naissance. Il les conduit en nourrice, à la campagne, puis au couvent ou au collège, où ils passaient leurs dix mois d'affilée, loin de leur famille. En six années de mariage, il en venait ainsi quatre ou cinq ; mais la mère, délivrée de tout souci par une sécurité profonde, organisait sa vie de la façon dont elle l'entendait, bien plus facilement que la petite bourgeoise hypnotisée par son fils unique.

Après un court séjour avec cette mère qui les emmenait une fois par semaine en ville pour prendre part à des œuvres de piété, les filles se mariaient. Elles épousaient en général des hommes de leur rang, « pour qui la recherche du bien-être, certaine participation à des œuvres municipales et aux sociétés d'intérêt local et la pratique des devoirs mondains suffisaient à remplir l'existence ». M. de Laignes et M. de Chappes ne semblent point penser à autre chose. Quant à leurs femmes, leur vie est aussi exempte d'imprévu : le matin, elles vont à la messe, puis elles visitent les pauvres ; l'après-midi, en toilette riche, elles se rendent à l'évêché, ou chez quelque parente, mais toujours dans les vieux quartiers, « réseau compliqué de petites rues obscures et humides que bordent des maisons à pignon ou d'antiques hôtels, entre lesquels on aperçoit tout à coup, dominés par le clocheton de leur chapelle, les bâtiments inégaux des hospices ou des communautés religieuses. » Ou bien elles reçoivent celles de leurs « relations » qui se sont fait annoncer. Chaque semaine, le dîner du dimanche réunit leur famille.

Ces gens-là, dont l'existence deviendra peu à peu incompréhensible à ceux qui viendront, maintenaient l'ensemble de traditions qui a si longtemps caractérisé la société française. Pleins d'une aisance faite de la sécurité de leur situation, ils conservaient toujours le même ton d'autorité tranquille, et pouvaient être familiers, tellement la distance qui les séparait de leurs obligés semblait à ceux-ci grande et naturelle, et parce qu'ils savaient bien que nul ne songerait à la franchir. Ils nous ont gardé ainsi « les habitudes de cette politesse de naguère, dont le principe, lorsque chacune d'elles avait des limites nettement définies, soutenait, comme une armature invisible, toutes les classes de la société, et qu'on ne rencontre plus à présent

que dans le cercle restreint d'une aristocratie, parce que, à l'écart du mouvement démesuré d'envie qui bouleverse le monde, elle seule aujourd'hui se considère comme occupant son rang, — cette politesse profonde, qui n'est qu'un consentement à l'ordonnance naturelle de la vie, au milieu de laquelle l'être humain, en acceptant la place qu'il garde sans révolte ni résignation, reçoit de la nature qui la lui a assignée quelque chose de son impassibilité et de la sereine indifférence de ses lois ».

Sur ce monde, M. René Béhaine a fait lentement descendre le soir. Nous les avons vus, ces nobles, peu à peu abandonner leurs terres, se renfermer dans leurs vieux hôtels des petites villes. Ce qui était possible au père, en effet, ne l'était plus au fils. Les besoins et les charges n'ont cessé d'augmenter et les ressources étaient les mêmes. Une fortune moyenne peut encore permettre de tenir son rang dans quelque sous-préfecture ; elle ne permet plus d'être un châtelain.

Pour rendre plus poignant ce crépuscule, le romancier a usé discrètement d'une sorte de *leit-motiv* symbolique. Cette famille de Laignes, qu'il a placée au centre de son tableau, est dominée elle-même par la silhouette du caveau mortuaire construit dans le parc de son château. Là, veillent et attendent les glorieux défunts que l'on ne saurait plus égaler :

« Contrairement à la plupart des morts que ceux qui les ont le plus aimés s'empressent d'éloigner de leur vie et de reléguer à l'écart, dans des lieux spéciaux et anonymes, ceux-là étaient restés chez eux, et, toujours mêlés à la vie de famille, faisaient au milieu d'elle un groupe sévère et vénéré. Et ce voisinage des morts n'inspirait aux vivants ni crainte ni répulsion, autant peut-être parce qu'on y était habitué que parce que ces chrétiens ne voyaient dans la mort qu'un moment d'attente. »

De temps en temps, néanmoins, ces descendants font à leurs ancêtres des visites pleines de mélancolie et d'amertume ; et ce sont des scènes vraiment prenantes, lorsque M. de Laignes, relisant les plaques mortuaires pleines de souvenirs illustres, de titres et de hauts faits, songe tristement qu'au-dessous de son nom ses enfants ne liront rien, — ou encore, lorsque son fils, revenant beaucoup plus tard dans le château définitivement abandonné, ne trouve en bon état que la chapelle funéraire : c'est que, de loin, il n'a cessé de penser à elle ; il a recommandé à ses gens qu'elle soit bien entretenue, que l'on continue à y célébrer des messes aux dates fixées, que les tombes de ses parents soient garnies de fleurs... et tous ses ordres ont été ponctuellement exécutés.

Ainsi tout a croulé dans l'abandon et l'oubli ; il n'y a plus de châtelains de Laignes ; ils ont laissé tomber par force l'autorité, l'influence, les prérogatives de leur famille ; mais cela subsiste encore, que rien ne peut remplacer : une tradition, une lignée, l'attestation de longs services, créateurs de droits et de devoirs, ce qu'il faudra bien reconnaître un jour, si l'on veut sortir enfin du désordre et de l'anarchie qui nous étouffent.

Même si cette réaction indispensable, que M. René Béhaine désire et appelle plus que quiconque, ne devait jamais se produire, son œuvre n'en demeurerait pas moins précieuse. Elle resterait le témoin d'une société abolie, dont le règne d'un siècle a été constamment rongé et finalement renversé par les erreurs démocratiques qu'elle n'a jamais su combattre avec assez d'énergie. Cette société, il ne faut pas cependant permettre qu'elle soit calomniée et rabaissée à plaisir. Le monde des Guermantes, des Charlus et des Swann, grâce à Dieu, n'est pas, n'a pas été toute la France. Notre pays a vécu, il a résisté aux plus néfastes expériences politiques, aux cataclysmes mondiaux les plus terribles, aux plus sournoises conjurations, grâce à ces silencieuses réserves provinciales, que l'on a trop longtemps ignorées et dédaignées. Il y avait bien là des individualités médiocres, peut-être ridicules, des hommes et des femmes faillibles comme les autres, pleins de défauts sinon de vices, mais que maintenait cette forte armature traditionnelle, cet ensemble de disciplines énervantes et salvatrices, que le cosmopolitisme et le brouhaha des grandes villes ont eu bientôt fait de ruiner.

M. René Béhaine, lui aussi, est donc un témoin, un témoin que l'on ne pourra pas négliger. Il est de ceux qui peuvent attendre. Plus on prendra du recul, plus son œuvre gagnera en originalité et en grandeur.

Armand Praviel.

LES SCIENCES

LA PLUIE ET SES BIENFAITS

Il est un vocable qui a cours presque partout, et qui dit : « Ennuyeux comme la pluie ! » Certes, l'averse n'a rien d'agréable pour le touriste qui voyage pour son plaisir, pour le citadin forcé de parcourir les rues sous un parapluie souvent difficile à tenir ouvert, pour le marin à qui elle voile l'horizon d'une façon dangereuse. Mais la pluie a aussi ses avantages. Et un autre vocable, contre-partie du premier, adjoint au mot de pluie un adjectif flatteur, en parlant de « pluie bienfaisante ».

La pluie, en effet, est « bienfaisante » pour l'agriculteur, c'est-à-dire pour l'homme dont le labeur contribue à nous nourrir. Elle lui permet de travailler d'une façon utile, soit en fertilisant la terre où il a semé le blé nécessaire à notre « pain quotidien », soit en favorisant la végétation des prairies où iront se nourrir les bestiaux dont la chair est pour nous un aliment précieux. La pluie, en outre, ruisselant le long des montagnes où la vapeur d'eau s'est condensée, y fait naître des torrents ; ceux-ci deviennent des rivières et des fleuves dont le mouvement de descente vers la mer, terme ultime de leur existence, représente cette formidable quantité d'énergie, encore si mal utilisée, et que l'on appelle la *houille blanche*.

On voit donc que les bienfaits de la pluie sont nombreux. Examinons-les successivement, afin de les mieux connaître.

Il est une croyance très répandue dans la masse du public : c'est

que l'eau de pluie est de l'eau « chimiquement pure » ; cette croyance est encore renforcée par les manuels de photographie qui recommandent, pour dissoudre les substances qui doivent former les différents bains nécessaires aux opérations, d'employer de l'eau distillée *ou de l'eau de pluie.*

Assurément, au moment où se forme la gouttelette d'eau qui résulte de la condensation de la vapeur contenue dans l'atmosphère, cette gouttelette est, en effet, de l'eau chimiquement pure ; mais elle ne conserve pas longtemps cette pureté originelle. Cette gouttelette tombe à travers les gaz de l'atmosphère. Or ces gaz ne sont pas uniquement de l'oxygène et de l'azote. Indépendamment des gaz rares : hélium, krypton, xénon, néon, argon, hydrogène, qui leur sont mélangés, à dose très faible d'ailleurs, ils renferment des composés azotés : nitrites, nitrates, composés ammoniacaux, qui ont pris naissance sous l'action des décharges violentes, produites dans l'air par les orages électriques. La pluie, en tombant à travers les masses gazeuses atmosphériques, dissout ces composés ; de sorte que ce n'est plus de l'eau chimiquement pure qui forme les gouttes d'eau quand elles atteignent le sol : c'est de l'eau contenant en dissolution des composés de l'azote. Or ces composés de l'azote sont la base des engrais si nécessaires à l'agriculture. La pluie n'est donc pas seulement de l'eau qui apporte de l'humidité, de l'eau qui arrose : elle est de l'eau qui fertilise.

Arrivant au sol avec la pluie qui les entraîne, ces composés de l'azote y favorisent en effet la végétation. *Sapiens nihil affirmat quod non probet*, disaient les philosophes scolastiques : nous allons donner quelques chiffres qui vont illustrer cette affirmation d'une manière saisissante.

A l'observatoire de Montsouris, vingt ans d'observations suivies et d'analyses d'une précision rigoureuse ont donné les résultats suivants : un litre d'eau de pluie contient, en moyenne, deux milligrammes d'azote ammoniacal et deux tiers de milligramme d'azote nitreux. Ces teneurs peuvent sembler bien faibles, infinitésimales même. Cependant, au point de vue agricole, elles sont d'importance, car il faut alors envisager non plus la teneur d'un litre, mais la somme totale des composés azotés contenus dans la masse des eaux de pluie qui tombe annuellement sur la terre. Si nous considérons seulement le sol français, sur lequel tombe chaque année une hauteur moyenne de 80 centimètres de pluie, un calcul élémentaire nous montre que la pluie amène par hectare et par an une quantité d'azote égale à 22 kilogrammes, ce qui équivaut à l'épandage de 156 kilos de salpêtre. Étendons ce calcul à la superficie totale de la France : nous

trouvons que l'apport de la pluie en nitrates y représente plus de 9 000 *tonnes de salpêtre*. On voit par ces chiffres, plus éloquents que de longs discours, combien est précieuse et bienfaisante l'eau de pluie, et combien il est difficile de la remplacer par de l'eau d'irrigation qui ne contient pas l'élément fertilisant.

Si maintenant, des régions tempérées nous passons à celles des pays équatoriaux, la proportion des composés azotés dans l'air peut y être beaucoup plus forte, par suite de la fréquence et de l'intensité des orages électriques dans la zone torride ; ainsi peut s'expliquer très aisément la végétation luxuriante des régions intertropicales.

*
* *

Voilà donc un premier bienfait de la pluie : elle fertilise la terre et en active la production végétale. Mais nous allons en voir un autre : c'est l'énergie mécanique que nous procure « l'eau du ciel ».

On nous parle, depuis longtemps, de l'utilisation des chutes d'eau pour fournir à l'industrie la puissance mécanique nécessaire. Or, qu'est-ce qu'une chute d'eau? C'est une discontinuité dans la descente d'un cours d'eau parti de la montagne pour arriver à la mer, cours d'eau qui, au lieu de suivre la pente régulière du terrain sur lequel il coule, trouve devant lui un obstacle qu'il est obligé de franchir pour tomber ensuite au niveau plus bas qui se trouve de l'autre côté. . Il y a là une énergie mécanique souvent considérable, comme au Niagara ou aux chutes de Victoria, en Australie, ou à celles de Kaieteur, dans la Guinée anglaise, où les eaux du Potaro se précipitent, en masses colossales, d'une hauteur de 275 mètres, soit deux fois celle des chutes de Victoria et cinq fois celle du Niagara. On y estime à un million trois cent mille chevaux-vapeur la somme d'énergie disponible. Et, quand il n'y a pas de barrages naturels, on en fait d'artificiels, comme celui d'Éguzon, dans la Creuse.

Or, qu'est-ce qui alimente les cours d'eau qui produisent ces chutes? tout simplement la pluie, c'est-à-dire l'eau tombée du ciel par condensation de la vapeur contenue dans l'atmosphère. On peut calculer directement, en gros, l'énergie globale ainsi représentée : de nouveau, les chiffres vont apporter à la démonstration l'appui de leur éloquence.

Considérons d'abord la France : il tombe par an, sur notre sol, une hauteur de pluie « moyenne » de 80 centimètres. La superficie du sol français étant de 500 000 kilomètres carrés, cette hauteur de pluie donne un volume de 400 milliards de mètres cubes, et ces

400 milliards de mètres cubes d'eau sont précipités du ciel sur un sol dont l'altitude *moyenne* est de trois cents mètres. Ils devront donc, pour arriver à la mer, *tomber* de trois cents mètres de hauteur.

Évidemment, il y a « du déchet » : toute l'eau tombée n'arrive pas jusqu'à l'Océan qui la guette comme une proie. Si toute cette eau arrivait, sans perte aucune, jusqu'à la grande mer qui en est le récipient commun, elle développerait au cours de l'année douze millions de milliards de kilogrammètres, soit trois milliards sept cents millions de kilogrammètres *par seconde*. La puissance « théorique » correspondant à la descente des eaux de pluies en France est donc de 50 *millions de chevaux-vapeur*.

Mais, nous l'avons déjà dit : il y a des « fuites » pendant le parcours. Une partie de cette eau entre dans le sol par imbibition pour être absorbée par les plantes ou pour hydrater les roches ; une autre s'évapore en cours de route. Les géologues ont étudié cette question avec le plus grand soin, et, d'après les résultats de leurs recherches, on peut admettre que *le cinquième* de l'eau tombée arrive jusqu'à la mer. C'est donc une disponibilité de *dix millions de chevaux-vapeur* que nous fournit la pluie qui arrose nos monts et nos plaines.

Voilà pour ce qui concerne la France ; mais, en ces temps de politique mondiale, voyons un peu plus grand, et cherchons quels seraient les résultats de ces calculs pour la terre entière : c'est assez facile, comme on va le voir.

La moyenne de pluie qui tombe sur l'ensemble du sol terrestre est de 85 centimètres par an, environ. Comme, d'autre part, la superficie totale des continents est de 144 millions de kilomètres carrés, on voit que l'eau qui tombe du ciel sur la partie de notre écorce qui émerge au-dessus des mers forme un volume de 122 500 000 000 000 mètres cubes, soit, en langage ordinaire, 122 500 *millions de milliards de kilogrammes*.

Mais l'altitude *moyenne* de tous les continents du globe est de 700 mètres : c'est donc de cette hauteur que cette masse d'eau colossale va tomber jusqu'à la mer sous forme de torrents, de ruisseaux, de rivières et de fleuves. Cette chute représente, par an, 85 750 millions de milliards de kilogrammètres, soit, à raison de 31 536 000 secondes par an, 2 900 milliards de kilogrammètres *par seconde*, ou 38 milliards de chevaux-vapeur. Comme nous venons de le dire, le cinquième seulement de l'eau tombée arrive à l'Océan : c'est donc le cinquième seulement de cette énergie qui sera disponible ; mais on voit que cela fait, tout de même, une puissance récupérable de près de *huit milliards de chevaux-vapeur!*

Nous pouvons donc dormir tranquilles : l'eau du ciel nous fournira

largement de quoi faire tourner nos machines et produire notre électricité quand les houillères épuisées ne nous fourniront plus le charbon nécessaire à l'extension, toujours croissante, de l'industrie.

Mais, cependant, il faut penser dès maintenant à capter ces chutes d'eau, car, peut-être, l'heure critique est-elle plus près de nous que nous ne le pensons. Bien avant l'épuisement des mines de houille, il se pourrait que, sous la poussée des éléments socialistes destructeurs de toute civilisation, les exigences croissantes de la main-d'œuvre syndiquée en rendissent l'exploitation pratiquement impossible.

C'est à cela qu'il faut que songent nos gouvernants, s'ils sont, toutefois, capables de « gouverner », car gouverner, c'est prévoir.

Alphonse Berget.

LES BEAUX-ARTS

PAUL JAMOT ET SES ÉTUDES SUR POUSSIN

Il n'est pas de terme qui ait été plus prononcé par les critiques que celui de « peinture pure ». On l'a entendu autant que, ces temps-ci, celui de « poésie pure ». Bien des gens suivirent, dont toute l'éducation artistique s'était faite chez les marchands. D'où multiplication des études rapides, bâclées ou même sérieuses... Mais qui sait composer un tableau? Cependant, il n'y a pas de chef-d'œuvre ou lyrique ou pictural, sans sujet et sans composition. La peinture n'existe pas purement en soi. Elle est manifestation de l'esprit. Elle peut être sœur de la plus haute poésie ; être cette poésie même. Nul ne l'a mieux démontré que M. Paul Jamot ; aussi bien dans ses diverses œuvres de critique picturale que dans ses études déjà nombreuses sur l'art de Nicolas Poussin. Pour comprendre à la perfection le grand maître français du peintre des *Saisons*, du *Triomphe de Flore*, de l'*Apollon et des Muses*, il est nécessaire d'être poète, peintre, érudit, critique. M. Paul Jamot unit toutes ces qualités. Il ne connaît pas seulement Poussin ; mais, d'une façon particulière, toute la peinture française.

Nous voudrions ici énumérer quelques-unes des œuvres les plus pénétrantes de ce critique. Mais auparavant, regardons sa formation intellectuelle. D'abord il est un humaniste et un poète. Il a composé des poèmes en prose tout modernes d'accent qui font penser à ceux de Baudelaire. Certains ont une beauté voluptueuse dont on se souvient longtemps après la lecture. Or, il n'est pas inutile d'être un sensuel pour comprendre Poussin. Rien n'est plus propre à flatter les sens qu'une ardente composition de Poussin. Il est vrai

que le merveilleux ordre intellectuel préside à la mise en place de la composition. Le naturel et la science de Poussin, personne, semble-t-il, ne pouvait mieux les approcher que Paul Jamot. Il vécut en Grèce, jeune ; il s'occupa de fouilles et connaît merveilleusement l'art grec. Jamais comme un pédant. Son *Voyage en Grèce* est, en effet, un des livres les plus plaisants qui soient. Il y est plus souvent question de promenades à pied, de bains de mer, que de discussions sur l'art. On aime qu'un homme si passionné d'hellénisme se soit plu dans la nature à ce point qu'il ait oublié de nous entretenir d'Homère et de Phidias. Avoir vu naître de beaux soirs dans les montagnes de Grèce ne peut que prédisposer à aimer l'art du peintre des *Bergers d'Arcadie*. Ajoutons que, dans ses promenades, Paul Jamot peignait des aquarelles.

Je ne sais si vous avez remarqué que des critiques de ce temps, les meilleurs ont tenu le pinceau. Ainsi Maurice Denis, François Fosca, Klingsor. Il est bon d'avoir peint peu ou prou. Or, Paul Jamot, ayant peint pour son plaisir, connaît le plaisir que donne la justesse d'un beau ton, le contraste d'une valeur ; mais il est aussi pénétré de cette idée « que la peinture serait bien peu de chose si elle n'était le fruit d'une opération de l'intelligence aussi bien que de la sensibilité », que je retrouve justement dans une de ses études sur le Poussin.

On conçoit donc la prédilection de Paul Jamot pour les maîtres dont le travail vient de la tête, c'est-à-dire pour les grands maîtres aptes à composer, à ordonner une idée. Les auteurs de morceaux, notre époque en est infestée. Qui ne sait peindre une nature morte ou noter un paysage? Mais l'accord des paysages et des divinités, des idées, des corps, des lignes balancées, de la riche matière et de la discipline de la poésie et de la peinture, c'est le point mystérieux. On verra aussi dans les études de Paul Desjardin, combien il faut avant tout discerner entre le travail du peintre et l'opération délicate de l'esprit qui met en place.

Un des points sur lequel Paul Jamot, dans les trois recueils où il parle de Poussin, revient volontiers, c'est la leçon que Titien a donnée au Poussin ; il note la même splendeur des tons dorés ; la même riche puissance dans la mise en place des verdures et des corps, dans les paysages. La technique de Titien, Poussin la connut à la perfection ; et c'est bien cette technique si forte qui manque à notre divin Corot quand on compare son art à la riche puissance de Poussin. C'est cette grâce forte, cette volupté disciplinée qui mérite particulièrement la faveur des poussinistes.

On remarquera que, par ailleurs, l'œuvre critique du conservateur de la peinture au musée du Louvre est extrêmement importante. Il a écrit un recueil sur la peinture française du dix-neuvième siècle au Louvre qui contient des pages extrêmement profondes sur Ingres, et Delacroix, que l'on peut relire quand on connaît les belles études de

Baudelaire. Les commentaires de Paul Jamot sur Corot, qu'il affectionne, témoignent d'une connaissance de son œuvre que l'on ne trouve jamais en défaut, comme il sied à un poète qui est un érudit, presque un bénédictin de l'histoire de la peinture au dix-neuvième siècle. Comprenant si bien Delacroix et Corot, Paul Jamot a abordé l'étude de l'art moderne par la publication d'un volume extrêmement complet et consciencieux sur Degas et d'un autre recueil où il analyse avec justesse l'art de Renoir. Il n'est pas d'exemple plus rare d'un critique qui, vivant dans le monde de l'érudition picturale, soit apte à saisir les liens qui vont de Poussin à Degas, par exemple. Tout de même Jamot aperçoit-il la tradition qui va de Lesueur à Maurice Denis. Il sait les liens aussi qui de Lenain vont à Paul Cézanne. Fort libre dans ses jugements, on voit qu'il a le sens des grandes disciplines ; et c'est justement ce qui le prédispose à pénétrer si profondément dans la pensée de Poussin.

Le nombre des poussinistes est fort nombreux en France ; et je suis persuadé que, si l'on formait d'eux une société, il s'y trouverait vite réunis une foule de bons esprits qui estiment, à juste titre, que le plus grand des maîtres français est Nicolas Poussin, comme le plus pur des poètes est La Fontaine. Je ne pense pas que me désapprouve Edmond Pilon qui joint dans son admiration l'auteur des *Bergers d'Arcadie* et l'auteur d'*Adonis*. On remarquera que la discipline qui conduit l'art du poète d'Adonis, et dont M. Paul Valery a écrit un subtil commentaire, s'apparente justement avec l'art du peintre qui a peint la mort de Narcisse. C'est l'art le plus français que l'on puisse imaginer. La conduite du récit du poète est menée comme est conduite l'exécution d'une toile de Poussin. Celui-ci évitait la confusion et la symétrie. Ils étaient enfin tous deux nourris de Virgile. Vous vous souvenez des vers du poète à la fin de Philémon et Baucis. Ainsi s'exprime le même sentiment dans la lettre de Poussin à M. de Chambrai où parlant du grand art, le maître dit : « C'est le rameau d'or de Virgile que nul ne peut trouver, ni cueillir, s'il n'est conduit par la fatalité. »

Les poussinistes ont bien des choses à glaner et à méditer dans les fortes études de Paul Jamot. Il établit dans les *Funérailles de Phocion*, bien des points obscurs ; et l'on peut dire qu'il ajoute des lumières à celles que nous tenons de Bellori et de Félibien ; et toutes ces lumières sont précieuses ; car on ignore presque tout de la chronologie des tableaux de Poussin. Remercions M. Jamot d'avoir publié un très beau *Dialogue des morts* de Fénelon qui ne figure pas dans toutes les éditions. On admirera dans quels termes Fénelon savait parler de la peinture dont il comprenait les grands aspects. Il en pénètre avec sa facilité fleurie tous les secrets.

La dernière étude de Paul Jamot est relative à la magnifique exposition qui, au printemps dernier, réunit les œuvres des grands paysagistes français. On y eut la joie d'y voir des Claude parmi les

plus beaux et des Poussin venus des plus belles collections. Il y a une partie à laquelle je reviens de préférence dans les pages si pleines d'inspiration et de jugement que Paul Jamot a écrites sur l'œuvre du maître des Andelys, le tableau nommé *l'Inspiration du poète*. Tout familier du Louvre s'est arrêté souvent devant l'œuvre du peintre qui préside à l'ensemble de ses œuvres. La critique est un digne commentaire de cette page si belle que l'on sent, tout au vif, à la voir, ce qu'est notre civilisation. Là éclate la fleur de notre art.

Paul Jamot dit : « Poussin avait en lui l'âme sans laquelle la lyre est muette ou discordante. » Il ajoute : « C'est la gloire de Poussin d'avoir, avec une certitude et une éloquence qui ne furent jamais égalées, associé les harmonies de la nature aux actions, aux passions et aux pensées des hommes ; » et il loue surtout le renouvellement perpétuel de l'art de Poussin ; l'intérieure vie qui jaillissait perpétuellement. Nul ne fut plus savant et plus inspiré : « Je suis bon, disait Poussin, à faire du nouveau et non à répéter les choses que j'ai déjà faites. » Il disait encore avec un juste orgueil : « Je ne suis point de ceux qui en chantant prennent toujours le même ton et je sais varier le mien quand je veux. » M. Paul Jamot nous confie son plaisir le jour où il découvrit l'*Apollon et les Muses* acquis par ses soins au musée du Louvre : « Quelle joie nous fut donnée le jour où, mis en présence d'un chef-d'œuvre ignoré, nous contemplâmes, dans le recueillement désirable, un Poussin presque aussi généreux pour nos sens qu'un Titien, tandis que notre esprit était conduit par des commandements si puissants et si doux jusqu'à un de ces sommets de l'art où le sublime intellectuel et le sublime sensible se confondent. »

C'est cette alliance de la volupté et de l'intelligence qui sont indissolubles en tout art. Vous retrouverez aussi dans la belle étude de Paul Jamot cette phrase de Poussin. Relevez-la. Elle m'enchante : « Les belles filles que vous avez vues à Nîmes, ne vous auront, je vous l'assure, pas moins délecté l'esprit par la vue que les belles colonnes de la Maison Carrée, vu que celles-ci ne sont que de vieilles copies de celles-là. » J'avais entendu dire, à propos des colonnes de Nîmes, la même chose par Aristide Maillol. Il est naturel d'ailleurs qu'Aristide Maillol pense comme faisait Nicolas Poussin.

Marc Lafargue.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL MOREL

Il y a — c'est un fait, dans le personnel politique du régime — un homme qui s'appelle M. Paul Morel, et qui a été une dizaine de fois ministre. Et chose inconcevable dans ce pays qui a le sens profond du respect en même temps que l'humeur frondeuse, M. Paul Morel est totalement, absolument inconnu. Absolument. Au point que j'ai entendu des gens sérieux, des députés, et dignes de foi, contester l'existence même de M. Paul Morel. Et, cependant, M. Paul Morel existe. J'affirme qu'il existe. Il est de taille exiguë, mais bien prise, avec un visage qu'encadre une barbe courte et grise, et une physionomie à la fois souriante et désabusée, comme il convient à son destin paradoxal qui est de siéger sans répit dans les conseils de gouvernement, sans que personne ne le sache, ou ne semble le savoir. Vous me direz que M. Paul Morel est plus connu qu'il ne semble, et qu'il est connu, en tout cas, de ceux par qui il est bon d'être connu, ce qui s'entend, en l'espèce, de ceux qui distribuent les portefeuilles, et vous me direz aussi que M. Paul Morel est peu célèbre parce qu'il n'a jamais été, à dire le vrai, que sous-secrétaire d'État. Mais c'est qu'il l'a diablement été. Comptons bien. Une fois à l'Intérieur, en 1912, avec M. Poincaré, et deux fois en 1919 avec M. Briand, et une fois encore à l'Intérieur avec M. Barthou. Et puis aux Finances avec M. Loucheur. Et puis aux Régions libérées avec M. Raoul Péret. Et puis aux Finances encore avec M. Herriot. Cela fait au moins sept fois, et j'en passe assurément. Et si l'on songe que M. Paul Morel n'a été député que de 1910 à 1919, et depuis

1924, c'est-à-dire pendant dix ans, avoir été sept ou huit fois sous-secrétaire d'État, c'est évidemment une carrière enviable dans la partie. Et de même qu'il y a au collège des prix de quatre accessits, c'est-à-dire que quatre accessits valent un prix, de même un homme qui a été quatre fois sous-secrétaire d'État devrait être tenu pour avoir été deux fois ministre. M. Paul Morel aurait donc été deux fois ministre, tout comme M. Dariac, qui lui, est célèbre. Et n'allez pas dire que M. Dariac est, par surcroît, président d'un groupe, parce que je vous répondrais que M. Paul Morel est lui aussi président d'un groupe, qui est celui de la gauche radicale, groupe considérable où il compte, parmi les ouailles de son troupeau, M. Raoul Péret qui est président de la Chambre, M. Loucheur, M. l'abbé Lemire et le vénérable M. Thomson, qui est comme l'oncle de la République. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que M. Paul Morel commande à M. Loucheur et qu'il dicte des ukases à M. Thomson, et qu'il pèse d'un doigt impitoyable sur la conscience de M. l'abbé Lemire. A ce compte, il faudrait admettre que M. Cazals, qui préside le groupe radical-socialiste, commande à ses troupes. Nous savons bien que si nous le disions, personne ne nous croirait. M. Cazals est illustre, non parce que c'est un chef, mais parce qu'il signe des ordres du jour. Mais M. Paul Morel signe, lui aussi, des ordres du jour, et personne ne les lit, ou du moins on en lit la signature. On les vote dans l'enthousiasme, et ils sauvent les ministres, ou les renversent, et personne ne s'avise plus qu'ils sont de M. Paul Morel. Non. M. Paul Morel est obscur parce que le destin veut qu'il soit obscur. Nous userions notre imagination à démêler la cause de cette obscurité, il est impossible de pénétrer le secret dessein de la Providence et la Providence veut évidemment que M. Paul Morel soit sous-secrétaire d'État, et soit obscur.

Par un raffinement du sort, M. Paul Morel est député de Vesoul. Vesoul est une ville charmante, certes, où les gens qui ont le sens historique très subtil découvrent je ne sais quel vague caractère espagnol, et un calvaire pittoresque domine la petite cité. Mais enfin Vesoul est une ville de province sans notoriété. Elle n'a pas un nom claironnant et glorieux. Elle n'a pas été une capitale de province, un centre intellectuel et artistique. Elle n'est ni un chef-lieu de tourisme, ni une gardienne de trésors. Elle n'a ni évêque, ni cour, ni université. Elle est obscure. Intéressante, mais obscure. Je veux dire que seuls les connaisseurs attentifs y prennent garde et l'apprécient, et il est rare qu'on aille la visiter exprès. M. Paul Morel est maire de Vesoul.

M. Paul Morel n'a pas eu, on le voit, à s'éclipser au premier rang, et il n'est même pas exact de dire qu'il brille au second : il s'y consume, utilement, mais sans éclat. Et il n'aime point le grand jour de la res-

pons..bilité. Il est heureux d'être en sous-ordre. Voilà peut-être ce qui fait qu'il n'est jamais éclairé en pleine lumière. Une fois, on lui a donné le sous-secrétariat des Régions libérées. C'est un service autonome, comme l'Aéronautique, la Marine marchande, les Travaux. On y est un chef. M. Paul Morel ne s'y est pas plu. Il est retourné au ministère des Finances. En sous-ordre. Nous parlions de pleine lumière. Hé! comment veut-on que M. Paul Morel ne soit pas obscur? Il se ***plaît à marcher dans une ombre...***

Cette ombre fut celle de M. Poincaré. M. Paul Morel, homme de l'Est, républicain radical et fermement laïque, plaisait à M. Poincaré par la sérieuse modestie de ses convictions et de ses qualités. Il donnait au ministre de l'Intérieur, non pas, certes, un lustre, mais un caractère spécifique, sans intérêt pour le gros public. Maintenant, M. Paul Morel est dans l'ombre de M. Loucheur, et tel est son génie de marcher dans un sillage qu'il n'est jamais en défaut d'une ligne dans celui de M. Loucheur. Celui-ci est trépidant, agité, il apparaît, disparaît, se volatilise et redescend parmi les foules. Derrière lui se tient, fidèle et discret, M. Paul Morel. Il est où le met M. Loucheur : ce n'est pas lui qui discuterait une consigne. Aussi, il fut, bien entendu, président de la gauche radicale, à l'époque où la gauche radicale, c'était la dot de M. Loucheur au Cartel, c'était M. Loucheur lui-même. M. Loucheur a longtemps cherché son Paul Morel. Un manque de réflexion et des proportions le lui avaient fait espérer en M. Daniel Vincent. Celui-ci, qui est volontiers goguenard, de cette goguenardise si intense des gens du Nord, a savouré cette erreur avec un sens admirable du comique. L'indiscipline de M. Karl Delesalle finit par dégoûter M. Loucheur de chercher dans son propre département cet intendant, ce locum tenens, *cette ombre, qu'il devait rencontrer dans la Haute-Saône et qui est M. Paul Morel. Il a donc été donné à M. Loucheur de trouver ce qu'il cherchait, ce à quoi il allait ne plus croire. Maintenant, diront les raisonneurs, est-il aussi providentiel pour M. Paul Morel d'avoir rencontré M. Loucheur?*

***

Le Théâtre : *Les Classiques à la Comédie-Française.*

L'événement de la saison d'été est l'extraordinaire succès de la série de représentations classiques à la Comédie-Française. Habituellement, ce théâtre, qui ne ferme jamais, végétait pendant les mois d'été. Les étoiles étaient en vacances ou en tournées sur les

plages ; on profitait de juillet et d'août pour essayer dans les rôles du répertoire courant les plus jeunes acteurs de la troupe, qui y étaient la plupart du temps bien meilleurs que les vedettes. Les grands comédiens arrivés possèdent parfaitement leur métier, mais trop souvent ils conservent au delà des limites permises des rôles où ils sont ridicules.

L'acteur Delaunay a laissé un souvenir vivace dans la maison pour la grâce persistante avec laquelle il tint les personnages d'amoureux jusqu'à sa soixantième année, et de notre temps M. Dehelly, qui d'ailleurs est encore fort loin du *record* de Delaunay, joue les amoureux étourdis de Molière avec autant de charme et de jeunesse que s'il avait vingt ans. Mais c'est là l'exception. Mounet-Sully jouait encore Rodrigue ou Hamlet à soixante-dix ans, et c'eût été vain qu'il eût tenté de réparer du temps l'irréparable outrage. On cite un mot très juste de M. Silvain à l'administrateur au moment où on l'obligea à quitter le Théâtre-Français. Le nom du Seigneur dûment invoqué, M. Silvain ajoutait : « Moi, du moins, si j'ai soixante-dix ans, je joue les ganaches et les rôles de mon âge. » Ce père noble avait raison, et la gérontocratie est une pente fatale dans tous les corps qui se recrutent par cooptation. On voit trop souvent à la Comédie-Française une Célimène qui mérite largement la retraite, des jeunes premiers et des ingénues qui ont depuis trop longtemps passé le temps d'aimer.

Mais le public est routinier, et ses idées changent avec autant de lenteur en art dramatique qu'en politique. De même qu'en 1914 il n'avait pas encore compris le renversement des alliances de 1756, de même il ne vient voir un acteur que quand il est hors d'âge. Il ne fallait pas songer l'allécher en lui offrant les mois d'été de jeunes minois rafraîchissants. Ce n'était que théâtre de seconde zone, où il eût été mal porté de se faire voir. La Comédie-Française ne faisait en juillet et en août que des recettes faméliques.

Or l'an passé, l'administrateur et les jeunes comédiens décidèrent de concert de tenter quelque chose. Profitant de la présence à Paris du public étranger attiré par l'Exposition des Arts Décoratifs, ils eurent l'idée d'offrir à ce public neuf les chefs-d'œuvre du répertoire classique en série. Le calcul fut aussitôt justifié par l'événement : bien que la presse ait négligé d'apporter à cette tentative l'aide qu'elle méritait, les recettes se mirent aussitôt à monter, monter à des hauteurs inconnues : la Comédie-Française encaissa un demi-million au cours de juillet 1925.

Le succès continua en août sur la lancée : la voie était ouverte, le public avait pris le pli ; il n'y avait plus qu'à recommencer cette année. Ce qu'on fit. On commença par annoncer une première série pour juillet : nouveau succès qui passa les espérances et laissa loin derrière lui les chiffres de 1925. Il suffit d'annoncer le *Bourgeois gentilhomme* pour encaisser près de vingt-trois mille francs, le maxi-

mum possible avec une salle trop petite où la nature spéciale de l'institution oblige à garder des places au prix démophilique de deux à trois francs. Et ces soirs-là, on est obligé de renvoyer plusieurs centaines de personnes. En matinée, le dimanche après-midi, on fit encore seize mille francs avec une tragédie de Racine et une comédie de Marivaux.

Voilà un signe assurément excellent. C'est que de nos jours tous les jeunes comédiens de valeur ont retrouvé le culte et le goût du répertoire classique. C'est ce répertoire qu'ils défendent et propagent avec dilection, alors que les ancêtres s'obstinent à jouer *le Duel*, *Primerose* ou *l'Abbé Constantin*. Or, quand un étranger se présente au guichet, il ne laisse pas de demander de qui est la pièce qu'on lui offre. Si on lui répond par le nom de M. Géraldy, voire celui de M. de Flers, il hésite. Tandis que si on lui dit Molière, la figure s'illumine. Car, même à Chicago, on a vaguement entendu parler de Molière. Et une fois dans la vie, n'est-ce pas, on veut voir.

Comme disent les conjurés d'*Hernani*, *ad augusta per angusta*. Il faut prendre les choses et les habitants de Chicago comme ils sont, et la marche des affaires humaines est singulière. Elles suivent plutôt la sinuosité du serpent, les affaires humaines, que le plus court chemin d'un point à un autre. Les Comédiens Français font servir à la fin du compte l'ignorance à la glorification des maîtres et au triomphe de l'esprit :

O bienheureux effort d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand bien d'un si petit dommage.

C'est parce que leur salle est bondée de riverains du lac Michigan que la jeune troupe de la maison de Molière peut restaurer le culte et le juste service des œuvres dont la France enrichissait l'esprit humain au temps où l'Indien Pied Noir suivait la piste de guerre aux lieux où sont Saint-Paul, Detroit et Mineapolis.

*
* *

Grand sujet de méditation. Ainsi Mistral avait coutume de répéter un proverbe provençal : le diable porte pierre. Les Comédiens Français ont magnifiquement mis à profit l'occasion qui passait ; ils s'en sont donné à cœur joie pendant un mois et même pendant deux mois, car on a recommencé en août ce qui avait si bien réussi en juillet ; ils ont joué Molière, Racine, Corneille, Marivaux, Beaumarchais et Musset avec d'autant plus d'ardeur à l'ouvrage que, les soirs où l'on affichait des ouvrages modernes, la recette baissait.

Ainsi, pour attester qu'elle est toujours le premier théâtre du monde, la Comédie-Française n'a qu'à faire quelque chose de très simple : montrer sa jeune troupe dans son vieux répertoire. La troupe co-

mique est actuellement de premier ordre à la Comédie-Française. Au théâtre plus que partout ailleurs, on a tendance à exagérer les réputations du passé au détriment de celles du présent. Pas un vieillard qui ne soupire avec mélancolie : « Ah si vous aviez vu ceux de mon temps ! » Nous en dirons autant quand nous serons des vieillards. Et personne ne peut contrôler, puisque le comédien cesse d'exister sitôt que le rideau est retombé. Du moins, nous sommes assuré que les acteurs d'aujourd'hui dépassent en moyenne ceux d'il y a vingt ans par l'étendue et la fermeté de la culture, la pureté du goût et l'intelligence tant du métier que de l'art littéraire et des idées générales. Nous ne croyons pas qu'il y ait eu depuis longtemps une troupe supérieure ni même égale à cet égard. Les têtes de file et les animateurs de cette jeune troupe renouent en ceci la tradition des Got et des Lekain, qui étaient des lettrés intelligents avant d'être des comédiens.

C'est pourquoi, certainement sans égale au monde à l'heure actuelle, cette troupe excelle dans la comédie de Molière quand on la laisse libre d'y réintroduire le mouvement et la verve, et touche à peu près la perfection dans la comédie d'analyse de Marivaux. Enfin, quand on confie à l'un de ces comédiens le soin de rajeunir la mise en scène d'un chef-d'œuvre, il offre aussitôt une merveille d'un goût large et hardi, éclairé par une culture et une raison qui empêchent de tomber aux excès. M. Granval et M. Fresnay avaient déjà métamorphosé de la sorte *les Fourberies de Scapin*, *Phèdre* et la plupart des ouvrages de Musset. Cette année, M. Croué a donné un chef-d'œuvre, *la Mère confidente* de Marivaux, joué et présenté de telle sorte qu'il suffira d'indiquer ce spectacle aux étrangers et aux provinciaux de passage dans la capitale : ils verront qu'à travers le désordre où l'on est bien obligé d'enregistrer que se débattent l'art et la société en 1926, la Comédie-Française joue, à son plan, le rôle d'un des feux fixes qui maintiennent la bonne direction pour ces vaisseaux fragiles, le goût et l'intelligence des siècles heureux.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le vote des projets financiers. — La réunion de l'Assemblée nationale. — *Le Sénat vote les nouveaux impôts, déjà adoptés par la Chambre, par 250 voix contre 13 (3 août).*

Le cabinet Poincaré dépose aussitôt deux nouveaux projets de loi, concernant la Caisse d'amortissement et l'office des tabacs, et une convention nouvelle avec la Banque de France.

Ces projets sont votés par la Chambre des députés (5 août) et par le Sénat (7 août).

Les deux Chambres adoptent également un projet de résolution présenté par le gouvernement, déclarant qu'il y a lieu de compléter la loi constitutionnelle du 25 février 1875 relative à l'organisation des pouvoirs publics, en ce qui concerne la Caisse d'amortissement (7 août).

Réunie à Versailles, l'Assemblée nationale tient une séance houleuse, troublée par les manifestations et les chants des députés communistes. Le projet de loi est voté dans la bagarre par 671 contre 144 (10 août).

La session parlementaire est close le 11 août.

La question des dettes. — *Lettre de M. Clemenceau au président Coolidge, relative à la dette française envers les États-Unis. Elle cause partout une vive impression (8 août). On apprend peu après que le gouvernement français, revenant sur les intentions qu'il avait précédemment manifestées, ne demandera pas avant les vacances la ratification des accords.*

Les rapports franco-allemands. — *Un accord commercial provisoire est signé entre la France et le Reich (5 août).*

On annonce que M. von Hœsch, ambassadeur allemand, a remis à M. Briand, dans les premiers jours d'août, un mémorandum de son gouvernement réclamant une réduction des effectifs alliés en Rhénanie, qui coïnciderait avec l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N.

D'autre part, le cabinet du Reich affirme qu'il exige, pour aller à Genève, d'être le seul membre permanent nouveau admis au Conseil de la S. D. N. (12 août).

Angleterre. — *La grève des mineurs dure toujours. Les grévistes repoussent la suggestion d'entente des évêques anglicans, qui avait été d'ailleurs écartée par le cabinet Baldwin (10 août).*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 34051.